This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 778

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME IV.

NOUVELLE

LETTRE

ANGLOISES,

OU

HISTOIR

DU CHEVALIER

GRANDISSO

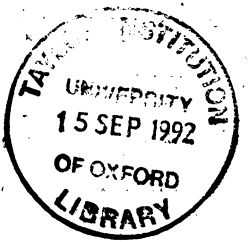
NOUVELLE Édition, revue, cor
& augmentée de pluſieurs Let

AVEC FIGURES.

TOME IV.

A LONDRES.
Collection de CAZIN, à P
Rue des Maçons, N°. 31

M. DCC. LXXXVI


UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE LIX.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

ME docteur Barlet m'a demandé quelles
r les circonſtances de l'hiſtoire de
ientine, dont je ſouhaite d'abord
me communique le récit, & s'eſt
é à me les tranſcrire : je les lui ai
s par écrit ; peut-être ai-je un-
IV.

mont, les différentes cartes ... [illegible]
le ſeigneur Jeronimo, &c. mais
vraies circonſtances, ma chere, ce
que je ſuis impatiente de ſavoir, ſ
celles qui ſuivent.

La premiere converſation de ſir Ch
les avec Clémentine, au ſujet du co
de Belvedere.

La conférence qu'on le pria d'av
avec elle, à l'occaſion de ſes premi
accès de mélancolie.

Les moyens par leſquels Mme. Bem
parvint à tirer d'elle-même l'aveu d'
paſſion qu'elle avoit ſi ſoigneuſement
chée aux plus tendres parens du mo
[illegible]

reçus de la famille & de Clémentine en particulier.

La plus importante, chere Lucie, cette triſte & derniere ſéparation ; ce qui la rendit néceſſaire, ce qui eſt arrivé depuis à Boulogne, & qu'elle eſt aujourd'hui la ſituation de Clémentine.

Si le docteur s'explique nettement ſur ce dernier article, nous ſaurons peut-être ce qui fait deſirer le retour de ſir Charles à Boulogne, après une ſi longue abſence, & pourquoi il paroît perſuadé que ſa complaiſance ne ſera utile à rien. O Lucie ! que de grands effets dépendent de cet article ! mais point de délai, je vous en conjure, ſir Charles Grandiſſon ! point de délai, cher docteur ! mon cœur ſouffre de la penſée du moindre délai, il ne peut la ſoutenir.

N. (Pluſieurs lettres contiennent ici les premiers détails que miſs Byron a demandés au docteur Barlet ; ils ſont d'une

... conſerver quelques-
ſoutenir le caractere de l'ou
peut-être placera-t-on les auti
du dernier tome, en forme de ſu

N. Conférence de ſir Ch
Clémentine, à l'occaſion de ſe
accès de mélancolie. On doit
que ſir Charles ne ſe défioit
core qu'il en pût être le ſujet, q
eût rejetté l'ouverture qu'il
chargé de lui faire en faveur
tre. C'eſt un extrait de ſes let
va donner; ainſi c'eſt lui-mêm
ce récit au docteur.

plaiſir ! Hélas ! me ſerois-je imaginé qu'une fille qui faiſoit les délices de mon cœur, en pût jamais faire le tourment ! Cependant, elle n'en eſt pas moins aimable à mes yeux. Mais ſavez-vous, mon cher Grandiſſon, que nous ne pouvons plus tirer d'elle que des *oui* & des *non* ? Il n'eſt plus poſſible de

[illegible] parler, mettez-la sur quelque sujet.

Oui, chevalier, me dit la marquise; parlez-lui, faites naître quelque sujet qui soit capable de l'attacher. Nous l'avons assurée que nous ne lui parlerons plus de mariage, jusqu'à ce qu'elle soit disposée elle-même à recevoir nos propositions : ses yeux en larmes, nous en ont fait des remercîmens; elle nous remercie par une révérence, lorsqu'elle est debout, & par une inclination de tête, lorsqu'elle est assise; mais il ne sort pas un mot de sa bouche; elle paroît inquiéte & gênée, lorsque nous lui parlons. Voyez! elle entre dans le

nous, par ce détour, jusqu'au petit bois de myrthe, d'où nous pourrons entendre ce qui se passe.

En marchant, la marquise me raconta que dans leur dernier voyage à Naples, un jeune officier, nommé le comte de Marcelli, homme aimable, mais sans fortune, avoit aspiré secrétement au cœur de leur Clémentine: ils ne l'avoient su que depuis peu, par l'aveu de Camille, qui raisonnant avec eux sur la cause de cette profonde mélancolie de leur fille, leur avoit dit que le comte s'étoit adressé à elle pour l'engager par de grandes offres, à faire tomber une lettre dans les mains de sa maîtresse; qu'elle l'avoit rejettée avec indignation, & qu'il l'avoit conjurée de n'en rien dire au général, dont toute sa force dépendoit; que cette raison l'avoit portée à se taire; mais que depuis quelques jours, ayant entretenu sa maîtresse de ce qu'elle avoit vu dans le

ination pour lui ? A tout hasard
lier, faites tomber la conversation
'amour, mais d'une maniere éloi-
, & gardez-vous bien de nommer
elli, parce qu'elle jugeroit que
avez parlé à Camille : ma fille a
fierté ; elle ne pourroit supporter
vous lui crussiez de l'amour, sur-
t pour un homme au dessous d'elle ;
endant nous nous reposons sur vo-
prudence : vous le nommerez ou ne
nommerez pas, suivant que vous le
gerez convenable à nos vues. Comp-
z, ma chere, interrompit le marquis,
e ce soupçon est sans vraisemblance :
[illegible] Marcelli étoit

Nous étions arrivés au peti
myrthe qui eſt derriere le ter
d'où nous entendîmes le dialo
vant.

Camille. Mais pourquoi, M
felle, pourquoi vouloir que
quitte ? vous ſavez combien je
me ; vous avez toujours pris
converſer avec moi : quelle o
je commiſe ? Je n'entrerai pc
ce temple, ſi vous me le défenc
je ne puis, je ne dois point m'

Clément. Affectation déplacée
vous qu'il y ait un plus grand
pour moi que cette perſécution
m'aimiez, vous ne chercheriez
bliger.

Cam. Je n'ai pas d'autre
d'autre ſoin, ma chere maîtreſſ

Clément. Laiſſez-moi donc,
je me trouve mieux lorſque je ſi
je me ſens plus tranquille.
*pour*ſuivez, Camille ; vous

Cam. Ma très-chère maîtresse, je ...
ſupplie...

Clément. Allez-vous recommencer ſupplications ? Encore une fois, lai moi ſi vous m'aimez. N'oſe-t-on confier à moi-même ? Quand je ſe une vile créature, qu'on ſoupçonne quelque mauvais deſſein, vous ne m' ſerveriez pas avec plus d'attention. mille vouloit continuer cet entreti mais un ordre abſolu l'obligea d'y noncer : elles demeurerent toutes en ſilence ; Camille paroiſſoit plei

Il eſt tems, chevalier, me dit le quis : avancez ; faites-vous apperce

queroient ſon abſence : le bruit ſe répand déjà que ſa tête eſt altérée. Je crains, répondis-je, que ce moment ne ſoit pas des plus favorables : elle paroît agitée, & je ne ſais ſi Camille, avec la meilleure intention du monde, ne feroit pas mieux, dans ces occaſions, de ſe prêter un peu à l'humeur de ſa maîtreſſe. Alors, me dit la marquiſe, il ſeroit à craindre que le mal ne ſe fortifiât ; il peut devenir habituel : non, cherchez le moyen d'engager la converſation ; nous attendrons ici quelques minutes, pour vous en donner le tems.

Je m'écartai de quelques pas, & paſſant l'allée qui conduiſoit au temple, je m'approchai aſſez pour être apperçu ; mais la voyant aſſiſe, je me contentai de faire une profonde révérence. La femme de chambre étoit debout, entre deux colonnes, ſon mouchoir aux yeux : je doublai le pas, comme ſi j'euſſe appréhendé de troubler leur ſolitude, & je paſſai

le mon côté. Il eſt paſſé, lui entendre dire. Apprenez, Camille, à garder un peu plus de diſcrétion. L'appellerai-je? lui dit cette fille; elle répondit vivement: non, oui, non; enfin, ne l'appellez point: je veux faire tour d'allée. A préſent, Camille, vous vez me laiſſer; il ne manque point monde au jardin pour veiller ſur moi; demeurez, ſi c'eſt votre intention: m'importe par qui je ſois obſervée; ement, ne me parlez point lorſque ous ordonne de vous taire.

lle prit une allée qui traverſoit celle [illegible] après un tour ou deux,

langue.

Les poëtes de tous les pays, Mademoiſelle, ſe vantent de la même inſpiration ; les poëtes, comme les autres hommes, écrivent ce qu'ils croient ſentir.

Oui, Monſieur, c'eſt un joli compliment que vous faites à mon ſexe.

Les poëtes, Mademoiſelle, ont l'imagination plus belle que les autres hommes, & par conſéquent le ſentiment plus vif; mais comme ils n'ont pas toujours le même droit de vanter leur juge-

Mademoiſelle ! repris-je d'un air ar-
dri, digne objet de tant d'inquiétu-
? que puis-je, que dois-je vous dire ?
s vœux pour votre bonheur peuvent
e rendre importun ; mais comment ef-
rer d'obtenir votre confiance, lorſ-
'elle eſt refuſée à votre mere ?

Que veut-on, Monſieur ? quelles vues
t-on ſur moi ? Je ne ſuis pas en bonne
nté : j'étois vive ; j'aimois la conver-
ation, le chant, la danſe, le jeu, les
ſites, & je n'ai plus de goût pour
ous ces amuſemens ; il ne m'en reſte que
our la ſolitude : je ſuis contente avec
la compagnie m'eſt devenue

pas la raiſon, & c'eſt ce qui l'afflige beaucoup.

Je le vois, & j'en ſuis bien fâchée.

Aucun plaiſir ne paroît faire impreſſion ſur votre ame : vous êtes d'une piété exemplaire ; on n'a jamais eu plus de reſpect que vous pour la religion ; cependant....

Vous, Monſieur ! un Anglois, un hérétique... pardonnez ſi je vous donne ce nom ; mais n'eſt-ce pas ce que vous êtes ? Vous me parlez de piété & de religion !

Nous ne toucherons pas, s'il vous plaît, à cet article ; ce que je veux dire, Mademoiſelle...

Oui, Monſieur, j'entends ce que vous voulez dire ; & j'avouerai que je ſuis quelquefois une créature fort mélancolique : je ne ſais d'où me vient cette altération ; mais elle eſt réelle, & je ne ſaurois être plus à charge à perſonne que je le ſuis à moi-même.

le ſecret d'une ſi fâcheuſe altération demeure-t-il impénétrable pour eux, qui tremblent de voir tourner le mal en habitude, & dans un tems où vous deviez couronner toutes leurs eſpérances ?

Elle verſa quelques larmes : elle pencha la tête vers Camille, & elle s'appuya un moment ſur ſon bras ; enſuite ſe relevant vers moi, quelle peinture vous me faites de mon obſtination & de la bonté de ma mere ! Je ſouhaiterois..... oui, je ſouhaiterois, de toute mon ame, que ma cendre fût jointe à celle de mes ancêtres ! je faiſois la conſolation de ma famille, & je vois que je n'en ſerai plus que le tourment.

Ciel ! quel langage, Mademoiſelle ?

Ne me blâmez point ; rien ne me ſatisfait dans moi-même : quel miſérable être que celui qui ne peut ſupporter ſon exiſtence !

Je ne me flatte pas, Mademoiſelle, que vous preniez aſſez de confiance à

meilleur des peres.

Elle a paru réfléchir ; elle a détourné le viſage ; elle a pleuré ; je l'ai crue à demi-vaincue.

Chargez votre fidele Camille, Mademoiſelle, de déclarer vos peines à votre mere.

Arrêtez, Monſieur, (comme rappellant ſes idees) n'allez pas ſi vite, je vous prie. Ouvrir mon cœur ! quoi donc ? Qui vous a dit que j'aie quelque choſe à révéler ? Vous êtes inſinuant, Monſieur ; vous m'avez preſque perſuadée que j'ai quelque ſecret qui me peſe ſur le cœur : & lorſque je l'ai voulu chaſ-

cette défaite.
êtes trop libre, Monſieur. (Sans
cependant ſa main).
un frere ! Mademoiſelle ; trop
ur un frere ! (& je quittai ſa

en, qu'eſt-ce donc que mon frere
e de moi ?
us ſupplie, il vous conjure ſeu-
de déclarer à votre tendre mere,
excellente mere...
tez, Monſieur, je vous en ſup-
non tour. Quoi ? que voulez-vous
déclare ? Apprenez-moi donc vous-
, inventez un ſecret qu'il me con-

ez dans cette [illegible]
: secret touche de lui-même
es recherches deviendront inutiles.

Camille, que vous voyez ici, ne ceſſe
pas de me tourmenter par la folle ima-
gination que j'ai de l'amour. Une jeune
perſonne de mon ſexe ne peut être grave,
& ſe livrer un peu à la méditation
qu'on ne l'accuſe auſſi-tôt d'avoir de l'a
mour. Je me croirois digne de tou
ma haine, ſi j'avois donné à quelc
homme au monde le pouvoir de me c
ſer la moindre inquiétude. Je me fla
Monſieur, je me flatte que vous
prenez le nom de mon frere, vou
de votre ſœur une ſi mép

deſſein . . . Mais je n'ai penſé ici vous faire connoître que ce n'eſt d'aujourd'hui que je pénetre vos intentions ; & que le jour, ſi vous vous en ſouvenez, où vous me lûtes quatre vers d'un de vos poëtes, qui contenoient une peinture ſi forte de la mélancolie des amans, je ſuppoſe que vous aviez la malice de m'en faire l'application ; mais ſi vous avez eu cette vue, chevalier, je vous aſſure qu'elle étoit ſans fondement, comme l'importunité de ceux qui m'inſultent & me tourmentent ſans ceſſe, en attribuant ma maladie à quelque foibleſſe d'amour.

Je vous proteſte, Mademoiſelle, que ce n'étoit pas alors mon intention.

Alors ! ni à préſent, j'eſpere.

Je me ſouviens des vers ; comment pourrois-je vous les appliquer ? Le refus que vous avez fait de pluſieurs amans, l'averſion que vous marquez pour un homme du mérite & de l'im-

[illegible] le chevalier eſt convaincu : je vous prie, pour la derniere fois, de ne me plus inſulter par vos queſtions & vos conjectures ſur le même ſujet. M'entendez-vous, Camille? Apprenez que pour le monde entier & pour toute ſa gloire, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher de l'amour.

Mais, Mademoiſelle, ſi vous donniez quelqu'explication à votre mere ſur la mélancolie qui a pris la place de votre enjouement naturel, ne vous épargneriez-vous pas des ſoupçons qui paroiſſent vous chagriner ? peut-être votre triſteſſe vient-elle du regret que vous

bien, Monſieur ! je ne ſuis
bonne ſanté, je me déplais à
me ; faut-il le redire ?
Votre inquiétude venoit de quelque
pule de conſcience, je ne doute
s, Mademoiſelle, que votre confeſ-
ſeur . . .

Il ne me rendroit pas plus tranquille : c'eſt un homme de bien, mais ſi ſévere ! (ce dernier mot d'un ton fort bas, & regardant ſi Camille n'avoit pu l'entendre). Il s'alarme quelquefois plus qu'il ne devroit ; & pourquoi ? parce que les bonnes qualités que je vous connois, me portent à juger bien de vos principes, & que tout hérétique que vous êtes, je crois voir une apparence de bonté dans vos ſentimens.

Votre mere, Mademoiſelle, me demandera ſi vous m'avez honoré d'une partie de votre confiance. Son caractere, naturellement ouvert, lui perſuade que tout le monde doit être auſſi

à titre de quatrieme frere. M. l'évêque de Nocera....

Oui, oui, Monſieur, je ſais que vous êtes adoré dans ma famille; j'ai moi-même une parfaite conſidération pour vous, & je crois la devoir à un quatrieme frere, qui m'a ſi généreuſement conſervé le troiſieme: mais, Monſieur, qui peut l'emporter ſur votre propre obſtination dans tous les points auxquels vous vous êtes une fois fixé? Si j'avois quelques poids ſur le cœur, croyez-vous que ma confidence fût réſervée pour un homme qui eſt né dans l'erreur, & qui ferme les yeux à la lu-

vrerai un des plus saints homme du monde, des alarmes dont il est rempli pour moi, lorsqu'il me voit dans un commerce familier avec un hérétique aussi obstiné que vous. Alors, vous dis-je, je n'aurai point de secrets que je ne vous communique volontiers comme à mon frere.

Mais rien ne vous empêche, Mademoiselle, de les déclarer à votre mere, à votre confesseur, à M. l'évêque de Nocera...

Oui, si j'en avois.

Au reste, j'admire que votre confesseur s'arme de la faveur avec laquelle je suis traité dans votre famille. M'est-il jamais arrivé, Mademoiselle, de vous parler de religion?

Je l'avoue, Monsieur, mais vous êtes d'une obstination dans vos erreurs, qui ôte l'espérance de vous en convaincre. Je vous considere réellement, suivant l'ordre de ceux à qui je dois le jour,

venue en conférence avec vous ; & s'il leve tous vos doutes, promettez-vous de vous rendre à la conviction ?

Diſpenſez-moi, Mademoiſelle, de toutes les diſputes qui touchent la religion.

Il y avoit long-tems, Monſieur, que je penſois à vous faire cette propoſition.

Vous me l'avez quelquefois fait preſſentir, Mademoiſelle, quoique moins ouvertement qu'aujourd'hui ; mais je ſuis attaché à la religion de mon pays, & ma bonne foi me tient lieu de lumieres ; je reſpecte les honnêtes gens dans

vous plains du fond du cœur, vous avez reçu d'excellentes qualités, je me ſuis dit quelquefois à moi-même, que vous n'étiez pas fait pour vivre & mourir dans la haine du ciel : mais retirez-vous, chevalier, laiſſez-moi, vous êtes le plus obſtiné des hommes, & votre obſtination eſt de la plus criminelle eſpece, puiſque vous évitez la conviction.

Nous ſommes ſi loin de notre ſujet, Mademoiſelle, que je prends le parti de vous obéir : je vous quitte, & je vous demande pour unique grace...

Pas ſi loin peut-être que vous l'imaginez, interrompit-elle, en tournant la tête, pour me cacher qu'elle rougiſſoit, mais que demandez-vous de votre ſœur ?

Que pour répandre la joie dans toute ſa famille, elle paroiſſe à table avec un viſage plus gai, ſur-tout devant pluſieurs convives qui ſe promettent l'hon-

Lirons-nous ce soir quelqu'auteur anglois ? Adieu, chevalier ; je m'efforcerai d'être de bonne humeur à table ; mais si je l'étois moins qu'on ne le désire, que vos yeux ne m'en fassent point un reproche : elle tourna dans une autre allée.

J'étois fort éloigné, mon cher docteur, de former sur cette conversation toutes les idées qui pouvoient naître du tour qu'elle avoit pris ; mais je ne m'en crus pas moins obligé par la justice que je devois à cette famille, de hâter ma séparation : & lorsque je fis connoître à Clémentine que je me dispo-

on fait les réflexions ſuivan-
endroit, & ſur celui de la
conférence qui regardoit la re-
du comte de Belvedere.

e concluez-vous pas de ce détail,
re Lucie, comme des explications
liminaires que j'ai reçues dans la bi-
iotheque, que j'aurai bientôt le plaiſir
vous embraſſer tous à Northampton-
ire? oui, oui, n'en doutez pas.
Mais n'eſt-il pas étrange, ma chere,
'un pere, une mere, des freres auſſi
oux qu'on nous repréſente les Ita-
ns, auſſi fiers qu'on doit ſuppoſer une
nille de leur rang, aient pu donner
accès ſi libre au plus aimable de tous
hommes auprès de leur fille, dont
paroît que l'âge ne paſſe pas dix-huit
dix-neuf ans? Lui faire apprendre la
gue angloiſe? N'admirez-vous pas
te diſcrétion dans un pere & une me-
? & le choiſir pour diſpoſer cette jeu-

conférence, étoit une méthode assez sûre pour s'assurer de son intégrité, & qu'après cette épreuve, leur prudence étoit justifiée pour l'avenir. De tout mon cœur, Lucie : vous êtes libre de les excuser ; mais sans être Italien, tout le monde auroit pu croire un tel précepteur dangereux pour une jeune fille, & d'autant plus dangereux qu'il est homme d'honneur & de naissance. Un précepteur, dans ce cas, est toujours celui qui oblige ; on l'appelle maître, comme vous savez, & ce nom renferme celui d'écoliere ou de servante. Quel est le pays du monde où l'on ne cherche [illegible]

ıas manqué de lui insinuer, aussi
ıent que je l'ai pu, quelques-
mes observations : il m'a dit
ıarquise avoit été élevée à Paris ;
uis quelque tems, d'ailleurs,
eres étoient fort changées en Ita-
: parmi les personnes de condi-
liberté françoise commençoit à
visiblement la place de la réser-
:nne, & que le savoir, la poli-
le bon goût, qui sont communs
es de cette famille, leur faisoient
particuliérement le nom de *Fran-*

ploie-t-il comme un préservatif contre
la passion des jeunes personnes de mon
sexe, cependant je vous ai fait l'aveu de
la mienne, & j'en ai presque fait gloi-
re. Ses sœurs n'ont-elles pas trouvé aussi
le moyen de me pénétrer ? Que j'admire
le silence de Clémentine ! mais, dans
les circonstances où j'étois, auroit-elle
été plus réservée ? Qu'elle s'y prend bien
dans cette seconde conférence, pour
déguiser ses sentimens sous le voile du
zele de la religion ! Il paroît assez que
si ses instances avoient eu quelques suc-
cès, elle n'auroit pas caché long-tems
la cause de sa mélancolie, sur-tout lorſ-

mence à faire une forte im-
r mon cœur; je ne m'occupe
le cette penſée. Que je ſuis
de voir toute la ſuite des

FÉRENCE où Mme. Bemont dé-
ſecret de Clémentine. M. Bar-
miſs Byron, qu'à la priere de
:, Mme. Bemont rendit comp-
t à cette dame de tout ce qui
é à Florence depuis que Clé-
étoit avec elle, & qu'il ne
que la traduction de ſa lettre.

me pardonnerez, Madame,
fféré juſqu'aujourd'hui à vous
orſque j'aurai commencé par
endre que c'eſt d'hier au ſoir
: que je ſuis en état de vous
uelque ſatisfaction ſur l'entre-
vous m'avez fait l'honneur de

E 2

is parvenue à la connoiſſance du
; peut-être l'aviez-vous deviné,
r, mais un amour pur & louable,
aladie qui trouble depuis long-
repos de votre charmante Clé-
ie, & la joie de votre illuſtre
. J'ai le récit à vous faire d'une
ur d'ame, qui mérite également
pitié & de l'admiration. Cette
ille! que n'a-t-elle pas ſouffert,
n combat ſans relâche entre le
, la religion & l'amour! J'ap-
de néanmoins que cette décou-
ie ſoit pas fort agréable à votre
; mais la certitude ne laiſſe pas
préférable au doute. Si vous re-
z peut-être un peu de ménagement
conduite que j'ai obſervée, vous
la bonté de vous ſouvenir que
éciſément la commiſſion dont vous
chargée. Vous m'avez ordonné
e n'oublier aucune circonſtance
relation que vous deſirez, pour
vous

ous mettre en état d'employer les remedes que vous jugerez convenables à la guériſon du mal : j'obéis.

Les premiers jours qui ont ſuivi notre arrivée à Florence, ſe ſont paſſés en amuſemens, tels que nous avons pu les imaginer pour faire regner la gaieté autour de l'aimable Clémentine ; mais voyant que la compagnie étoit un fardeau pour elle, & qu'elle ne s'y prêtoit que par politeſſe, j'ai dit aux dames que je prendrois entiérement ſur moi le ſoin de la divertir, & que tout mon tems ſeroit employé à ſon ſervice ; elles y ont conſenti. Lorſque je lui ai déclaré mon intention, elle m'en a marqué de la joie ; & me faiſant l'honneur de m'embraſſer, avec toutes les graces dont le ciel l'a ſi richement pourvue, elle m'a proteſté que ma converſation ſeroit un baume pour ſon cœur, s'il lui étoit permis d'en jouir dans la ſolitude. Je me diſpenſe d'ajouter que dans les premiers

ıir ſon affection ,
tant de ſuccès , qu'elle m'avoit ac-
ndu de lui donner d'autre nom que
elui de chere Clémentine : ainſi je me
latte , Madame , que vous pardonnerez
la liberté de mon ſtyle.

Hier au ſoir elle me pria de lui don-
ner ce qu'elle nomme une leçon , dans
quelques bons livres anglois ; je fus ſur-
priſe de ſes progrès dans la langue de
mon pays. Ah ! ma chere , lui dis-je ,
quelle admirable méthode que celle de
votre précepteur , ſi j'en juge par la
connoiſſance que vous avez acquiſe en
ſi peu de tems , d'une langue qui n'a
[illegible] la vôtre , quoique

ère à l'épreuve du côté de Marcelli, d'aucun autre homme.

Je commençai, ſur le rayon de lumiere que je m'imaginois tirer de ce petit incident, à lui parler du comte de Belvedere avec éloge; elle me déclara nettement qu'elle n'auroit jamais de goût pour lui. Je lui repréſentai que le comte paroiſſant plaire à toute ſa famille, il me ſembloit qu'elle devoit expliquer un peu ſes objections. En vérité, ma chere, ajoutai-je, vous n'avez pas ſur ce point tout le reſpect que vous devez à l'indulgence de vos chers parens.

Elle treſſaillit. Ce reproche eſt dur, me répondit-elle. N'en conviendrez-vous pas, Madame?

Penſez-y bien, repliquai-je, ſi vous le croyez injuſte; après une heure de réflexion, je le croirai comme vous, & je vous en ferai des excuſes.

Je crains en effet, reprit-elle, d'avoir quelque choſe à me reprocher. J'ai les

idres parens du
ticularités, des
qu'on n'eſt pas
Peut-être ai-
oir arracher par

:, eſt d'une ame
Si je ne crai-
...
apit-elle, ne me
trop preſſantes,
ous répondre.
re Clémentine,
des ſecrets eſt le
: amitié. Arrive-
reſſant ? Se trou-
uvelle ſituation ?
it de repos, qu'il
ou ſa peine dans
aſſocié ; & cette
nd le lien encore
iire, dans quelle
:riſteſſe & quelles

ténebres ne tombe point une ame qui ne peut confier à quelqu'un ſes penſées les plus intimes ? Le poids du ſecret, s'il eſt queſtion d'une affaire intéreſſante, opprime néceſſairement un cœur ſenſible ; la plus profonde mélancolie vient à la ſuite. Pour le monde entier, je ne voudrois pas avoir reçu du ciel une ame incapable d'amitié ; & l'eſſence de ce divin ſentiment n'eſt-elle pas la communication, le mêlange des cœurs, le plaiſir de verſer ſon ame dans celle d'un véritable ami ?

J'en conviens ; mais vous avouerez auſſi, Madame, qu'une jeune perſonne peut ſe trouver ſans un véritable ami ; ou quand elle auroit quelqu'un dont elle connoîtroit la fidélité, ſa confiance peut être refroidie par les qualités perſonnelles, par la différence de l'âge, par celles des conditions, comme il m'arrive à l'égard de ma Camille, qui eſt d'ailleurs une excellente fille. Dans l'état où nous

corde, apparemment par l'ordre de ma famille. Si j'avois quelque ouverture à faire, je la ferois plus volontiers à ma mere qu'à elle ; d'autant plus que pour l'effet, ce ſeroit la même choſe.

Vous avez raiſon, ma chere ; & comme le ciel vous a donné une mere, qui eſt moins votre mere que votre ſœur & votre amie, il eſt ſurprenant pour moi que vous l'ayez laiſſée ſi long-tems dans l'incertitude.

Que puis-je vous dire ? Ah ! Madame..... (elle s'arrêta). Mais ma mere eſt dans les intérêts de l'homme que je ne puis aimer.

homme dont ils épouſent l

Je n'ai point d'objections
res. Le comte de Belvedere
meilleure femme que je ne
pour lui. Je le reſpecterois p
ſi j'avois une ſœur à laquel
fuſſent adreſſés.

Hé bien! ma chere Cléme
devine la raiſon qui cauſe
gnement pour le comte de
me promettez-vous cette can
franchiſe, que je crois eſſent
mitié ?

Elle héſita. J'attendis ſa
ſilence. Enfin, elle me dit,
les yeux ſur les miens : je v
Madame.

Je ne m'en plains pas, n
vous me croyez indigne de v

Que devineriez-vous donc
Que vous êtes prévenue en
quelqu'autre homme ; ſans q
pourriez ſouhaiter à votre ſo

... conjecture en reçoit donc une n
velle force.

O Madame ! que vous êtes preſſan

Si vous me trouvez indiſcrette, p
lez, je me tais.

Non, non, je ne dis pas non p
que vous ſoyez indiſcrette : cepend
vous m'embarraſſez.

Je vous cauſerois moins d'embarra
ſi je n'avois pas deviné juſte, & ſi l'o
jet n'étoit pas trop indigne de vou
pour être avoué ſans honte.

O Madame ! que vous me preſſez ! Q
puis-je répondre ?

Si vous avez quelque confiance en m

dois. Votre caractere eſt ſi bien établi !

Hé bien ! chere Clémentine, je vais deviner encore. Me le permettez-vous ?

Quoi donc ? que pouvez-vous deviner ?

Qu'un homme de vile naiſſance..... ſans fortune... ſans mérite peut-être...

Arrêtez, arrêtez. Et me croyez-vous capable de m'avilir juſqu'à cet excès ? Pourquoi me ſouffrez-vous un moment devant vos yeux ?

Je recommençai donc à deviner. Un homme, apparemment, de naiſſance royale, d'un génie ſupérieur, au deſſus de vos eſpérances.

O Madame ! Et ne devineriez-vous pas auſſi quelque prince mahométan, tandis que votre eſprit ſe donne carriere ?

Non, Mademoiſelle ; mais je prends droit de cette ouverture même : & ne doutant point que ma chere Clémentine n'ait de l'amour, je ſuis perſuadée que la religion fait toutes ſes difficultés. Les

jours zele, quelque forme & quelque nom qu'il puiſſe prendre. On m'a dit qu'un jeune aventurier avoit fait le paſſionné pour Clémentine...

Un aventurier, Madame ! (d'un air de dédain). Ne me croyez jamais capable...

N'en parlons donc plus. J'ai entendu nommer auſſi un jeune ſeigneur romain, un cadet de la maiſon de Borgheſe.... Suppoſerai-je que c'eſt lui ?

De tout mon cœur, Madame. (Elle étoit à l'aiſe pendant qu'elle me croyoit éloignée de la vérité).

Mais ſi le chevalier Grandiſſon, (ce

incapable de rendre de mauvais ſ
ces.

Etes-vous sûre, Mademoiſelle, qu
chevalier ne ſoit pas artificieux ? Il
homme d'eſprit. Cette qualité doit qu
quefois inſpirer de la défiance. Les g
de ſon caractere ne frappent que lo
qu'ils croient leurs coups certains.

Il n'eſt point artificieux, Madame.
eſt ſupérieur à l'artifice, il n'en a
beſoin. Il eſt adoré de tous ceux qui
connoiſſent ; ſa franchiſe eſt auſſi adi
rable que ſa prudence. Il eſt au de
de l'artifice, répéta-t-elle avec chale

Je conviens qu'il mérite beaucoup
gards de votre famille, & je ne
pas ſurpriſe qu'il y reçoive tant d
reſſes. Mais il me paroît bien ſurp
que, contre toutes les prudentes
mes du pays, un jeune homme d
figure ait été admis... Je m'arrêt

Comment donc ? N'allez-vous
giner que je... que je... Elle

[illegible] occaſion aux entrepriſes...

Aſſurément, Madame, vous vous êtes laiſſé prévenir contre lui. Il eſt le plus déſintéreſſé des hommes.

Je crois avoir entendu dire à quelques jeunes filles, pendant le ſéjour qu'il a fait ici, que c'eſt un homme de fort bonne mine.

De bonne mine ! je le crois bien. On ne voit guere d'hommes de la figure de M. Grandiſſon.

Et le trouvez-vous auſſi merveilleux du côté de l'eſprit & du caractere, que je me ſouviens de l'avoir entendu dire auſſi ? Je ne l'ai vu que deux fois

être pas un homme modeſte.
n'il ſait diſtinguer les occaſio
er & de ſe taire; mais il n'a
reſſemble à la préſomption.

Falloit-il tant de courage, p
courir votre frere, que la plupa
attribuent dans cette heureuſe
re! Deux domeſtiques bien armé
lui, l'eſpérance de voir arriver
ques paſſans ſur la même route, l
ſaſſins en très-petit nombre, & tro
par leur propre conſcience!

Chere, chere Mme. Bemont, pa
vous êtes-vous laiſſé prévenir? Per
ne, dit-on, n'eſt prophete dans ſon p
mais je vois que M. Grandiſſon n'
beaucoup de faveur à ſe promettr
l'une dame du ſien.

Je ne ſais... mais vous a-t-il ja
rlé d'un autre homme, dans des
s un peu favorables?

n'il l'a fait! Oui; il m'a parlé du c
Belvedere, & peut-être avec pl
eur...

Pourquoi ?

Pourquoi ? parce que . . . parce que

Etoit-ce à lui ? Vous comprenez, M dame.

Je ſuppoſe qu'on l'avoit chargé cette commiſſion.

Je me l'imagine auſſi.

Sans doute. Sans doute. Autrement, n'auroit pas entrepris . . .

Je crois entrevoir, Madame, que vo n'aimez pas le chevalier. Mais je pu vous aſſurer que vous êtes la ſeule pe ſonne que j'aie entendu parler de lui, je dis même avec indifférence.

Dites-moi, ma chere Clemencia

Qu'il eſt bel homme, généreux, prudent, brave, poli?

En vérité, je le crois tel que vous dites; & je ne ſuis pas ſeule de cette opinion.

Mais il eſt mahométan.

Mahométan, Madame? Ah! Mme. Bemont.

Ah! ma chere Clémentine. Et croyez-vous que je ne vous aie pas pénétrée? Si vous n'aviez jamais connu M. Grandiſſon, vous n'auriez pas eu de répugnance à devenir comteſſe de Belvedere.

Et pouvez-vous penſer, Madame...

Oui, oui, ma chere jeune amie, je le penſe.

Chere Madame! vous ne ſavez point ce que j'allois dire.

Un peu de bonne foi, chere Clémentine. L'amour n'en aura-t-il donc jamais?

Quoi Madame? un homme d'une re-

ſrente, un homme obſtiné
reurs ! un homme qui ne
marqué le moindre ſentiment
in homme, après tout, dont
e ne vaut pas la mienne ; un
core, dont toute la fortune,
e reconnoît lui-même, dé-
bonté de ſon pere ! & d'un
ie refuſe rien à ſes plaiſirs !
iſſance, devoir, religion,
ous répond-il pas pour moi ?
! je puis donc louer en ſû-
randiſſon. Vous m'avez accu-
njuſte prévention contre lui.
us faire voir à préſent, qu'un
quelquefois prophete aux yeux
s de ſon pays. C'eſt de tous
connoiſſent, & que j'ai vus
us, que j'emprunte les traits
actere : l'Angleterre dans ce
produit perſonne qui lui faſſe
neur. Il eſt honnête homme,
is le plus étendu de ce terme.

Si les vertus morales, si la religion étoient perdues dans le reſte du monde, on les retrouveroit en lui, ſans faſte, ſans oſtentation. Dans quelque lieu qu'il paroiſſe, il eſt recherché des ſages, des bons, de tout ce qu'il y a de gens diſtingués par les ſentimens & les lumieres. Il exerce le bien, ſans diſtinction d'états, de ſectes & de nations. Ses compatriotes même font gloire de ſon amitié; ils s'en ſervent pour établir leur crédit dans leurs voyages & dans leurs affaires, ſur-tout en France, où il n'eſt pas moins reſpecté qu'en Italie. Il eſt deſcendu des meilleures maiſons d'Angleterre par les deux lignes du ſang, & fait pour les premiers honneurs dans ſa patrie, lorſqu'il y voudra prétendre. Je ſuis informée qu'on lui en offre déjà quelques-unes des plus illuſtres héritieres. S'il n'étoit pas né pour la fortune, il s'en feroit une à ſon gré. Vous convenez qu'il eſt généreux, brave, d'une figure charmante, . .

je n'ai un cœur que pour M. Grandiſſon. A préſent, comme je ne doute point que ce ne ſoient mes parens qui vous aient chargée de tirer cet aveu de ma bouche, comment ſoutiendrai-je leurs regards? Je ne puis déſavouer que vous ne m'ayez arraché mon ſecret de bonne grace & ſans condition; mais qu'ils ſachent, du moins, combien j'ai combattu contre une paſſion que je me reproche, qui convient ſi peu à une fille de leur ſang. Je vais vous mettre en état de les inſtruire.

Premiérement, comme vous le ſavez, il a ſauvé la vie au plus cher de mes

danger dont il lui a l'obligation de l'avoir délivré. Mon pere & ma mere me l'ont préſenté, avec ordre de le regarder comme un quatrieme frere; & je n'ai pas reconnu dès le premier moment, que je n'en pouvois avoir que trois. Il s'eſt trouvé que le libérateur de mon frere étoit le plus aimable & le plus doux, comme le plus brave de tous le hommes. Tous mes parens l'ont accablé de careſſes. On a paſſé ſur les formalités domeſtiques & ſur celles de la nation. Il s'eſt vu parmi nous auſſi libre, auſſi familier, que s'il nous avoit appartenu. Mon frere Jeronimo me témoignoit ſans ceſſe que tous ſes deſirs étoient de me voir à ſon ami. Toute autre récompenſe ſembloit être au-deſſous de M. Grandiſſon; & mon frere, dans l'obligeante idée qu'il avoit de moi, me croyoit ſeule capable d'acquitter ſa reconnoiſſance. Mon confeſſeur, par ſes craintes & ſes invectives, a confirmé plutôt que re-

un homme qu'elle
er. D'ailleurs, ſa
déſintéreſſement &
coup contribué à
l'a toujours traitée
ans la plus grande
é, & lorſque ſa
avec moi l'office
ent aurois-je pu
nme dont rien ne
e la défiance ?
commencé à con-
s ſentimens, que
m'a propoſé le
& d'un ton ſi fé-
ris l'alarme. J'ai
mme la ruine de
n'ai pu répondre
ns de mes parens,
la cauſe de mon
urois-je pu leur
n'en avois point
ntion en faveur

autre homme ? une prévention en
ment cachée dans le fond de mo
ir. Mais je me rendois témoigna
e je mourrois plutôt que d'être jam
la femme d'un homme d'une relig
contraire à la mienne. Je suis zélée
tholique. Tous mes parens ne le
pas moins. Combien n'ai-je pas
de mal à cet opiniâtre hérétique,
me je lui en donnois souvent le
le premier que mon cœur n'ait
testé, car je ne vous connoissois
encore, ma chere Mme. Bemont.
en effet, que c'est le plus obsti
testant qui soit jamais sorti
terre. Quel besoin avoit-il de
Italie ? Que ne demeuroit-il
nation ? ou s'il devoit venir i
quoi s'y arrêter si long-tems
sister dans son opiniâtreté, c
défier ceux qui l'ont reçu av
mitié ? Mon cœur lui faisoi
ment ces reproches. Il m'a

[illegible] de renoncer à lui,
ne devenoit pas catholique, j'ai tou
tous mes ſoins à ſa converſion, d
l'eſpoir de tout obtenir de l'indulgen
de mes parens, & perſuadée que de
part il ſe feroit un honneur de not
alliance, ſi nous pouvions l'emport
ſur ce point.

Mais lorſque j'ai déſeſpéré de le fl
chir, j'ai pris la réſolution de tourne
mes efforts ſur moi-même, & de vain
cre ma paſſion, ou de mourir. O Ma
dame ! qu'il m'en a coûté dans ce com
bat ! Mon confeſſeur m'a remplie d'é
pouvante par les menaces du ciel. M
femme-de-chambre [illegible]

Le chevalier eſt venu augmenter la perſécution, en me parlant pour le comte. Juſte ciel ! Que faire ! A quoi me déterminer ! Pas un inſtant de repos, ni de liberté pour réfléchir, pour délibérer, pour me rendre compte à moi-même de mes propres ſentimens ! Comment aurois-je pris ma mere pour ma confidente ? Mon jugement étoit en guerre avec ma paſſion, & j'eſpérois toujours que la victoire ſeroit pour lui. J'ai combattu fortement. Mais chaque jour augmentant les difficultés, j'ai ſenti que le combat étoit trop violent pour mes forces. Que n'avois-je alors une Mme. Beaumont à conſulter ! Il n'eſt pas ſurprenant que je ſois devenue la proie d'une noire mélancolie qui m'a forcée au ſilence !

Enfin, le chevalier prit la réſolution de nous quitter. Quelle peine & quel plaiſir néanmoins ne reſſentis-je point de cette nouvelle ? J'eſpérai de bonne

heureuſe dans moi-même, & j'adr
la joie que je cauſois à mes chers
rens. Je fis des vœux pour le bon
de ſa vie ; je le remerciai du plaiſi
de l'utilité que j'avois tirée de ſes
çons, & je lui ſouhaitai de n'être
mais ſans quelqu'un dont l'amitié lu
auſſi agréable que la ſienne l'avoit
pour nous. Je fus d'autant plus cont
de moi-même, que je ne me ſentis p
dans la néceſſité de me faire violer
pour cacher les tourmens de mon c
J'en augurai bien pour l'avenir, &
adieux furent plus libres qu'il ne
bloit s'y attendre. Je crus voir

étoit passé pour moi. Cependant j'eus
l'instant d'émotion à son départ. Lors-
e la porte se ferma sur lui, elle ne
r'ouvrira donc jamais, dis-je en moi-
même, pour recevoir cet aimable étran-
ger ! Cette réflexion fut suivie d'un sou-
pir. Mais qui auroit pu le remarquer ?
Je n'ai jamais vu partir mes amis sans
donner quelque marque de sensibilité à
leur séparation. Mon pere me serra con-
tre son sein ; ma mere m'embrassa. Mon
frere l'évêque me donna mille noms ten-
dres ; & tous mes amis, ne pensant
u'à me féliciter de ma gaieté, me dirent
u'ils commençoient à reconnoître leur
lémentine. Je me retirai, pleine de la
isfaction que je venois de répandre
ns une chere famille où j'avois fait
ner long-tems la tristesse.
Mais hélas ! ce nouveau rôle étoit trop
icile à soutenir. Les plaies étoient
profondes . . . Vous savez le reste,
ame, & que toutes les douceurs

a une roi dans laquelle je n'ai j
chancelé, & que je n'abandonnero
pour une couronne, fût-elle ſur l
de l'homme que j'aime, & le refu
j'en ferois, dût-il être vengé pa
mort cruelle dans la plus agréable
de ma vie.

Un déluge de larmes l'empêcha d
ler plus long-tems. Elle cacha ſon
ge dans mon ſein. Elle ſoupira. C
Clémentine! Qu'elle pouſſa de ſou
& que j'en fus attendrie!

Vous n'ignorez rien à préſent,
dame, de ce qui s'eſt paſſé entre
aimable fille & moi. Jamais il n'y

heureuſe révolution. Elle a paru craindre que je ne vous informaſſe de toutes ces circonſtances. Elle n'oſera lever les yeux, dit-elle, devant ſon pere & ſa mere. Elle appréhende encore plus, s'il eſt poſſible, qu'on n'informe ſon confeſſeur de l'état, de la cauſe de ſa maladie. Mais je lui ai repréſenté qu'il étoit abſolument néceſſaire que ſa mere n'ignorât rien, pour être en état de faire un bon choix du remede.

J'appréhende, Madame, que cette guériſon ne devienne impoſſible par toute autre voie que la ſatisfaction de ſon cœur. Cependant, ſi vous parvenez à vaincre les objections de votre famille, peut-être aurez-vous encore à combattre votre fille même, c'eſt-à-dire, ſes ſcrupules de religion, pour lui faire accepter le ſeul homme qu'elle puiſſe aimer. Vous prendrez conſeil de votre ſageſſe: mais quelque parti que vous embraſſiez, il me ſemble qu'elle doit être traitée avec

ſeroit au deſſus de ſes forces.
ciel, pour lequel votre reſpect e
nu, vous inſpirer les meilleu
lutions ! J'ajouterai ſeulement
puis la révélation d'un ſecret q
tant de ravages dans ſon charm
turel, elle paroît beaucoup pl
quille. Elle redoute néanmoins
dont elle ſe croit menacée à ſon
Elle me conjure de l'accompagne
qu'elle ſera rappellée par vos
Mon ſecours, dit-elle, lui ſera
faire pour ſoutenir ſes eſprits. El
d'entrer dans un couvent. Ell
qu'il lui eſt également

Un mot de consolation de votre chere main serviroit beaucoup, j'en suis sûre, Madame, à guérir son cœur blessé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HORTENSE BEMONT.

LA marquise fit à cette lettre une réponse où la reconnoissance maternelle éclatoit à chaque ligne. Elle y joignit un billet pour sa fille, rempli de la plus tendre affection, pour la presser, non-seulement de revenir à Boulogne, mais d'engager son amie à faire le voyage avec elle. Cet ordre étoit accompagné d'une promesse au nom de son pere & de ses freres, de lui faire le plus indulgent accueil, & d'une assurance qu'on entreprendroit l'impossible pour la rendre heureuse suivant son propre goût.

N. *Accueil* qu'on fit au chevalier Grandisson, lorsqu'il arriva de Vienne.

drement. Enfin, me dit-il, l'affaire
j'ai depuis ſi long-tems à cœur, eſt h
reuſement décidée. O chevalier ! vc
bonheur eſt certain. Clémentine e
vous. C'eſt à préſent que j'ai le pla
d'embraſſer mon frere. Mais je vous
rête. Allez voir mon heureuſe ſœ
Vous la trouverez avec ma mere. Ell
vous attendent. Accordez quelque cho
à l'embarras d'une fille ſi tendre. El
n'aura pas la force de vous exprimer
moitié de ſes ſentimens.

Camille parut alors pour me conduir
au cabinet de la marquiſe. En chemi
elle me dit d'

Je trouvai la marquiſe à ſa toilette, richement parée, comme en cérémonie, mais ſans ſes femmes autour d'elle ; & Camille même ſe retira, lorſqu'elle m'eut ouvert la porte. Clémentine étoit debout, derriere le fauteuil de ſa mere. Elle étoit miſe dans le meilleur goût ; mais ſa modeſtie naturelle, relevée par une aimable rougeur qui paroiſſoit venir des circonſtances, lui donnoit plus d'éclat qu'elle n'en pouvoit tirer de la plus riche parure. La marquiſe ſe leva. Je m'empreſſai de baiſer ſa main. Elle me félicita de mon retour. Elle me dit, vous êtes le ſeul, chevalier, le ſeul de tous les hommes à qui je puiſſe faire ce compliment avec bienſéance ; & ſe tournant vers ſa fille : Clémentine, ma chere, vous ne dites rien au chevalier ? La charmante Clémentine tenoit les yeux baiſſés avec quelques marques d'altération ſur ſon teint. La voix lui manque, reprit cette indulgente me-

ius réponds de ſes ſentî-

docteur, combien je dus
ne ſi flatteuſe réception,
ois point encore ce qu'on
onner. Epargnez-moi,
, dis-je en moi-même!
qui bleſſe mes principes;
ous le monde entier avec
& ſes tréſors, je ſerai
ous m'accordez votre Clé-

plaça ſa fille dans ſon
. Je m'en approchai. Mais
e me livrer à ma recon-
ſque j'étois combattu par
Cependant je m'expliquai
leur, pour faire attribuer
une retenue dont il n'é-
ile cauſe. Enſuite ayant
teuil pour la marquiſe,
pour moi par ſon ordre.
des mains de ſa fille pour

exciter ſa confiance, & je me haſardai à prendre l'autre. L'aimable Clémentine baiſſa la tête en rougiſſant, mais elle ne ſe refuſa point à cette hardieſſe, comme elle l'avoit fait dans une autre occaſion. Sa mere me fit pluſieurs queſtions indifférentes ſur mon voyage, & ſur les cours que j'avois viſitées depuis mon départ. Elle me demanda des nouvelles d'Angleterre, de mon pere, de mes ſœurs; & ces dernieres queſtions furent accompagnées d'un air de complaiſance & d'amitié, tel qu'on le prend pour s'informer des perſonnes qui doivent bientôt nous appartenir.

Quel mêlange de peine & de plaiſir ne reſſentis-je point de toutes ces faveurs! Je ne doutois point qu'on ne me proposât un changement de religion, & je doutois encore moins de mon invincible attachement à la mienne. Après une converſation aſſez courte, l'aimable fille ſe leva, fit une pro-

nce à ſa mere, me ſalua
lignité, & ſortit du cabi-
hevalier, me dit alors la
e ne m'attendois guere,
nous avez quittés, à vous
, ni pour le ſujet qui nous
ais vous êtes capable de re-
bonheur avec reconnoiſſan-
odeſtie ſert de frein à votre
t.

ndis que par une profonde
Que pouvois-je dire?
, & moi, continua-t-elle,
ns certains points à régler
& l'évêque notre fils. Vous
us n'y mettez pas d'oppoſi-
éſor dans Clémentine, &
éſor avec elle. Notre deſſein
en ſa faveur tout ce que
s fait, ſi ſon affection s'é-
pour le mari que ſon pere
e. Vous pouvez juger que
ous eſt chere ..... ſans

J'applaudis à l'indulgence de leur affection.

Je ne puis douter, M. Grandiſſon, que vous n'aimiez Clémentine plus que toutes les autres femmes.

Il eſt certain, mon cher docteur, que je n'avois jamais vu de femme pour laquelle j'euſſe ſenti plus d'inclination. Je ne m'étois défendu que par la haute opinion que j'avois de leur rang, par des motifs de religion, par la confiance que toute cette famille avoit eue pour moi, & par la réſolution que j'avois formée, en commençant mes voyages, de ne me marier jamais avec une étrangere.

J'aſſurai la marquiſe que j'étois ſans engagement; que, n'ayant pas eu la préſomption d'aſpirer au bonheur qu'elle me faiſoit enviſager, à peine oſois-je me flatter que ce fût à moi qu'il fût réſervé. Elle répondit qu'elle m'en croyoit digne; que je connoiſſois toute l'eſtime dont ſa famille étoit remplie pour moi;

Clémentine n'avoit pas d'au-
it que la vertu ; que c'étoit
: qui faiſoit mon bonheur ;
i du monde n'avoit pas laiſſé
ſer quelqu'embarras ; mais
nt mis au-deſſus de cette
, & qu'ils ne doutoient pas
fité, autant que la recon-
me fit faire auſſi tout ce qui
noi.

ne tarda point à paroître.
mélancolie étoit répandue
traits. Cette chere fille,
nt, me communique une
nal. Ce n'eſt pas toujours
chevalier, d'avoir des en-
is belle eſpérance. Mais
plus. Clémentine eſt une
e. Dans les diſpoſitions
providence, le mal des
'avantage des autres. L'é-
ra vous entretiendra des

J'ai

J'ai fait entrevoir au chevalier, interrompit la marquise, ce que nous pensons à faire pour lui.

Comment votre fille l'a-t-elle reçu, reprit-il? Avec assez d'embarras, je m'imagine.

La marquise lui dit qu'elle n'avoit osé lever les yeux. Il répondit avec un profond soupir, c'est ce que j'avois prévu.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, pourquoi m'a-t-on permis de voir cette excellente mere, cette charmante fille, avant que de m'avoir fait l'ouverture des conditions? Quels parens, cher docteur! quelle indulgence! & le monde a-t-il rien de comparable à leur Clémentine? Cependant ils ne sont pas heureux! Mais je crois l'être encore moins, moi qui essuyerois plus volontiers les dédains de vingt femmes, que de me voir forcé de refuser les offres d'une famille à la-

à ſes ordres. Après quelques e:
tions, il me déclara ouvertem
qu'on attendoit de mes ſentimen
Clémentine, & de ma reconno
pour la famille. Je ne m'étois pas
pé dans mes craintes : mais q
j'euſſe prévu cet étrange denouen
la force me manqua pour lui rép
Il reprit : Vous ne dites rien
cher Grandiſſon ! Vous héſitez !
Monſieur, la fille d'une des pre
maiſons d'Italie : une Clémentine
une dot qui feroit l'ambition d'un
ce, n'obtiendroit que le refus d'u
ble gentilhomme, d'un étrange

e répondis enfin que j'étois moins ſur-
s qu'affligé de ſes propoſitions ; que
i avois eu quelque preſſentiment, ſans
)i l'honneur qu'on m'avoit fait de me
peler, & les témoignages de bonté
:c leſquels on m'avoit reçu, ne m'au-
ent pas permis de modérer ma joie.
:l ſe jetta ſur quelques points de reli-
)n, dans leſquels je refuſai long-tems
m'engager ; & mes réponſes furent
ins celles d'un théologien, que d'un
nme d'honneur qui s'en tient à ſa
ſuaſion. Foible défenſe, repliqua-t-il !
ne m'attendois pas à vous trouver tant
)ſtination dans l'erreur. Mais quittons
ſujet que vous entendez ſi mal. Je
;arderois comme une étrange infortune
tre réduit à la néceſſité d'employer des
ſonnemens pour engager un particulier
:cevoir la main de ma ſœur. Apprenez,
)nſieur, que ſi je faiſois connoître à
ſmentine que vous euſſiez ſeulement
ancé. . . Il commençoit à s'échauffer,

de chaleur dans ... je ne penſois point à m'en défendre, parce que je ne devois pas m'imaginer qu'il me crût capable de manquer de reſpect pour une perſonne qui méritoit celui d'un prince. Je lui dis que je n'étois à la vérité qu'un particulier, mais dont la naiſſance n'avoit rien de mépriſable, ſi l'on pouvoit tirer quelque conſidération d'une longue ſuite d'ancêtres, lorſqu'on n'a point à ſe reprocher de les avoir déshonorés. Mais ſeigneur, ajoutai-je, que ſervent les ancêtres à la vertu ? Je ne connois point d'autre guide que mon propre cœur. Mes principes étoient connus avant qu'on m'... l'honneur de me rappeler. Vous ne m'

ez la-deſſus d'autres réflexions, mon
er chevalier, & je vous prie ſeulement
d'obſerver que vous vous échauffez à
votre tour. Mais vous êtes un homme eſ-
timable. Nous ſouhaiterions tous, com-
me ma ſœur, de vous voir parmi nous.
Un proſélyte, tel que vous, juſtifieroit
tout ce que nous méditons en votre fa-
veur. Penſez-y, cher Grandiſſon. Ce-
pendant que perſonne ne ſache dans notre
famille que vous avez beſoin d'y penſer,
& que ma ſœur, ſur-tout, l'ignore éter-
nellement. Ce qu'elle aime en vous,
c'eſt votre ame. De-là vient l'ardeur avec
laquelle nous encourageons une paſſion
ſi pure & ſi noble.

Je l'aſſurai que mon regret étoit au-
deſſus de toutes mes expreſſions, & que
pendant toute me vie, je reſpecterois ſa
famille par d'autres motifs que ſa nobleſ-
ſe & ſa grandeur.

Vous ne prendrez donc pas le tems d'y
penſer, interrompit-il avec une nou-

pitié.

Il demeura quelque tems
certain. Eh bien, Monsieur
assez brusquement, j'en suis
Passons chez mon frere Jero
toujours été votre avocat dep
fait connoissance avec vous.
est capable de reconnoissance. M
chevalier, vous ne l'êtes po
sincere affection. Ma seule ré
que, graces au ciel, il ne ren
justice à mes sentimens.

Je me laissai conduire à l'app
de son frere. Là, que n'eus-j
souffrir de l'amitié de

, à ſa ſœur, ou ſi je voulois partir
les voir ? C'étoit mon dernier mot
a attendoit. Je fis une profonde ré-
ace aux deux freres. Je me recom-
ai à leur amitié, & par eux, aux
ables perſonnes qu'ils avoient
nées, & je retournai à mon loge-
, le cœur ſi ſerré, que je fus in-
le de ſortir pendant le reſte du jour.
ême fauteuil où je m'étois jetté en
ant, me retint deux heures en-
s.

rs le ſoir, Camille, déguiſée ſous
rande mante, vint demander à me
Elle ſe fit connoître auſſi-tôt qu'elle
eule avec moi. O Monſieur ! me
lle, dans quelle conſternation j'ai
toute la famille ! Perſonne ne ſait
e ſuis ici ; mais je n'ai pu me dé-
e d'y venir. Je ne m'arrêterai qu'un
it pour vous apprendre combien
ſommes à plaindre. Votre géné-
; vous inſpirera ce que vous devez

aux circonſtances. Après votre dé
Monſieur l'évêque a fait à Madam
récit de votre conférence. Ah ! M
ſieur, vous avez un ardent ami da
ſeigneur Jeronimo. Il s'eſt efforc
tout adoucir. Madame s'eſt hâtée
former M. le marquis : jamais j
l'avois vu dans une ſi grande colè
eſt inutile de vous répéter ce qui l
échappé.

Contre moi, Camille !

Oui, Monſieur, il croit ſa fa
perdue d'honneur.

Le marquis della Porretta, cher
mille, eſt le plus digne de tou
hommes. Je l'honore juſqu'au poin
mais de grace, continuez.

La marquiſe n'a pas manqué d'i
mer auſſi ma jeune maîtreſſe. Ell
fait dans les termes les plus ten
J'étois préſente. Peut-être appré
doit-elle d'avoir beſoin de mes ſ
ces. Elle m'avoit donné ordre de

rer. Avant qu'elle ait eu le tems d'achever ſon récit, ma jeune maîtreſſe s'eſt jettée à genoux devant elle; & la remerciant de ſa bonté, elle l'a ſupplié de lui épargner le reſte. Je vois, lui a-t-elle dit, qu'une la Porretta, que votre fille, Madame, eſt refuſée.

C'eſt aſſez; comptez, Madame, que votre Clémentine n'a pas l'ame ſi baſſe, qu'elle ait beſoin des conſolations d'une mere pour ſoutenir cette indignité. Je ne la reſſens que pour mon pere, pour vous, Madame, & pour mes freres. Que le ciel béniſſe l'étranger, quelque pays qu'il habite. Il y auroit peu de nobleſſe à s'emporter contre lui. N'eſt-il pas maître de ſes réſolutions? Mais il me rend maîtreſſe auſſi des miennes. Ne craignez pas, Madame, que je manque de fermeté dans cette occaſion. Vous, Madame, mon pere, mes freres, vous n'aurez rien à me reprocher.

Sa mere l'a ſerrée contre ſon ſein,

d'une fi forte apparence de guéri
le pere Mareſcotti, ſon direc
arrivé mal à propos dans ces ci
ces. On l'a inſtruit de ce qu
paſſé. Il a demandé inſtamment
Il a prétendu qu'il falloit pr
cette criſe, pour lui faire acc
comte de Belvedere. On m'a ch
la prévenir ſur cette viſite. O
s'eſt-elle écriée; laiſſez-moi re
Florence, auprès de ma cher
Bemont! Partons demain; à
ment, s'il eſt poſſible. Je veu
tre à voir le pere Mareſcotti,

elle. Cet entretien l'a laissée dans un profond accès de mélancolie. Sa mere, qui s'est empressée de la rejoindre, l'a trouvée comme immobile, les yeux fixes, & l'air aussi sombre que jamais. Deux ou trois questions n'ont pu tirer d'elle un mot de réponse. Lorsqu'elle a commencé à parler, ses discours ont marqué de l'égarement; & sans être sollicitée en faveur du comte de Belvedere, elle a déclaré qu'elle ne vouloit ni de lui, ni d'aucun homme au monde.

Sa mere lui a promis la liberté de retourner à Florence. Alors, la présence d'esprit lui est revenue. Plût au ciel qu'elle fût partie, avant que d'avoir vu son directeur! Toute la famille fait à présent le même souhait. Aussi-tôt qu'elle s'est trouvée seule avec moi: Camille, m'a-t-elle dit, quelle nécessité de charger le chevalier Grandisson? Que sert de l'emporter contre lui? C'est manquer de générosité. Est-il obligé de prendre

noncé devant moi. Elle s'eſt arrêté
moment. Cependant, Camille, a-t-
repris, il faut convenir que le m
eſt bien difficile à ſupporter ! Elle
levée alors de ſa chaiſe ; & depui
moment, ſes accès ont pris différ
tes faces. Tantôt elle ne parle qu'à e
même, tantôt elle paroît s'adreſſer à q
qu'un. Elle a toujours un air d'étor
ment ou d'admiration. Quelquefois
traſſaillit, comme on fait dans la p
vive ſurpriſe. Aſſiſe, ou debout, e
n'eſt jamais tranquille. Quoiqu'elle s
gite, avec diverſes marques de triſt
ſe & d'affliction, on ne la voit po

& ſon directeur. Mais rien ne
ie plus ſouvent que ces trois
el ! être mépriſée ! Elle a dit
tre mépriſée par un proteſtant !
ble de honte !

t, ajouta Camille, la ſituation
lheureuſe maîtreſſe. Je vois,
, que ce récit vous touche.
ſenſible à la compaſſion. La
fait une partie de votre ca-
ous aimez ma maîtreſſe. Il eſt
que vous ne l'aimiez pas. Que
es tourmens de votre cœur !
e ma maîtreſſe s'étendoit au-
monde périſſable. Elle vou-
vous, Monſieur, pour toute

auroit pu ſe livrer plus long-
tendre affection, pour une
u'elle avoit élevée depuis l'en-
ne me ſentois pas la force
& quand j'en aurois été ca-
is quelle vue aurois-je entre-

...pect pour ton illuſtre famille, & toi
ce que je poſſédois au monde, ſans e
excepter ma vie, ſeroit toujours à leu
diſpoſition. Pendant qu'elle me ſaluoi
pour ſe retirer, je lui mis au doig
un diamant que j'avois au mien, dan
la crainte, lui dis-je, que l'accès d
l'hôtel della Porretta ne me fût inter
dit, & que je n'euſſe plus l'occaſion
de lui parler. Elle ſe fit preſſer long
tems pour le recevoir.

Quelles autres conditions, cher doc
teur, aurois-je été capable de refuſer
Combien le poids de mes peines ne fut-i
pas augmenté par le récit de Camille

oignage de mon cœur, d'autant p
e jamais, peut-être, il n'y eut
plus grand exemple de désintéresseme
car la terre n'a rien produit de plus
ble que Clémentine.

N. Le lendemain, M. Grandi
reçut la lettre suivante du seigneur
ronimo.

Est-ce vous, mon cher ami,
je dois blâmer, dans le plus crue
le plus malheureux de tous les év
mens ? Je ne le pouvois avec jus
Blâmerai-je mon pere & ma mere
se blâment eux-mêmes de vous
accordé un accès trop libre auprès
sœur. Cependant ils reconnoissen
vous vous êtes conduit fort noblem
mais ils avoient oublié que leur
avoit des yeux. Qui ne connoissoi
son discernement ? Qui pouvoit ig
son estime & son goût pour le mé
Dois-je donc blâmer ma sœur ?

qu'elle m'a vue pour vous, n'a
peu d'influence ſur ſon cœur. E
donc moi-même que je dois acc
Si je conſidere mon intention,
juſtice de mes ſentimens pour un
me à qui je dois la vie & le gc
la vertu, je ne puis me croire c
ble, pour m'être quelquefois livi
tranſports de ma reconnoiſſanc
trouverai-je donc perſonne que
puiſſions accuſer de notre malheu
nature eſt bien étrange, & les ci
tances ſans exemple.

Mais eſt-il vrai qu'il y ait un
férence ſi irréconciliable entre les

sais votre pere en a-t-il la même
nion ? Voulez-vous, chevalier, que
us le choisissions pour arbitre ? Non,
us ne le voudrez point. Vous êtes
ssi déterminé que nous, quoiqu'assuré-
ent avec moins de raison.

Quelle sera donc notre ressource ? Laisserons-nous périr Clémentine ? Quoi ! ce galant homme, qui n'a pas fait difficulté d'exposer si généreusement sa vie pour le frere, n'entreprendra-t-il rien pour sauver la sœur ? Venez, cruel ami, & voyez sa situation. Cependant on ne vous permettra pas de la voir dans ce triste état. L'impression de votre refus, dont elle se croit avilie, & les reproches perpétuels d'un zélé directeur . . . Comment ce personnage a-t-il pu se faire un devoir de déchirer une ame aussi sensible à la pitié qu'à l'honneur ? Vous voyez qu'enfin j'ai trouvé quelqu'un à blâmer. Mais je viens au motif qui me porte à vous impor-

par une lettre. C'eſt pour vous de-
:r en grace de venir me voir.
-moi l'honneur, chevalier, de ve-
aſſer ce matin quelques momens
moi. Peut-être ne verrez-vous
ıoi. Camille m'a dit, & n'a dit
noi, qu'elle vous avoit vu hier
r. Elle m'a fait la peinture de vos
. Je renoncerois à votre amitié,
s en reſſentiez moins. Je vous
du fond du cœur, parce que je
is depuis long-tems avec quelle
é vous êtes attaché à vos princi-
& parce qu'il eſt impoſſible que
n'aimiez pas Clémentine. Que ne
e en état de vous prévenir ! je
épargnerois d'autant plus volon-
la peine de cette viſite, que dans
conſtances elle ne peut vous être
le. Mais accordez-la néanmoins à
nſtances.

ıs avez fait entendre à mon frere
oyant vos principes connus, vous

vous étiez flatté qu'on n'auroit pas d'éloignement pour une conciliation. Il faut que vous vous expliquiez avec moi ſur cette idée. Si je vois la moindre apparence de ſuccès... Mais j'en déſeſpere par toute autre voie que celle de l'abjuration. Ils aiment votre ame. Ils ſont perſuadés qu'elle leur eſt plus chere qu'à vous. N'y a-t-il pas dans ce ſentiment un mérite que vous ne ſauriez vous attribuer ?

J'apprends que le général eſt arrivé cette nuit. Quelques affaires qui l'ont appellé ce matin, ne m'ont point encore permis de le voir. Je crois qu'il n'eſt point à propos que vous vous rencontriez. Son humeur eſt vive. Il adore Clémentine. Il n'eſt encore informé qu'à demi de notre malheureuſe ſituation. Quel changement pour ſes eſpérances ! Une des principales vues de ſon voyage étoit de vous embraſſer, & de contribuer à la ſatisfaction de ſa ſœur. Ah !

cette amiction pour moi, que vous
çuſſiez la moindre offenſe de quelq
de mon ſang, ſur-tout dans la ma
de mon pere. Venez néanmoins.
brûle de vous voir & de vous cor
ler; quand vous devriez ravir toute
pérance de conſolation à votre ten
& fidele ami,

JERONIMO DELLA PORRETTA.

N. Le chevalier, ayant accepté ce
invitation, en rendit compte alors
docteur Barlet, qui continue de co
muniquer des extraits de ſes lettres
miſs Burton

té pour m'attendre. Je crus remarquer dans ſes yeux, & dans la maniere dont il me ſalua, plus de réſerve que je n'y étois accoutumé. Que je crains, lui dis-je, d'avoir perdu mon ami! Il m'aſſura que ce changement étoit impoſſible; & paſſant tout d'un coup à ſa ſœur: chere Clémentine! me dit-il. Elle a paſſé une fort mauvaiſe nuit. Ma mere ne l'a pas quittée juſqu'à trois heures. Il n'y a qu'elle, dont la préſence lui en impoſe.

Que pouvois-je répondre? Je me ſentois pénétré juſqu'au fond de l'ame. Mon ami s'en apperçut, & prit pitié de mon trouble. Il parla de choſes indifférentes. Je ne pus lui donner d'attention.

Il tomba ſur un autre ſujet, qui n'admettoit pas le même partage. Le général peut rentrer à toute heure, me dit-il, & je crois, comme j'ai pris la liberté de vous l'écrire, qu'il ne convient pas que vous vous rencontriez. J'ai donné ordre qu'on m'avertiſſe, avant

ſanté avec leur attention o
vous pourrez paſſer dans la chan
fine, ou deſcendre au jardin pa
lier dérobé. Je lui répondis qu
tois pas le moins à plaindre da
affaire; que je n'étois chez lui
invitation, & que s'il deſiroi
rapport à lui-même, que je m'élo
à leur arrivée, j'aurois volontie
complaiſance pour lui; mais que p
autre motif, je n'étois pas diſpoſ
cacher. Cette réponſe eſt digne de
me dit-il. Toujours le même,
Grandiſſon! Que ne ſommes-nou
res! Nous le ſo

alternativement une année en Italie, une autre en Angleterre, ſi la chere Clémentine conſentoit à m'y accompagner ; ou que ſi ce voyage lui déplaiſoit, je ne m'arrêterois que trois mois de l'année dans ma patrie ; que pour la religion, elle ſeroit toujours libre de garder la ſienne ; que je ne demandois qu'un homme diſcret pour ſon aumônier.

Il me fit connoître, par un mouvement de tête, qu'il n'eſpéroit rien de cette ouverture. Cependant il m'offrit de la propoſer comme de moi. Elle me ſatisferoit, continua-t-il ; mais je doute qu'elle ait le même pouvoir ſur les autres. J'ai beaucoup plus entrepris pour vous, & perſonne ne veut m'écouter. Plût au ciel, chevalier, que par amitié pour moi, pour tout le monde... mais je ſais que les raiſons ne vous manquent point pour vous défendre. Il eſt bien étrange, néanmoins, que l'opinion de vos ancêtres vous en pa-

aimez sûrement toute ma famill
le monde, j'oſe le dire, mérite
tre affection ; & vous conviendr
n'ont pu vous donner de plu
marques de leur eſtime.

Mon ami n'attendoit pas qu
répondiſſe par des argumens. I
cas ſi touchant, ma réponſe la p
preſſive étoit le ſilence.

Camille vint l'interrompre.
quiſe, me dit-elle, ſait que v
ici, Monſieur, & vous prie d
ſortir ſans la voir. Je crois qu
ſuit. Je l'ai laiſſée avec ma jeu
treſſe, & dans un grand embar

tenir les tendres inſtances qu'el
faiſoit, pour obtenir que le chi
fût renvoyé.

La marquiſe entra preſqu'auſſ
L'inquiétude & la douleur étoien
tes ſur ſon viſage, quoiqu'avec
lange de tendreſſe & d'abattemen
meurez, me dit-elle, ne vous
point, chevalier. Elle ſe jetta d
fauteuil. Elle ſoupira, elle pleur
elle auroit ſouhaité de pouvoir
ſes larmes. Si j'avois été moins
qu'elle, je me ſerois efforcé de l
ſoler. Mais que pouvois-je di
tournai la tête. J'aurois voulu
cacher auſſi mon émotion. Mon a
apperçut. Pauvre chevalier ! dit-i
ton de pitié. Je ne doute point
peines, répondit la marquiſe, d
air de bonté, quoique ſon fils e
fort bas : le chevalier peut êt
niâtre ; mais je ne le crois pas
d'ingratitude. Excellente femme

je fus touché de sa générosité ! C'étoit prendre le vrai chemin de mon cœur. Vous me connoissez, mon cher docteur Ba'er, & vous vous représentez mes tourmens.

Jeronimo s'informa de la santé de sa sœur. Je craignois de faire cette question. Elle n'est pas plus mal, lui dit la marquise ; mais son imagination est dans un trouble... Malheureuse fille ! Là-dessus, elle versa un torrent de larmes.

J'eus la hardiesse de prendre sa main. O Madame ! N'y a-t-il point de conciliation ? N'y a-t-il point...

Elle m'interrompit. Non, chevalier, la religion n'en admet point. Il ne m'est pas permis d'en proposer. On connoît trop bien votre ascendant. Ma fille ne sera pas long-tems catholique, si nous consentons qu'elle soit à vous : & vous savez ce que nous penserions alors de son salut ! Il vaut mieux la perdre pour jamais... Cependant, comment une me-

re ... Ses larmes acheverent d'exprimer ce que la douleur fit demeurer ſur ſes levres. Lorſqu'elle eut retrouvé la voix : Clémentine, reprit-elle, eſt en diſpute avec ſon chirurgien, pour ſe défendre de la ſaignée. Elle m'a demandé mon ſecours avec tant d'inſtance, que j'ai pris le parti de m'éloigner. Je crois l'opération finie. Elle ſonna. Au même inſtant ſa fille parut elle-même, le bras lié, le viſage pâle & troublé. Elle avoit ſenti la lancette, mais on n'avoit pu lui tirer que deux ou trois gouttes de ſang; & dans ſon effroi, elle venoit implorer l'aſſiſtance de ſa mere.

N. Ici M. Grandiſſon repréſente l'étonnement qu'elle eut de le voir, le calme qui ſuccéda tout d'un coup dans ſon eſprit, & la facilité qu'elle eut à ſe laiſſer tirer du ſang, lorſqu'il eut joint ſes prieres à celles de la marquiſe. Ce détail n'eſt pas ſans agrémens

dans ſon appartement, où ſuivit.

Le chevalier continue :

Une autre ſcene ne fut pa à ſuccéder. Camille vint n que le général étoit arrivé, & rêtoit à déplorer, avec la n miſérable état de ſa ſœur, qu bée dans un ſecond évanoui ſera bientôt ici, me dit Jero vous diſpoſé à le voir ? Je dis que ſon frere ayant peut- où j'étois, je ne

ceſſois-je de parler, qu'il entra ſeul, en s'eſſuyant les yeux. Votre ſerviteur, Monſieur, me dit-il d'un air fort ſombre : & ſe tournant vers ſon frere, il lui demanda des nouvelles de ſa ſanté. Nos chagrins communs, ajouta-t-il, ne ſont pas propres à la rétablir. J'ai vu Clémentine. Qui diable auroit cru que le mal fût ſi profond ? Et s'adreſſant à moi : en vérité, Monſieur, vous devez vous applaudir de votre triomphe. Le cœur de Clémentine n'eſt pas une conquête vulgaire. Sa naiſſance ... Je l'interrompis : il me ſemble, Monſieur, que je ne mérite point ce compliment. Mon triomphe, Monſieur ! Il n'y a point, dans votre famille, un cœur plus affligé que le mien.

Quoi, chevalier ! La religion, la conſcience ont tant de force ?

Qu'il me ſoit permis de vous faire la même queſtion, Monſieur, de la faire à M. l'évêque de Nocera & à tous

TAYLOR I.

votre famille. Votre réponſe ſera l mienne.

Il me pria vivement de m'expliquer

Si vous trouvez, repris-je, une dif férence aſſez eſſentielle entre les deu religions, pour exiger que j'abandonn la mienne, pourquoi ſerois-je capabl de l'abandonner, moi qui crois lui de voir autant d'attachement que vous e avez pour la vôtre ? Mettez-vous à m place, Monſieur.

Je m'y mets, & je crois que dans vo tre ſituation, j'aurois moins de ſcrupule L'évêque de Nocera vous répondroit peut être autrement.

M. l'évêque de Nocera ne ſauroit être plus attaché à ſes principes que je le ſuis aux miens. Mais je me flatte, Monſieur, que votre réponſe même ſur ce grand article, peut me donner quelque droit à votre amitié. On me propoſe de renoncer à ma religion, je ne fais à vo tre famille aucune propoſition de cette

nature ; au contraire, je consens que votre sœur soit fidelle à la sienne, & je suis prêt à regler une bonne pension pour un aumônier sage, dont le seul office sera de la soutenir dans ses principes. A l'égard de la residence, j'offre de passer une année en Italie, une année en Angleterre ; & si son goût ne la porte point à s'éloigner, je consens même qu'elle ne quitte point son pays, & je me borne, chaque année, à passer trois mois dans le mien.

Et les enfans ? interrompit Jeronimo, dans la vue de fortifier mes offres.

Je consentirai, Messieurs, que les filles soient elevées par la mere : mais on me laissera l'éducation des garçons.

Et qu'auront fait les pauvres filles, chevalier, répondit le général, avec un sourire ironique, pour être abandonnées à la perdition ?

Considérez, Monsieur, que sans en-

commence par ces [illegible]
une princeſſe. La fortune ſeule n'a poi
de pouvoir ſur moi. Qu'on me laiſſe
bre ſur l'article de la religion, & je
nonce volontiers, juſqu'au dernier d
cat, à la fortune de votre ſœur.

Qu'aurez-vous donc pour ſoutenir

Repoſez-vous de ce ſoin ſur e
& ſur moi. J'en uſerai avec honne
Si vous apprenez qu'elle m'abandon
pour cette raiſon, vous vous félicite
de l'avoir prévu.

Votre mariage, Monſieur, élever
beaucoup votre fortune au-deſſus de
qu'elle peut être par vos eſpérances

pas plus capable, lui dis-je, de renoncer à ma patrie qu'à ma religion. Je laisserois ma postérité libre; mais je ne voudrois, ni la priver d'un attachement dont je fais gloire, ni priver mon pays d'une race qui ne lui a jamais fait deshonneur.

Le général prit du tabac, jetta un coup-d'œil sur moi, & tourna la tête d'un air trop fourcilleux. Je ne pus m'empêcher d'y être sensible.

Je n'ai pas eu de peine, Monsieur, lui dis-je, à soutenir les difficultés de ma situation, jointes sur-tout aux chagrins qu'elle me cause en elle-même. Passer ici pour coupable, sans avoir rien à me reprocher dans mes pensées, dans mes paroles & dans mes actions... convenez, Monsieur, que rien n'est plus fr.

Oui, mon frere, interrompit Jerome. Le grand malheur de cette aven- a ajouta-t-il, avec beaucoup de

liſſon
& que
pren-
: com-
ı ſien.
:ns de
, nous
r Jero-
point
ävons-
ommes
he pour
oiſon,
répand

que du
:lui des
t jamais

:re étoit
à famille
elle ne
dans le

moindre traité ; mais qu'il n'en étoit pas moins piquant pour elle, de voir une fille de ſon ſang refuſée, & que je ne prévoyois pas ſans doute les conſéquences d'un affront de cette nature, dans le pays où j'étois.

Refuſée ! interrompis-je avec beaucoup de chaleur. Répondre à cette accuſation, Monſieur, ce ſeroit faire outrage à votre juſtice, & bleſſer indignement votre illuſtre maiſon.

Il ſe leva d'un air irrité, en jurant qu'il ne vouloit pas être traité avec mépris. Je me levai auſſi ; & ſi je le ſuis avec indignité, lui dis-je, c'eſt, Monſieur, ce que je ne ſuis point accoutumé à ſouffrir.

Jeronimo parut conſterné. Il nous dit qu'il s'étoit oppoſé à notre entrevue ; qu'il connoiſſoit la vivacité de ſon frere, & que moi-même, après les ſcenes précédentes, je devois peut-être marquer moins de reſſentiment que de pitié. Je

répondis que c'étoit un juſte égar
la délicateſſe de ſa ſœur, à laquell
is attaché par les plus tendres ſen
ns, autant que la néceſſité de juſ
r ma propre conduite, qui ne m'a
: pas permis d'entendre le terme d
is ſans émotion.

ans émotion ! reprit le général. L
ne eſt doux pour ce qu'il peut ſign
. Mais moi qui n'apporte point ta
choix aux expreſſions, je ne conno
: celles qui s'expliquent par les a
ons.

Je me contentai de lui dire que j'
is eſpéré de ſa part plus de fave
e d'éloignement pour le compromi
prit un ton plus tranquille : de grac
evalier, conſidérez de ſang froid
ad de cette affaire. Que répondre
tre pays, car nous ſommes gens p
ics, à l'égliſe, à laquelle nous app
ions dans pluſieurs ſens, à notre pr
e caractere, ſi nous acceptons pr

1

une fille, & pour une sœur, la main d'un protestant ? Vous vous intéressez, dites-vous, à son honneur : que répondrons-nous pour elle, si nous l'entendons traiter de fille aveuglée par l'amour, que sa passion a rendue capable de refuser des partis de la premiere distinction, tous de sa religion & de son pays, pour se jetter entre les bras d'un étranger, d'un Anglois...

Qui promet, interrompis-je, qui jure, souvenez-vous-en, Monsieur, de la laisser libre dans sa religion. Si vous craignez tant de difficulté à répondre, avec cette stipulation en sa faveur, que pensera-t-on de moi, qui, sans être homme public, ne suis pas d'un rang obscur dans ma patrie ; si, contre mes lumieres & ma conscience, j'abandonne ma religion & mon pays pour un motif de la premiere considération, sans doute, dans la vie privée, mais qui ne tire

à force que de l'amou
l'intérêt perſonnel ?
, Monſieur, c'eſt aſſez.
:z les grandeurs, ſi v
ır rien les richeſſes,
'amour, on pourra dire
ma ſœur, qu'elle eſ
nme, de ma connoiſſ
qui ait pris de l'amour
he ; & je ſuis d'avis qu
les conſéquences de
Son exemple ne ſera
ieux. Il le ſera, dit fla
onimo, ſi M. Grandiſſe
phe. Je fus mortifié de
: cet air de légéreté, un
m'avoit pénétré le cœur.
ſaiſiſſant l'occaſion de bad
ıtres plaiſanteries pour
qui pouvoit nous reſte
& je laiſſai les deux
ıt par le ſallon, j'eus le
re de Camille que ſa m

poit moins agitée depuis ſa ſuig
Dans le cours de l'après-midi, l
néral me fit l'honneur de paſſer
moi. Il me dit naturellement qu'il
pris mal quelques expreſſions qui
toient échappées. Je ne lui diſſi
point que les ſiennes m'avoient
un inſtant de chaleur, & je m'ex
par ſon exemple. Il reçut bien les
tances avec leſquelles je lui recom
dai mon projet de conciliation,
il ne me promit rien ; & s'étant
tenté de prendre mes propoſition
écrit, il me demanda ſi mon pere
auſſi ferme que moi ſur l'article
religion ? Je lui répondis que juſ
lors je n'avois rien communiqué de
affaire à mon pere. Il me dit que
ſurprenois : que de quelque reli
qu'on fût, il avoit toujours conçu
lorſqu'on faiſoit profeſſion d'y être
tement attaché, on devoit être un
me ; que celui qui pouvoit ſe diſp

mon pere que du favorable
j'avois reçu dans une des
maiſons d'Italie ; que mes
étoient très-récentes, com
gnoroit pas lui-même, & t
l'origine, par la crainte qu
& la réſidence ne fuſſent d
inſurmontables ; mais qu'à
apparence de ſuccès, j'étoi
communiquer mon bonheur
famille, & sûr de l'approba
pere pour une alliance qui
bien à la magnificence de
tere.

Le général me dit en [illegible]

ment ſenſible à tous les déſagrémens de cette aventure. Oui, ajouta-t-il en jurant, je le ſuis. N'attendez pas que nous déshonorions notre ſœur & nous-mêmes, en vous faiſant notre cour pour vous la faire accepter. J'apprends qu'une autre dame a pris auſſi de beaux ſentimens pour vous. Ces concurrences d'amour peuvent vous donner de l'importance à vos propres yeux, mais la ſignora Olivia n'eſt pas une Clémentine. Vous êtes dans un pays jaloux de l'honneur. Notre famille y tient un des premiers rangs. Vous ne ſavez pas, Monſieur, dans quelle affaire vous vous êtes engagé.

Je lui répondis qu'il me tenoit un langage que je n'avois pas mérité, & que je voulois laiſſer ſans réponſe : que je ne quitterois pas Boulogne ſans l'en informer, & ſans être bien aſſuré qu'il ne me reſtoit aucune prétention au bonheur dont on m'avoit donné l'eſpérance.

es, ajoutai-je, étoient bien
nt qu'on m'eût fait l'hon-
écrire à Vienne.
ıs reprochez donc cette dé-
›liqua-t-il, après s'être mor-
es ? Elle eſt baſſe, j'en con-
s je n'y ai pas eu de part.
a fort ému.
: cœur en aſſez mauvais état,
loqueur, pour ſouhaiter qu'un
ſmentine m'épargné cette
me parut fort dur d'être me-
grace au ciel, je ne mérite
:aitement.
me rendit une nouvelle vi-
heures après que le général
é. Elle commença par m'ap-
ıe c'étoit avec la partícipa-
marquiſe, & par l'ordre du
eronimo qui l'avoit chargé
e pour moi. Je lui deman-
nt des nouvelles de ſa jeune
:lle eſt aſſez tranquille, me

dit-elle, & plus qu'on ne pouvoit l'eſpérer d'un accès ſi violent, qu'à peine ſe ſouvient-elle de vous avoir vu ce matin.

La marquiſe avoit donné ordre à Camille de me dire de ſa part, que malgré mon obſtination, qui changeoit ſes eſpérances en déſeſpoir, elle croyoit devoir à l'eſtime qu'elle conſervoit toujours pour moi, de m'avertir que les reſſentimens pouvoient être pouſſés fort loin, & qu'elle ſouhaitoit par conſéquent que je ne fiſſe pas un plus long ſéjour à Boulogne. Si les circonſtances devenoient plus heureuſes, elle me promettoit d'être la premiere à m'en féliciter.

J'ouvris la lettre de mon ami. Elle étoit dans ces termes :

Mon inquiétude & mon chagrin ſont extrêmes, cher Grandiſſon, de voir un homme auſſi brave, auſſi généreux que mon frere, dans des tranſports de paſ-

fortune. Pour moi, je vous crois i
affligé. Si vous ne l'étiez pas infi
ment, vous ne feriez pas assez fe
ble au mérite d'une excellente fille,
votre ingratitude seroit extrême p
la distinction dont elle vous honc
Je suis sûr que vous ne condamnez pc
ces expressions, & que vous me croy
en droit de penser qu'elle fait honn
à mon cher Grandisson même. Mai
cette affaire avoit de malheureuses sui
quelle source de regrets pour notre
mille, que l'un des deux freres
à périr par la même main qui a f
l'autre, ou que vous, à qui elle

demande une faveur, c'eſt celle de vous retirer à Florence, du moins pour quelques jours.

Qu'il eſt malheureux pour moi de me voir dans l'impuiſſance de donner plus de force à ma médiation ! Cependant le général vous admire. Mais comment le blâmer d'un zele dans lequel il voudroit, pour ſa vie, que votre honneur fût compris comme le nôtre !

Au nom de Dieu, éloignez-vous pour quelques jours. Clémentine eſt plus tranquille. J'ai obtenu que dans les circonſtances on ne permettra point à ſon directeur de la voir. C'eſt néanmoins un homme de mérite & d'honneur. Quelle fatalité ! Chacun a les meilleures intentions, & tout le monde eſt miſérable ! La religion peut-elle cauſer tant de maux ? Hélas ! je ne puis agir. Il ne me reſte que le pouvoir de réfléchir & de m'affliger. Cher ami, faites-moi ſavoir par une ligne que vous

Je chargeai Camille des plus
tueuſes proteſtations de reconnc
pour la marquiſe, & j'y joig
promeſſe de tenir une conduite c
riteroit ſon approbation. Je parl
douleur des reſſentimens dont el
alarmée. J'étois ſûr, dis-je à C.
qu'à quelque degré qu'ils puſſen
un homme auſſi généreux, auſ
que le général, n'entreprendr
ſans réflexion; mais j'ajoutai q
toit impoſſible de m'éloigner
logne, parce que je ne déſeſpé
encore de quelque heureuſe

d'éviter toutes les rencontres méditées, & lui repréſentois quelle confiance il y devoit prendre, lorſqu'il étoit queſtion d'un fils du marquis della Porretta, & d'un frere, non-ſeulement de mon ami, mais de la plus aimable & de la plus chere des ſœurs.

Ma réponſe ne ſatisfit ni la marquiſe, ni Jeronimo. Mais étois-je libre de prendre un autre parti ? J'avois donné ma parole au général de ne pas quitter Boulogne ſans l'en avoir informé, & je conſervois réellement, comme je le faiſois dire à la marquiſe, l'eſpoir de quelque heureux changement.

Le marquis, le prélat & le général ſe rendirent à Urbin ; & la comme je l'appris enſuite de mon ami, il fut décidé en pleine conférence, que le chevalier Grandiſſon, par la différence des principes, & par l'inégalité du rang & de la fortune, étoit indigne de leur alliance. On fit même entendre au géné-

pérances de rétablissement. [illegible]
cita sa mere de lui accorder la
de me voir. Mais la marquise r
se fier à ses desirs, & craigna
reproches de sa famille, sur-tou
dant qu'on étoit à délibérer sur l
des circonstances, éloigna tendr
cette demande. Son refus ne serv
redoubler les instances de Cléme
Jeronimo penchoit à la satisfaire
le directeur fortifiant les crainte
marquise, tout le poids que les
mités de mon ami donnoient à s
seils, ne l'auroient point emp
celui du pere Marescotti, sans un

déchire encore le cœur, & que je ne puis confier qu'à vous.

La maladie de Clémentine, après quelques favorables ſymptômes, revint ſous une autre face. L'agitation où elle avoit été continuellement, fit place à des apparences de tranquillité, dans leſquelles elle paroiſſoit ſe plaire beaucoup. Mais comme on ne lui permettoit point de ſortir de ſa chambre, cette contrainte la chagrina. Camille l'ayant laiſſé ſeule pendant l'eſpace d'un quart-d'heure, fut extrêmement ſurpriſe, à ſon retour, de ne la plus retrouver. Elle jetta auſſi-tôt l'alarme dans toute la maiſon. On viſita tous les appartemens & toutes les parties du jardin. Mille idées funeſtes, qu'on n'oſoit s'expliquer l'un à l'autre, faiſoient craindre de trouver celle qu'on cherchoit avec tant de ſoin.

Enfin Camille voyant, comme elle ſe l'imagina, une ſervante qui deſcen-

inquiétude. Ne vous fâchez pas, C
le, lui répondit la ſervante ſupp
O, ma chere maîtreſſe ! s'écria Ca
en reconnoiſſant Clémentine ; quoi
vous ? C'eſt vous-même ſous les
d'une ſervante ! Où allez-vous
Mademoiſelle ? Quels tourmens
nous avez cauſés ! & ſur le chan
donna ordre à quelques domeſtiqu
vertir la marquiſe, qui, dans l'ex
ſes craintes, s'étoit retirée ſous
villon du jardin, où elle trembl
voir arriver quelqu'un avec de
explications.

tous vos mouvemens frénétiques. Ne pouvez-vous être auſſi tranquille que moi ? Qu'eſt-ce donc qui vous agite ? Sa mere, qui ſurvint bientôt, la prit dans ſes bras. O ma fille ! s'écria-t-elle, en retrouvant à peine ſa reſpiration ; comment avez-vous pu nous jetter dans cet effroi ? Que ſignifie ce déguiſement ? Où allez-vous ? Où je vais ! Madame. Je vais à l'ouvrage du ciel, à la conquête d'une ame ; ce n'eſt pas mon intérêt propre, c'eſt celui de Dieu dont je ſuis chargée ; dans une heure ou deux je vous en rendrai bon compte.

La triſte marquiſe comprit une partie de ſon deſſein. Elle l'engagea par ſes careſſes à remonter dans ſon appartement, où elle apprit d'elle-même que dans l'abſence de Camille, elle étoit allée dans la chambre d'une ſervante, & qu'elle s'y étoit revêtue de ſes habits. Elle étoit réſolue, dit-elle à ſa mere, de voir le chevalier Grandiſſon.

de Nocera & le pere Marcicotti. La ... refufée, ajouta-t-elle, tout eſt fini entre lui & moi ; perſonne ne m'accuſera d'y chercher mon intérêt. C'eſt le fils que je cherche. Nous ne le haïſſons point aſſez, pour ne pas deſirer ſa converſion. Ainſi c'eſt à l'ouvrage du ciel que je vais.

Mais où irez-vous ? lui demanda la mere, en tremblant de ce qu'elle avoit entendu. Savez-vous où demeure le chevalier ? Cette queſtion la rendit muette. Elle demeura quelque tems ſi penſive. Non, à la vérité, dit-elle enfin, je n'y avois pas fait attention

deviendroit plus aiſé... Il viendra, interrompit auſſi-tôt ſa mere. Je le ferai prier de venir. L'eſpérance de la marquiſe étoit de la retenir volontairement par cette promeſſe. Auſſi parut-elle fort ſatisfaite ! Que je vous ai d'obligation ! reprit-elle. Votre conſentement, Madame, eſt d'un bon augure. Si j'ai diſpoſé votre cœur à m'obliger, pourquoi ne pourrois-je pas diſpoſer le ſien à s'obliger lui-même ? Je n'ai pas d'autre vue. Il m'a ſervi de précepteur, je voudrois lui rendre le même office. Mais il faudra me laiſſer ſeule avec lui, car ces fiers hommes rougiſſent en compagnie, de ſe voir convaincus par une fille.

Quoique le deſſein de ſa mere n'eût été que de calmer ſon eſprit par cette promeſſe, l'heureux effet qu'elle lui vit produire & la crainte d'une nouvelle tentative, qui pouvoit tromper la vigilance de tous ſes gens, la détermina

oſer une viſite.
e. Il n'y a point
icore quitté Bou-
it de tout ce qui
ɔrêter à nos in-
ſt-il pas encore
oit pas attendre
s deux fils. Ce-
rien de cette dé-
en eſpére, c'eſt
ranquillité à ma
appartement de
mmuniquer cette
étoit sûre, lui
aucoup de joie;
ɔncer ſes ordres.
à les ſuivre,
té de tout ce que
i encore la mar-
t de mon ami,
auſſi-tôt, a dû
notre ſituation.
de vous entre-

tenir. Qui ſait ſi votre complaiſance & la mienne n'auront pas quelque heureux effet ? Elle eſt plus compoſée depuis qu'elle s'attend à vous voir. Son eſpérance eſt de vous convertir. Plût au ciel, me dit Jeronimo, que ce miracle fût réſervé à la compaſſion ! Que je vous plains, chevalier ! Quelles épreuves pour votre humanité ! Je lis votre affliction dans vos yeux. Hélas ! lui répondis-je, elle eſt bien plus profonde & plus vive dans mon cœur. La marquiſe fit demander à ſa fille ſi elle étoit diſpoſée à nous recevoir, & Camille vint nous dire qu'elle nous attendoit.

(*N.* QUELQUE jugement que l'on puiſſe porter de la ſcene ſuivante, il paroît néceſſaire de la conſerver pour donner quelque idée de celles qui lui reſſemblent, & qu'on ſupprime).

CLÉMENTINE, continue le chevalier

pas je m'arrêtai, pour faire un
de révérence. J'avois le cœur tr
pour être capable de parler. C
ne parut point dans le même
Elle me dit, ſans héſiter, vou
tes plus rien, M. Grandiſſo
m'avez refuſée, & je vous en
je vous approuve même, car je
fille très-fière, & vous voy
peine je cauſe aux meilleurs d
& des amis. Je vous approuve
foi : celle qui jette tant de tro
ſa famille doit effrayer un ho
pable de réflexion. Cependant

valier, voulez-vous que je vous rende le même office ?

Je vous promets beaucoup d'attention, Mademoiselle, pour toutes les instructions dont votre bonté veut m'honorer. Mais permettez, Monsieur, que je nsole ma mere. Elle alla se mettre à oux devant la marquise, & prenant deux mains dans les siennes, elle baisa l'une après l'autre. Consolez-, maman. Pourquoi pleurez-vous ? is bien. Ne voyez-vous pas que 'sprit libre ? accordez-moi votre tion.

le ciel bénisse ma fille !

e leva fort légérement, & re- 'ers moi : vous paroissez triste, , vous êtes taciturne. Je ne t de tristesse ; mais je consens ardiez le silence. Un disciple attention. Je n'en ai jamais ur vous.

oir médité quelques momens,

elle détourna la tête en portant la main à ſon front. J'avois mille choſes à vous dire, chevalier, mais je ne retrouve rien dans ma mémoire. Auſſi, d'où vient cet air de triſteſſe ? Vous connoiſſez votre propre cœur, & vous n'avez rien fait qui ne vous ait paru juſte : n'eſt-il pas vrai ? Répondez, Monſieur. Enſuite ſe tournant vers ſa mere, le pauvre chevalier a perdu la voix, Madame. Cependant il n'a perſonne qui le tourmente. Je le vois triſte ! Eh bien, Monſieur, en ſe tournant vers moi, ceſſez d'être triſte. Cependant l'homme qui m'a refuſée... Ah ! chevalier, de votre part le trait eſt bien cruel ! Mais j'ai pris auſſi-tôt deſſus. Vous voyez combien je ſuis tranquille à préſent. Ne ſauriez-vous l'être autant que moi ?

Que pouvois-je répondre ? Je n'avois point d'effort à faire pour la croire lorſqu'elle vantoit ſa tranquillité. Je ne pouvois entrer en raiſonnement

Si mon projet de conciliation eût été reçu, je me ſerois livré aux plus tendres expreſſions. Mais jamais homme avant moi, s'eſt-il trouvé dans une ſi malheureuſe conjoncture ? Pourquoi toute la famille n'avoit-elle pas renoncé à me voir ? Pourquoi Jeronimo n'avoit-il pas rompu avec moi ? Pourquoi cette excellente mere continuoit-elle de me lier par la plus tendre eſtime, & d'engager tout-à-la-fois ma reconnoiſſance & mon reſpect.

Clémentine reprit avec la même douceur : de grace, Monſieur, dites-moi comment vous avez pu être aſſez injuſte, pour eſpérer que j'abandonnerois ma religion, lorſque vous êtes ſi ferme dans la vôtre. N'y avoit-il pas beaucoup d'injuſtice dans cette eſpérance ? En vérité, je crois que vous autres hommes, vous comptez pour rien la conſcience dans les femmes ; il vous ſuffit de nous voir étudier vos volontés, & remplir fidel-

accoutumé à parler honorablement notre ſexe. D'où peut être venue vot injuſtice ?

Un reproche ſi peu mérité, redoub les tourmens de mon cœur. Je me tou nai vers ſa mere : Ne m'eſt-il pas pe mis, Madame, de lui apprendre m propoſitions ? Elle paroît croire que j' inſiſté ſur ſon changement de religio On n'a pas eu deſſein, me répondit marquiſe, de lui faire prendre cet idée ; mais je me rappelle qu'au premi rapport que je lui fis de ce qui s'étc paſſé entre vous & l'évêque de Nocer ſon impatience ne me permit point d'

a toujours été dans un état qui ne l'a pas rendue propre à recevoir plus d'information. Si vos propositions avoient été d'une nature qui nous eût permis de les accepter, notre premier soin auroit été de l'en instruire. Aujourd'hui néanmoins, je ne vois aucun mal à lui apprendre ce que vous avez proposé. Elle verra qu'il n'est pas question de ce qu'elle appelle mépris ; & c'est peut-être cette idée qui a changé son humeur, jusqu'à la rendre extrêmement sombre & rêveuse, après la vive agitation où nous l'avons vue.

Comme sa mere me parloit assez bas, elle en parut affligée. Il n'est pas besoin, dit-elle, en s'adressant à moi, de me faire un secret de vos réflexions. Après des mépris ouverts, Monsieur, vous devez me croire capable de tout souffrir & de tout entendre : & se tournant vers la marquise : Madame, vous voyez quelle est ma tranquillité. J'ai su me

ſont témoins que cet odieux
n'eſt point entré dans mon cc
conditions que je propoſe é
ceptées, elles me rendroie
heureux de tous les hommes
Oui, oui, & moi la plus m
de toutes les femmes : en un
m'avez refuſée. Et ſe cachan
de ſes deux mains ; qu'on n
du moins, hors de cette maiſ
fille de la meilleure des mer
fuyé le refus de tout autre qu
Quel mépris j'ai moi-même
fille ! Comment peut-elle p
yeux de celui qui la mépriſe

continuant de tenir l'autre ſur ſon viſage). Enſuite revenant vers moi ; mais Monſieur, ne me parlez point. Ecoutez-moi. Et lorſque j'aurai fini ce que j'ai à vous déclarer, que mon partage ſoit un éternel ſilence !

Sa mere ſe noyoit dans ſes larmes ; & la douleur me rendoit comme immobile.

Il me ſemble que j'avois mille choſes à vous dire. Je voulois vous convaincre de vos erreurs. Ne vous imaginez pas, Monſieur, que j'aie la moindre faveur à vous demander. Tout part d'une eſtime déſintéreſſée. Une voix, que je crois venue du ciel, m'ordonne de vous convertir. J'étois prête à la ſuivre. J'aurois exécuté ſon ordre, je n'en puis douter. C'eſt de la bouche des enfans que Dieu tire ſa gloire. Vous connoiſſez ce paſſage, Monſieur. S'il m'avoit été permis de ſortir lorſque je l'ai deſiré... alors tout m'étoit préſent ;

piquée de me voir si tranquille.

Je voulus répondre. Vous tair
vous, me dit-elle, lorsque je vous l'
donne ? En même tems elle me fe
la bouche d'une de ses mains, qu
retins un moment des deux mienn
& sur laquelle je pris la liberté d'
cher mes levres.

Ah ! chevalier, continua-t-elle,
la retirer, vous n'êtes qu'un flatt
Oubliez-vous que c'est une fille que
avez méprisée ?

A présent, Mademoiselle, qu'
soit permis de dire deux mots.
prononcez plus un, que je ne pu

Dieu seul connoissoit les tourmens de mon cœur.

Arrêtez, interrompit-elle; & se tournant vers sa mere : je ne connois rien, Madame, au langage de ces hommes. Dois-je le croire, maman ? Il semble à son air que je le puis; dites, Madame, puis-je me fier à ce qu'il dit ?

La douleur ôtoit à sa mere le pouvoir de lui répondre.

Ah ! Monsieur; ma mere, qui n'est pas votre ennemie, craint de se faire votre caution. Mais je veux vous lier par votre propre main. Elle courut vers son cabinet, d'où elle revint avec une plume, de l'encre & du papier. Voyons, Monsieur. Vous ne pensez pas, sans doute, à vous jouer de moi. Mettez par écrit tout ce que je viens d'entendre. Mais je veux l'écrire moi-même; & nous verrons si vous le signerez.

Elle écrivit en un instant ce qui suit : Le chevalier Grandisson déclare solem-

cice libre de ſa religion, de lu
donner le choix d'un homme ſa
ſon confeſſeur, de ne jamais l
de faire le voyage d'Angleterre a
& de paſſer avec elle, de deux
l'une en Italie.

Signerez-vous cet écrit, Mo

Très-volontiers, Mademoiſe

Je le ſignerai.

Elle relut ce qu'elle avoit écrit
vous avez fait ces propoſition
bien vrai, Madame?

Oui, ma chere; & je vous
appris plutôt; mais vous fûtes
née de la ſuppoſition d'un refus.

tement à ces offres ? Auriez-vous pu vous réſoudre à devenir la femme d'un proteſtant ? Une fille du ſang dont vous ſortez !

Elle tira ſa mere à l'écart ; mais, dans le mouvement où elle étoit, elle parla d'un ton aſſez haut pour être entendue.

Je conviens, Monſieur, que j'aurois eu tort ; mais je me réjouis beaucoup de n'avoir pas été refuſée avec mépris. Je me réjouis que mon précepteur & le libérateur de mon frere, ne m'ait pas regardée comme un objet mépriſable. Franchement je le ſoupçonnois d'aimer Olivia, & de chercher des prétextes.

N'êtes-vous pas perſuadée, ma fille, que votre foi auroit été dans un grand danger, ſi nous avions accepté les ouvertures de M. Grandiſſon.

Pourquoi ! Madame ? Non aſſurément. Ne pouvois-je pas eſpérer de le convertir, comme il auroit eſpéré de m'entraîner dans ſes erreurs ? Je fais gloire de ma religion, Madame.

ne nous avez point entend

Vous vous trompez, ma cl
pas perdu un mot, & je n'e
fâchée.

Plût au ciel, Madame, di
la marquise, que je pusse espé
un peu de faveur ! Quelques
pés à l'aimable Clémentine,
roient la hardiesse...

N'en concluez rien, Monf
rompit Clémentine en rougi
suis pas capable de balancer
rêt de mon salut.

Je priai sa mere de s'éloign

tueuſes eſpérances. Ne remarquez-vous pas déjà quelque changement dans l'état de votre chere fille ? Ne la trouvez-vous pas plus tranquille depuis un inſtant qu'elle commence à voir qu'il n'y a rien à redouter pour ſon honneur & ſa conſcience ? Regardez-la : quelle douce ſérénité dans ſes yeux, qui avoient auparavant quelque choſe d'égaré !

Ah ! chevalier, vous me demandez ce qui n'eſt point en mon pouvoir : & quand votre bonheur dépendroit de moi, je ne pourrois ſouhaiter à ma fille un homme ſi fortement attaché à ſes erreurs. Pourquoi, Monſieur : mais ſi je vous voyois moins de zele pour votre religion, j'aurois plus d'eſpérance, & par conſéquent, moins d'objections.

Si j'avois moins d'attachement pour mes principes, la tentation, Madame, ſeroit au deſſus de mes forces. Une Clémentine, l'honneur de m'allier avec une telle famille !

être en ma faveur. Rappellez-vous qu
faiſoit la joie de votre cœur. Penſ
ce qu'elle peut devenir, & dont je
le ciel de la préſerver, & de que
maniere qu'il diſpoſe de moi. Q
Madame, l'aimable Clémentine ne t
vera-t-elle point un avocat dans ſa
re ? J'atteſte le ciel que ſon bonhe
plus de part à mes vœux que le m
Encore une fois ! pour l'amour de
tre fille ! Qu'eſt-ce, hélas ! que mo
térêt en comparaiſon du ſien ! Per
tez que je vous demande à genoux
tre puiſſante protection ; jointe à
de mon cher Jeronimo, j'en pr

[illegible] tendant les deux mains, j'allois
à se lever, Madame ? Dites-lui donc
s'il se leve. Il pleure ! voyez ses lar-
mes. Mais j'en vois verser à tout le
monde. Pourquoi pleurez-vous, che-
valier ? Maman pleure aussi. Quel peut
être le sujet de tant d'afflictions !

Levez-vous, chevalier, me dit la mar-
quise. O fille charmante ! Elle me fera
mourir de compassion & de douleur.
Vous n'obtiendrez rien, Monsieur,
que suivant nos propres conditions :
& je ne puis souhaiter même que les
choses tournent autrement. Mais est-il
possible que cette chere créature ne vous
touche point ? Insensible Grandisson !

Je me levai. Quel sort est le mien !

utre desir ai-je marqué, que celui
)as quitter une religion à laquelle
attaché par la conscience & par
eur ? Vous-même, Madame, avec
r d'une mere & d'une amie, vous
iez être plus mortellement affligée
oi.

s cette intervalle, Clémentine
noit ses regards, avec beaucoup
tion, tantôt sur moi, tantôt sur
'e, dont elle voyoit couler les
Enfin, rompant le silence après
)ris la main de la marquise & l'a-
iisée, je ne comprends rien, dit-
) tout ce qui se passe ici. Cette
n'est plus la même. Il n'y a que
ii ne suis pas changée. Mon pere
it différent de ce qu'il étoit. Mes
aussi. Ma mere n'a jamais les yeux
Moi, qui ne pleure point, je dois
onsoler tous. Oui, c'est mon offi-
iere maman ! cessez donc de vous
. Mais je ne fais qu'augmenter

vos

pleurs ! O maman ! que diriez-vous de moi ſi je refuſois vos conſolations ! Elle ſe mit à genoux devant la marquiſe. Elle prit ſes mains, qu'elle baiſa tendrement. Conſolez-vous, Madame, je vous en conjure ; ou prêtez-moi quelques-unes de vos larmes, afin que je puiſſe pleurer avec vous. Pourquoi donc n'en puis-je tirer de mes yeux ? Et je vois le chevalier qui pleure auſſi ! De quoi eſt-il queſtion ? Ne me l'apprendrez-vous pas ? Vous voyez quel exemple je vous donne ; moi qui ne ſuis qu'une foible fille, je ne verſe pas une larme. Elle affectoit en même tems une contenance libre.

O chevalier ! me dit ſa mere, avec autant de ſanglots que de paroles, je me perſuade aiſément que vous avez le cœur pénetré. Chere fille ! en la ſerrant dans ſes bras ; ma trop chere Clémentine ! plût au ciel que le ſacrifice de ma vie pût ſervir à votre rétabliſſement ! Che-

fait des avances, que je ne [illegible]
être pas pour la premiere princeſſe
monde ! Permettez-vous que je les rép
devant votre fille ?

Quoi ? interrompit Clémentine ; '
veut-il répéter ? Ah ! Madame, perm
tez-lui de dire tout ce qu'il a dans l
prit. Laiſſez-lui la liberté de ſoul
ſon cœur. Parlez, chevalier. Pu
ſervir à votre conſolation ? Mon
heur, ſi j'en avois le pouvoir, f
de vous rendre tous heureux.

C'eſt trop, Madame, c'eſt trop
je à ſa mere avec un profond ſ
Quelle merveilleuſe bonté de r
[illegible] les ré

O ma fille ! reprit ſa mere : cher enfant de mon plus tendre amour ! Eh ! pourriez-vous conſentir à vous voir la femme d'un homme qui fait profeſſion d'une autre foi que vous, d'un étranger ? Vous voyez, chevalier, que je lui rappelle vos propoſitions. D'un homme, ma fille, qui eſt en guerre avec la religion de ſes propres ancêtres, comme avec la vôtre ?

Mais non, Madame, je ne puis croire qu'il ait cette idée de moi.

Souffrez, Madame, dis-je à la marquiſe, que je lui préſente les mêmes choſe ſous une autre face ... Cependant ſi vous ne me donnez aucune eſpérance de protection, ſi je n'ai rien à me promettre du marquis & de vos deux fils, je crains de nuire à ce que je deſire le plus.

Non, chevalier, ils ne prêteront l'oreille à rien.

Eh bien, Madame, je dois donc con-

de votre faveur, il ne me reste
que le déſeſpoir.

Si je voyois la moindre appa
vous ſervir utilement, je ne
quoi je ne ſerois pas capable
ſur un point de cette importan
m'eſt pas permis de me ſépare
famille.

Enſuite paroiſſant rompre ſi
matiere; ma chere, dit-elle à
ne m'avez-vous pas dit que vo
haitiez d'entretenir M. Grandiſ
témoins ? Cette occaſion eſt
que vous puſſiez eſpérer. Votre
vos freres ſeront ici demain.

voir seule, & que n'ayant elle-même aucun intérêt dans ce qu'elle avoit à me dire... Croyez-vous, interrompit sa mere, que vous puissiez-vous rappeller tout ce que vous lui auriez dit, si vous lui aviez rendu la visite que vous méditiez ?

Je ne sais.

Je vais donc sortir. Sortirai-je, ma chere ?

Clémentine se tourna vers moi : Vous avez été mon précepteur, Monsieur, & vous m'avez donné d'excellentes leçons : dois-je souhaiter que ma mere s'éloigne ? dois-je avoir quelque chose à vous dire qu'elle ne puisse pas entendre ? Il me semble que non.

La marquise se retirant, je la priai d'entrer, sans être observée, dans le cabinet voisin. Il faut, Madame, lui dis-je, que vous entendiez tout. L'occasion peut être importante. Si vous sortez, demeurez du moins assez proche

prudence & la généroſité
tent jamais. Que ne pouv
catholique ? Elle ſortit, &
nageai le moyen de rentr
apperçue de ſa fille, que j'
me à s'aſſeoir ſur un faute
dos étoit tourné vers la po
net. Elle s'y plaça ſans d
m'ordonnant de m'aſſeoir p

Nous demeurâmes quelqu
en ſilence. Je ſouhaitois q
la premiere, afin qu'on ne
ſer d'avoir préoccupé ſon i
Elle paroiſſoit incertaine,
levant les yeux tour-à-tour

Heureux, assurément, Mademoiselle.

Mme. Bemont étoit trop forte pour moi. Chevalier, connoissez-vous Mme. Bemont?

Je la connois. C'est une des meilleures femmes du monde.

J'ai la même opinion d'elle. Mais elle m'a mise à d'étranges épreuves. Je crois avoir commis une grande faute.

Et quelle faute, Mademoiselle?

Quelle faute! celle de lui avoir laissé pénétrer un secret que j'avois caché à ma mere, à la plus indulgente des meres. Vous me regardez, chevalier. Mais je ne vous dirai point quel est ce secret.

Je ne vous le demande point, Mademoiselle.

Vous me le demandriez inutilement. Mais il me sembloit que j'avois tant de choses à vous dire! Pourquoi cette fâcheuse Camille m'a-t-elle arrêtée, lorsque je me disposois à vous aller voir? J'avois mille choses à vous dire.

n'en pou-

ment . . . .
ie vous me
ui m'a cha-
u contraire,
fiere, Mon-
: je ſuis de-
s voyez quel-
dant diſois-je
nevalier, ſoit
. Je veux vous
es, Monſieur :
nt point. Vous
quille. Cepen-
e foible. Vous
e, ne faites pas
le. Un homme
e qu'une ſimple
che ... Mais qu'a-
s dire ?
ifiez-vous, Made-

Oui, oui. Ce pauvre chevalier, disois-je, a reçu du ciel une belle ame. Il a pris beaucoup de peine à m'instruire. N'en prendrai-je point aussi pour sa conversion ? J'avois recueilli quantité de passages & d'excellentes pensées. Ma tête en étoit remplie... Cette impertinente Camille m'a fait tout oublier. Cependant il m'en reste quelque chose ; oui, je m'en souviens. Je voulois vous dire pour conclusion de mon discours... C'étoit donc un traité prémédité, me direz-vous. Je n'en disconviens pas, chevalier. Il faut que je vous le dise à l'oreille. Mais non : tournez plutôt le visage de l'autre côté. Je sens que la rougeur me monte déjà. Ne me regardez point. Regardez vers la fenêtre. (Je fis ce qu'elle exigeoit). J'avois donc résolu de vous dire... mais je crois l'avoir jetté par écrit. (Elle tira ses tablettes de sa poche). Le voici. Regardez-vous de l'autre côté lorsque je vous l'ordonne ? Elle se mit à lire : « Je con-

» conjure, pour l'intérêt de voti
» immortelle, de vous attacher à l
» table égliſe «. Hé bien, Monſieu
me répondez-vous ? (en ſuivant,
charmant viſage, le mien que je
encore tourné ; car je ne me ſent
la force de la regarder.) Dites, Mo
que vous y conſentez. Je vous ai to
cru le cœur honnête & ſenſible.
qu'il ſe rend à la vérité. Et ce n'
pour moi que je vous en ſollic
vous ai déclaré que je prends le
pour mon partage. Il ne ſera pas
vous vous ſerez rendu aux inſtance

fonde ; (elle se leva ici, avec un air de dignité, que l'esprit de religion sembloit encore augmenter) , & lorsque l'ange de la mort paroîtra, je lui tendrai la main. Approche, lui dirai-je, ô toi ! ministre de la paix ! Je te suis au rivage où je brûle d'arriver ; & j'y vais retenir une place pour l'homme à qui je ne la souhaite pas de long-tems, mais auprès duquel je veux être éternellement assise. Cette espérance, Monsieur, satisfera Clementine, & lui tiendra lieu de toutes les richesses. Ainsi vous voyez, comme je l'ai dit à ma mere, que je parlois pour l'ouvrage du ciel, & qu'il n'étoit pas question de mon propre intérêt.

Elle auroit pu continuer deux heures entieres, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Ah, cher ami ! quels furent les tourmens de mon cœur ! Elle prêta l'oreille aux soupirs qui m'échappoient. Vous soupirez, Monsieur ! vous n'êtes point un insensible, comme on

derniere heure n'arrive pa[illegible]
je le deſire, j'entre dans un cloî
& je me donne au ciel dès le ter
cette malheureuſe vie.

Où trouver des expreſſions poi
répondre ? Comment lui marquer
notre ſituation mutuelle, tous le
dres ſentimens dont mon cœu
comme inondé ? La compaſſion
motif qui ne peut ſatisfaire un
me généreuſe, & quel moyen d
parler l'amour ? Pouvois-je ent
dre de me rétablir dans ſon aff
lorſque toute ſa famille rejet
offres, & qu'on ne m'en faiſo
[illegible] ? Entrer

ette intention. Je n'ai qu'une queſtion vous faire : quel jour partez-vous ?

C'eſt le chevalier qui rentre ici dans à narration. Permettez, Monſieur, ré-ondis-je du ton naturel de ma voix, ue je vous demande auſſi quand vous ous propoſez de retourner à Naples ?

Pourquoi cette queſtion ?

Je vous l'apprendrai de bonne foi. Vous m'avez fait l'honneur, Monſieur, dans les commencemens de notre connoiſſance, de m'inviter à faire le voyage de Naples, & je m'y ſuis engagé. Si votre départ n'eſt pas différé trop long-tems, mon deſſein eſt non-ſeulement de vous y aller faire ma cour, mais de vous demander un logement dans votre hôtel même ; & ne croyant point avoir mérité que vous me refuſiez cette grace, je me flatte d'y être reçu avec autant de bonté que vous m'en avez marqué par l'invitation. Je compte de quitter demain Boulogne.

neral.

Je le ſuis, Monſieur. J'ai dans le
férentes cours d'Italie, pluſieurs
reſpectables, dont je veux prendre
gé, avant que de quitter un pay
je déſeſpere de revoir jamais. Ma
ſion eſt de pouvoir vous compter
ce nombre. Mais je n'apperçois
encore l'air d'amitié que je cherche
vos yeux. Approuvez, Monſieur,
je vous offre ma main. Un homme d'
neur ſe dégraderoit à rejetter les
ces d'un homme d'honneur. J'en a
le, Monſieur, à vos propres
mens.

ma supériorité. Je pris sa main, telle qu'il me l'offroit ; mais avec un peu de pitié pour son air contraint, & pour un mouvement dans lequel je ne reconnus pas les graces, dont tout ce qu'il fait & ce qu'il dit est toujours accompagné. L'évêque m'embrassa. Votre modération, me dit-il, vous fait toujours triompher. O chevalier ! vous êtes un prince de la création du tout-puissant. Mon cher Jeronimo s'essuya les yeux, & me tendit les bras pour m'embrasser. Le général me dit : je serai à Naples dans huit jours. Je suis trop touché des malheurs de ma famille, pour me conduire comme je le devrois peut-être dans cette occasion. En vérité, Grandisson, il est difficile à ceux qui souffrent d'allier toutes les vertus au même degré. Oui, cher comte, lui répondis-je, & je ne l'éprouve que trop. Mes espérances, qui avoient pris un si glorieux essor, s'évanouissent aujourd'hui, & ne laissent que le désespoir à leur place.

vous demande une faveur dans l
valle ; c'eſt de traiter avec douceu
tre chere Clémentine : que ne pu
dire la mienne ! Et permettez-m
vous demander une autre grace,
regarde que moi ; c'eſt de l'inf
que j'ai pris congé de toute votre
le ; qu'à mon départ j'ai fait, po
bonheur, tous les vœux de la pl
dre amitié. Je ne fais pas cette p
ſeigneur Jeronimo, parce que l'a
que je lui connois pour moi, l'en
dans un détail qui pourroit au
toutes nos peines.

ſes libéralités ſur une troupe de domeſtiques, qui regrettoient amérement de ne le pas voir au nombre de leurs maîtres.

Le même jour, & le lendemain avant ſon départ, il apprit par les lettres de Jeronimo, & par les dernieres viſites de Camille, que la paix ne régnoit point à l'hôtel della Porretta, & que la malheureuſe Clémentine, informée de ſa réſolution, étoit retombée dans ſes plus triſtes égaremens. Mais, ayant perdu toute eſpérance de la voir, il ſe mit en chemin pour Florence, où il ne s'arrêta que pour donner ordre à ſon banquier de faire préparer tous les comptes de la ſucceſſion de M. Jervins. Il avoit à Sienne, à Ancone, & particuliérement à Rome, de chers amis qu'il vouloit embraſſer avant que de retourner dans ſa patrie; mais en ayant auſſi à Naples, c'étoit un motif de plus pour

Le général, raconte-t-il dans
de ſes lettres, me reçut avec
politeſſe que d'affection. Après
mieres civilités : vous êtes, m
le plus heureux des hommes ;
bravant les dangers que vous a
vé l'art de vous en garantir.
confeſſe que j'ai eu beaucoup
lence à me faire, pour ne pas v
dre une viſite ſérieuſe à Boul
étois réſolu, avant que vous
fait eſpérer ici la vôtre.

J'aurois été très-fâché, lui
je, de voir le frere de Clémen
[illegible] raiſon qui ne me l'e

Vous l'ignorez donc ?

Je l'ignore, Monſieur, mais ce n'eſt pas faute de ſoins. J'ai dépêché trois exprès, dont je n'ai reçu aucune ſatisfaction.

Vous n'apprendrez rien de moi qui puiſſe vous en cauſer beaucoup.

Quel ſurcroît d'affliction ! Comment ſe portent du moins le marquis & la marquiſe ?

Ne le demandez point. Ils ſont extrêmement malheureux.

J'ai ſu que mon cher ami, le ſeigneur Jeronimo, avoit eſſuyé...

Une terrible opération ? interrompit-il. On ne vous a pas trompé. Qu'il eſt à plaindre ! Il n'a pu vous en informer lui-même. Que le ciel nous le conſerve ! Mais, chevalier, vous n'avez ſauvé que la moitié d'une vie, quoique nous vous devions beaucoup, pour avoir remis dans nos bras un reſte ſi cher.

J'eus peu de part, Monſieur, à ces

Plût au ciel, chevalier, qu'il eût été rendu par tout autre !

L'événement, Monſieur, m'oblige de former le même vœu.

Il me montra ſes tableaux, ſes ſtatues & ſon cabinet de curioſités ; mais moins pour ſatisfaire mon goût, que pour ſe faire honneur du ſien. J'obſervai même dans ſes manieres, une augmentation de froideur ; ſes yeux ſe tournoient vers moi d'un air ſombre, qui marquoit plutôt du reſſentiment, que cette ouverture de cœur qu'il me devoit peut-être, après un voyage de deux cens [illegible] fait pour le voir,

ſenſiblement affligé de n'en pouvoir obtenir le moindre éclairciſſement ſur la ſanté d'une perſonne dont je portois tous les maux au fond du cœur. Une compagnie aſſez nombreuſe, que nous eûmes à dîner, rendit la converſation générale. Il ne ceſſa point de me traiter avec beaucoup de conſidération ; mais j'y remarquois trop d'appareil, & j'en ſouffrois d'autant plus, que tous ces dehors affectés me faiſoient appréhender quelque nouveau malheur à Boulogne, depuis que j'avois quitté cette ville.

Il me propoſa de paſſer dans le jardin. Vous me donnerez au moins huit jours, chevalier ?

Non, Monſieur. Une affaire d'importance m'appelle néceſſairement à Florence & à Livourne. Je compte partir demain pour Rome, d'où je me rends en Toſcane.

Cette précipitation me ſurprend. Quelque choſe vous déplaît dans ma conduite, chevalier.

voir dans d'autres occasions.

J'atteſte le ciel, chevalier, qu'il y a peu d'hommes au monde pour qui je me ſois ſenti plus de penchant que pour vous. Mais j'avouerai, à mon tour, que je ne vous vois point ici avec autant de tendreſſe que d'admiration.

Ce langage, monſieur, ne demande-t-il pas un peu d'explication ? C'eſt ma confiance apparemment que vous admirez ; & dans ce ſens, je vous rends grace d'une réflexion qui me fait honneur.

Je n'entends rien qui puiſſe vous bleſſer. J'entends, en particulier, la noble

A ſeule vue alors étoit de vous faire ſerver, comme je le fais encore ici, ue vous n'avez pas toujours eu de mes entimens l'opinion que je crois mériter. Mais lorſque je me fus apperçu que votre ſang commençoit à s'échauffer, au lieu de répondre à votre queſtion ſur mon ſéjour à Boulogne, je m'invitai moi-même à vous ſuivre à Naples, & dans des termes qui n'avoient point aſſurément l'air d'une inſulte.

J'avoue, chevalier, que j'en fus déconcerté. Mon intention étoit de vous épargner le voyage.

Etoit-ce dans cette vue, Monſieur, que vous me fîtes l'honneur de paſſer chez moi?

Non pas abſolument. Je n'étois convenu de rien avec moi-même. Je voulois vous entretenir. Je ne ſavois quel pouvoit être le réſultat de cet entretien. Mais ſi je vous avois propoſé de ſortir, auriez-vous répondu à mes demandes?

je vous tenois compagnie juſqu'
dans votre retour à Florence.

J'y répondrois ſans doute, ſi elles demandoient une réponſe.

Me croyez-vous capable de faire quelque propoſition qui n'en demande point ?

Monſieur, je crois devoir m'expliquer. Vous avez conçu contre moi des préjugés mal fondés. Vous ſemblez porté à m'attribuer des malheurs auxquels vous ne ſauriez être plus ſenſible que moi. Je connois mon innocence. J'ai droit de me croire offenſé par les vaines eſpérances qu'on m'a données volontairement, lorſqu'on ne peut me reprocher [illegible] que par ma faute. Quelle

os amis, avec la seule qualité d'étran-
er, & pouvois-je vous éviter, quand
en aurois été capable, si vous aviez pris
: résolution de me chercher? J'irai tou-
ours en homme d'honneur au devant
un ennemi, plutôt que de l'éviter com-
e un coupable. La fuite passe dans mon
ays pour une confession du crime. Si
ous m'aviez fait des demandes auxquel-
es il ne m'eût pas convenu de répon-
re, je vous en aurois fait mes plain-
es, peut-être avec la même tranquil-
ité que vous me voyez ici. Si vous
viez refusé de m'entendre, je n'aurois
as négligé ma défense; mais pour le
ionde entier, je n'aurois pas blessé,
j'avois pu l'éviter, un frere de Clé-
ientine & de Jeronimo, un fils du
arquis & de la marquise della Porretta.
i votre emportement m'eût donné sur
ous quelque avantage, tel que celui de
ous désarmer, je n'en aurois usé que
our vous présenter nos deux épées, &

Aujourd'hui que je suis à l
vous déclare, Monsieur, q
êtes déterminé à m'accompag
d'autres intentions que celle
mitié, je ne tiendrai pas d'a
duite. Je me reposerai sur m
cence &, sur l'espoir de vainc
généreux par la générosité.
coupables à chercher leur sû
violence & le meurtre.

Quel orgueil, me dit-il d'
qué en me mesurant des yeu
quoi, s'il vous plaît, fonde
pérance d'un avantage ?

Quand je serai calme, &

je croirai la victoire à moi. Mais contre vous, Monsieur, si, sans perdre votre estime, je puis me dispenser de tirer l'épée, jamais elle ne verra le jour. Il est impossible que vous ne connoissiez pas mes principes.

Je les connois, Grandisson, & je sais qu'on vous attribue autant d'habileté que de courage. Croyez-vous que j'eusse prêté pareillement l'oreille à des propositions d'alliance, si votre caractère... Il eut la bonté alors de me dire mille choses flatteuses. Mais ensuite paroissant les regretter : cependant, Grandisson, reprit-il, est-il possible que ma sœur eût été frappée avec cette violence, si quelques artifices d'amans !..

Qu'il me soit permis, Monsieur, de vous interrompre... Je ne puis soutenir un soupçon de cette nature. Si l'artifice y avoit eu quelque part, le mal n'auroit pas été si profond. Ne pouvez-vous considérer votre sœur comme une fille

devoir & de ſa religion, &
mourir plutôt que de ſe pe
moindre foibleſſe ? Pourquo
rappellé à ce tendre ſujet ? M
il jamais d'exemple d'une paſ
blement combattue ? Et ne p
ajouter que jamais homme n
plus déſintéreſſé, ni dans une
ge ſituation ? Souvenez-vous
de mon premier départ qui fu
lement volontaire, mais cont
tente de votre famille. Q
deur, à cette occaſion, da
duite de votre ſœur ! Quel

Au fond, chevalier, ma sœur est une fille fort noble. On est trop porté peut-être à se gouverner par les événemens, sans approfondir les causes. Mais nous vous avons laissé un accès si libre auprès d'elle ! avec toutes les qualités qu'on vous connoissoit ! & que les circonstances, j'en conviens, n'ont servi qu'à faire éclater à votre avantage...

Ah ! Monsieur, interrompis-je, c'est juger encore par les événemens. Mais vous avez la lettre de Mme. Bemont. Quel plus noble témoignage de magnanimité dans une femme ! Je ne vous apporterai point d'autre preuve en faveur de ma conduite.

J'ai cette lettre. Jeronimo me l'a donnée à mon départ, & je me souviens qu'il m'a dit, en me la remettant : le chevalier Grandisson ne manquera point de vous aller voir à Naples. Votre vivacité m'épouvante. On connoît sa fermeté. Toute mon espérance est dans

de penchant à la lire ; mais
& je vais le faire à ce momen
me le permettez.

Il la tira de ſa poche, & s
de quelques pas, il la lut d'
l'autre. Enſuite revenant à m
prit affectueuſement la main :
de moi-même, mon cher G
J'ai manqué de grandeur-d'am
voue. Tous les chagrins d'une
mille m'étoient préſens, & j
reçu, je vous ai traité comm
d'un mal que je ne dois attri
notre mauvais ſort. J'ai cherc
jets d'offenſe. Pardon. Diſpo

ſa lettre, mais que l'ayant lue enſuite, j'ai regretté de ne l'avoir pas plutôt fait. Je vous acquitte, & je fais gloire d'une ſœur telle que la mienne. Cependant je remarque dans cette même lettre, que la reconnoiſſance de mon frere a contribué au mal que nous déplorons. Mais n'ajoutons pas un mot ſur cette fille infortunée. Il m'eſt trop douloureux d'en parler.

Vous ne me permettez pas, Monſieur...

Ah! de grace, cher Grandiſſon, ayez cette complaiſance pour moi. Jeronimo & Clémentine ſont le tourment de mon ame. Mais leur ſanté n'eſt pas auſſi mauvaiſe qu'on peut le craindre. N'allons-nous pas demain à la cour? Je compte vous préſenter au roi.

C'eſt un honneur qu'on m'a fait dans mon premier voyage à Naples. Je ſuis obligé de partir demain, & j'ai déjà pris congé de quelques amis que j'ai dans cette ville.

de la néceſſité de votre départ.
tournâmes à la compagnie, &
vai plus dans le général que c
ture & de l'amitié.

M. Grandisson partit le
vant; & juſqu'au moment d
part, il remarqua dans le gé
manieres plus libres & plus

En arrivant à Florence, il
régler tout ce qui regardoit la
de ſon ami, avec ce mêlange
leur & de modération qu'on lu
dans toutes les affaires qu'il en

ſia. Il apprit qu'avant ſon départ de Naples, Mme. Bemont, ſur les inſtances de la marquiſe, étoit retournée à Boulogne. N'apprenant rien de ſon cher Jeronimo, il prit le parti d'écrire à Mme. Bemont, pour lui demander quelques informations ſur l'état de la famille, particuliérement ſur la ſanté de ſon ami, dont le ſilence, après trois lettres qu'il lui avoit écrites ſucceſſivement, commençoit à le remplir des plus fâcheuſes craintes. Il marquoit à cette dame, que s'il ne voyoit aucune apparence de pouvoir contribuer au bonheur d'une famille ſi chere, ſon deſſein étoit de partir dans peu de jours pour Paris. Mme. Bemont lui fit la réponſe ſuivante.

MONSIEUR,

JE n'ai rien d'heureux à vous écrire. Nous ſommes tous ici dans une profonde affliction. Les domeſtiques ont ordre

Votre ami, [illegible] souffert une rude opération. On n'en eſpere plus rien ; mais depuis le cruel ſervice qu'il a reçu des chirurgiens, ſi la guériſon n'eſt pas plus avancée, on ſe flatte du moins que le mal qu'on craignoit eſt plus éloigné. Qu'il eſt à plaindre ! Cependant, à la fin de ſes douleurs, ſon inquiétude eſt retombée ſur ſa ſœur & ſur vous.

En arrivant à Boulogne, j'ai trouvé Clémentine dans une ſituation déplorable ; quelquefois hors d'elle-même, quelquefois taciturne, liée, parce qu'elle avoit fait appréhender quelque entrepriſe [illegible] on avoit été forcé de lui lier [illegible]

me méthode. Elle fit des inſtances ex-
êmes pour obtenir la liberté de vous
oir avant votre éloignement. Elle leur
emanda pluſieurs fois cette grace à ge-
oux, avec promeſſe d'être plus tran-
uille, s'ils avoient cette complaiſance
our elle; mais ils craignirent d'augmen-
r le mal. Je les en ai blamés, & je
ur ai dit que la meilleure voie étoit
elle de la douceur. Auſſi-tôt que vous
ites quitté Boulogne, ils l'informerent
e votre départ. Camille m'a réellement
ffrayée par le récit qu'elle m'a fait de
a rage & du déſeſpoir qui furent le fruit
e cette déclaration; enſuite des accès
e ſilence, & la plus profonde mélan-
olie ſuccéderent aux paſſions vio-
entes.

Ils ſe flattoient, à mon arrivée, que
ma préſence & ma compagnie lui ap-
porteroient quelque ſoulagement; mais
elle fut deux jours entiers ſans faire la
moindre attention à moi, ni à mes diſ-

mener au jardin avec moi. Il
fait connoître qu'ils ſe dé
grande piece d'eau. Comme
ſa femme-de-chambre avec
laiſſai point de la conduire
ment de ce côté-là. Elle s'
banc, vis-à-vis de la gran
mais elle ne fit aucun mou
pût m'alarmer. Depuis ce
pris pour moi plus d'affect
mais. Lorſque j'eus obtenu
le premier uſage qu'elle fit
fut pour me les jetter autou
en cachant ſon viſage dans
Je remarquai facilement que

trouble où je voyois ſon eſprit.
leurs, la juſtice & la généroſité n
mettoient-elles d'abuſer de ſa fitu
pour lui inſpirer des doutes ſur u
auquel je la voyois attachée de ſi
foi.

Je me réduiſis, en retrouvant
ce de parler, à donner de grand
ges à ſa piété. Je la nommai un
une fille divine, qui faiſoit l'orn
de ſon ſexe & l'honneur de ſa rel
Enfin je tournai tous mes effort
faire changer de ſujet. Mais pén
mon deſſein, elle me dit, après
ques momens de ſilence, que j'ét
plus obſtiné de tous les homme
pendant, reprit-elle, je ne puis
que vous ayez du mépris pour
Liſons encore une fois votre p
Elle relut, en me demandant, à c
promeſſe, ſi j'aurois été fidele à l
plir. Ne doutez pas, lui dis-je, d'une
qui auroit fait mon bonheur. Elle

Je jugeai que notre converſ
pris un autre tour, la marq
roit pas fâchée de ſortir du
me fut aiſé d'aider à ſon pa
s'avança vers nous, les yeu
de pleurs. Ah ! Madame, lu
mentine, je ſors d'une vive d
le chevalier ; & s'approchant d
le : Je ne déſeſpere pas, Mad
ne puiſſe être convaincu. Il
tendre. Mais, ſilence, ajouta
ſe mettant le doigt ſur la bo
ſuite, élevant la voix, elle v
ler de l'écrit qu'elle avoit re

s'empreſſa de l'interrompre. Mon amour, lui dit-elle, c'eſt une matiere que nous traiterons entre nous. Elle ſonna. Camille parut, & reçut ordre de demeurer avec Clémentine.

La marquiſe ſortit en m'invitant à la ſuivre. A peine fûmes-nous dans la chambre voiſine, que tournant la tête vers moi : Ah ! chevalier, me dit-elle, comment avez-vous pu réſiſter à cette ſcene ? Vous n'avez point pour ma fille tout l'attachement qu'elle mérite ; votre cœur eſt noble, généreux ; mais vous êtes d'une opiniâtreté invincible.

Quoi ! Madame, je paſſe à vos yeux pour un ingrat ? Que ce reproche augmente mes tourmens ! Mais ai-je donc perdu votre faveur & votre protection ? C'étoit ſur vous, Madame, ſur votre bonté & ſur celle de Jeronimo, que j'avois fondé toutes mes eſpérances.

Je ſais, chevalier, que vos propoſitions ne peuvent jamais être acceptées,

de vous ! Mais il eſt impoſſible que vous ſoyez jamais unis : je le vois, & je ne ſuis point d'avis de l'expoſer davantage à des entretiens dont je ne puis rien attendre d'heureux. Vous paroiſſez affligé : j'aurois pitié de vos peines, Monſieur, ſi votre bonheur & le nôtre n'étoient pas entre vos mains.

Je m'attendois peu à trouver ce changement dans les diſpoſitions de la marquiſe. Me ſera-t-il permis, Madame, lui dis-je d'un ton fort humble, de faire mes adieux à la chere perſonne dont le cœur & la piété méritent mes

rivent ; mon cœur me dit que je ſerai privé pour jamais du bonheur de la voir.

Pour cette fois du moins, il vaut mieux, Monſieur, qu'il ſoit différé.

Si vous exigez ma ſoumiſſion, je vous la dois, Madame, & je ne puis attendre que du ciel le pouvoir de reconnoître toutes vos bontés. Qu'il rende la ſanté à votre chere fille ! Qu'il emploie ſa toute puiſſance à votre bonheur ! Le tems peut faire quelque choſe pour moi, le tems & le témoignage de mon cœur . . . Mais vous n'avez jamais eu devant vous d'homme plus malheureux.

Je pris la liberté de lui baiſer la main, & je me retirai avec beaucoup d'émotion. Camille ſe hâta de me ſuivre. Elle me dit que Madame vouloit ſavoir ſi je ne verrois pas le ſeigneur Jeronimo. Que le ciel, répondis-je, comble de ſes bénédictions mon cher ami ! Il

veurs sur cette excellente m
mille, obligeante Camille,
O cher docteur ! Mais qui
damner la marquise ? Elle éto
fable de sa conduite dans l'abse
mari. Elle étoit informée de
tion de sa famille ; & sa C
sembloit pencher à me marqu
faveur qu'il ne convenoit peut
circonstances. Cependant elle
l'occasion d observer que cette cl
dans la situation où elle étoit,
nonçoit pas aisément à ce qu'el
fortement conçu ; & d'ailleurs
l'avoit jamais accoutumée à

qui me faiſoit faire des excuſes de m'avoir refuſé la permiſſion de prendre congé de ſa fille. Elle me prioit de ne conſidérer, dans ce refus, que ce qu'elle avoit cru devoir à la prudence. Elle me promettoit une eſtime inviolable, & même autant d'affection que ſi ſes plus tendres vœux euſſent été remplis. Le marquis della Porretta, le comte ſon frere, l'évêque de Nocera & le général étoient arrivés le ſoir précédent. Elle avoit eſſuyé beaucoup de reproches, pour avoir conſenti à l'entrevue, mais elle s'en repentoit d'autant moins que depuis notre ſéparation, Clémentine avoit eu l'air plus compoſé, & qu'elle avoit répondu fort tranquillement à toutes les queſtions de ſon pere. Cependant elle ſouhaitoit que je quittaſſe Boulogne, autant pour l'intérêt de ſa fille que pour le mien. Camille me dit de ſa part de Jeronimo, qu'il apprendroit avec joie que je me fuſſe retiré à Trente ou à Ve-

tisraits que la marquise m'eut donné la permission de revoir sa fille, lorsque l'écrit qu'elle m'avoit fait signer sembloit l'avoir disposée à bâtir quelque chose sur ce fondement; qu'ils paroissoient tous d'accord dans leurs résolutions; qu'en me supposant prêt à suivre toutes leurs volontés, ils ne trouvoient plus que l'alliance leur convînt, qu'ils avoient pesé le rang, la fortune, les honneurs; en un mot, Camille me fit conclure de son récit, que tous leurs avantages ayant été fort relevés, les miens avoient beaucoup perdu dans cette comparaison, & que les difficultés étoient devenues in-

mes intérêts. Le directeur avoit été rappellé. On le consultoit comme un oracle. Enfin le comte de Belvedere entroit aussi dans leur plan; ils se proposoient de le faire avertir que ses anciennes propositions seroient écoutées; & par une maniere de penser peu délicate, ils se flattoient qu'un mari seroit un remede plus sûr que tous ceux qu'ils avoient éprouvés.

N. M. Grandisson continue de raconter, dans les plus longs détails, ce qui se passa pendant quelques jours dans l'intérieur de la famille. Il reçut des informations, non-seulement de Jeronimo, qui le pressoit de quitter Boulogne, mais du directeur même, qui lui rendit une visite, & qui prît pour lui, dans les explications qu'ils eurent ensemble, tous les sentimens de l'estime & de l'amitié, jusqu'à se mettre à genoux, pour demander sa conversion au ciel par une

Clementine, dont il appréhendoit le
mal augmentoit de jour en jour, & la
crainte de se manquer à lui-même, en
cédant tout d'un coup à des instances
dans lesquelles il croyoit entrevoir un
mêlange de menaces. Enfin, une lettre
fort mesurée du marquis, par laquelle ce
pere affligé le prioit, sans lui imposer
aucune loi, de le mettre en état d'ap-
prendre à sa fille qu'il étoit parti pour
l'Angleterre, eut la force de le déter-
miner. Il promit de partir; mais il ré-
pondit au marquis, que son cœur ne lui
reprochant rien, & n'y trouvant au con-
traire qu'une ardente reconnoissance pour

ds débats. Elle parut fort hardie au grand nombre. Mais Jeronimo ayant ésenté avec force, qu'elle étoit digne on ami, de son libérateur, & d'un me innocent, qui ne vouloit pas son départ ressemblât à celui d'un minel, on conclut que le chevalier roit invité dans les formes, & l'on it deux jours pour assembler quelques tres personnes de la famille, qui ne ayant jamais vu, souhaitoient, avant ette derniere séparation, de connoî- re un étranger que tant d'événemens ur faisoient regarder comme un hom- ie extraordinaire.

Une très-longue lettre de Jéronimo ui apprend dans l'intervalle, tout ce ui se passe à l'hôtel della Porretta. Le our arrivé, M. Grandisson se conduit ans l'assemblée avec tant de noblesse, e modestie & de prudence, qu'il y en- ve l'estime & l'affection de tout le onde. On n'y entend que des soupirs

qui cherche au contraire à le piquer par des regards hautains, & par quelques traits pleins de fiel. Il trouve le ſecret de répondre, avec autant de fermeté que de politeſſe & de modération. Il ſatisfait à tout; il s'adreſſe ſucceſſivement à chaque perſonne de l'aſſemblée, au général même, que la force de la raiſon & de la juſtice rend muet. On s'épuiſe en témoignages d'eſtime, qui ſemblent promettre une paiſible concluſion. Cependant le chevalier s'étant approché de Jeronimo, pour lui renouveller ſes embraſſemens, le général ſe [illegible] s'avance vers lui, & lui dit d'u-

pmpagnée d'un profond silence. Cependant j'obſerve quelquefois que ſon ame eſt fort agitée. Elle ſe leve pour changer de place, elle s'arrête peu dans celle qu'elle a choiſie, & paſſant de l'une à l'autre, elle fait ainſi le tour de ſa chambre. Ce ſpectacle me pénetre juſqu'au fond du cœur. Je n'ai jamais rien vu de plus parfait & de plus aimable qu'elle. Dans un égarement ſi continuel, elle n'a rien perdu de ſa ferveur pour ſes exercices de piété. Elle conſerve toutes ſes bonnes habitudes. Mais dans d'autres tems on ne la reconnoit point.

Elle s'occupe ſouvent à vous écrire. On ne manque point de lui prendre ſecrétement ce qu'elle écrit, mais il ne paroit pas qu'elle s'en apperçoive ; elle ne demande point ce que ſa lettre eſt devenue ; elle reprend du papier pour en commencer une autre. Ses ſujets ſont toujours des ſaints ou des anges. Elle

terre.

Mme. de Sforce demande instamment la permission de l'amener à Urbin ou à Milan ; mais j'espere qu'elle ne lui sera point accordée. Quelque tendresse que cette dame témoigne pour elle, je la vois persuadée que les méthodes séveres sont les seules dont on puisse attendre du succès ; & je suis sûre, au contraire, qu'elles ne réussiront jamais avec Clémentine.

Je ne me sens point capable de faire un long séjour auprès d'elle. Le malheur d'une jeune personne de ce mérite m'afflige trop vivement. Si je lui

le perſuaſion, comme je l'ai fait entendre ici, qu'un moment d'entrevue avec vous auroit plus d'effet pour calmer ſon eſprit, que toutes les méthodes qu'on ne ceſſe point d'employer. Je me promets de vous voir, Monſieur, avant votre départ d'Italie. Ce ſera ſans doute à Florence, ſi ce n'eſt point à Boulogne. Vous êtes fort généreux de m'en laiſſer le choix.

Je ſuis, depuis huit jours, dans cette maiſon, ſans un rayon d'eſpérance. Tous les médecins qu'on a conſultés prêchent les méthodes ſéveres & la plus rigoureuſe diete; mais par complaiſance, ou je ſuis trompée, pour quelques perſonnes de la famille; hélas! l'infortunée Clémentine a tant d'averſion pour toute ſorte de nourriture, qu'on peut hardiment la diſpenſer du régime. Elle ne boit que de l'eau.

Vous m'avez recommandé, Monſieur, de m'étendre ſur les circonſtances. Je

vous rende heureux par des vœux [illegible] de vous ! C'eſt le vœu de votre très-humble, &c.

HORTENSE BEMONT.

MME. Bemont quitta Boulogne, après y avoir paſſé douze jours. Elle vit Clémentine dans un de ſes momens les plus tranquilles, pour demander ſes ordres en lui faiſant ſes adieux. Aimez-moi, lui répondit-elle, & plaignez votre malheureuſe amie. L'un ne ſe peut ſans l'autre. Une grace encore, ajouta-t-elle en ſe baiſſant vers ſon oreille : vous

son bonheur de pouvoir le retrouver au moins dans une autre vie; mais qu'il la privera même de cette consolation, s'il continue de fermer les yeux à la vérité. Dites-lui que je regarderois comme une grande faveur de sa part, qu'il ne pensât point à se marier sans m'avoir fait savoir avec qui, & sans se croire en état de m'assurer qu'il sera aimé de la personne dont il aura fait choix, autant qu'il l'auroit été d'une autre. O chere Mme. Bemont! quelle disgrace pour moi, si le chevalier épousoit une femme indigne de lui.

Dans cet intervalle, M. Grandisson avoit fait tous les préparatifs de son départ. J'étois arrivé du Levant & de l'Archipel, où j'avois accompagné, à sa priere, M. Belcher, notre ami commun. Il m'honora d'une autre marque de confiance, en laissant à ma garde mifs Jervins, son agréable pupille, sous les yeux de Mme. Bemont, dont les soins, pen-

une fois à Boulogne, il ne vaut
pas désagréable à sa famille ; mai
nouvelle marque de reconnoissa
d'attachement n'étant point acc
il partit enfin pour Paris. Bientô
appellé dans sa patrie par la m
son pere, & quelques semaines
son retour, il me fit avertir de s
en Angleterre avec sa pupille.

Peut-être vous plaindrez-vous
mis Byron, de ne pas trouver
fin de ce récit, autant de lumie
vous en désirez sur l'état préser
malheureuse Clémentine. J'ajou
en peu de mots, les éclaircisse

de n'avoir pas permis l'entrevue que Clémentine avoit desirée avec une ardeur si pressante lorsqu'ils eurent appris qu'il étoit retourné en Angleterre, pour recueillir la succession de son pere. Ce surcroit d'éloignement, joint à la mer qui faisoit un obstacle terrible dans leurs idées, rendit les regrets encore plus vifs. Ils n'imaginerent point d'autre remede, pour suspendre un peu les agitations de Clémentine, que de la tenir dans un exercice continuel, en la faisant voyager; car n'ayant point obtenu de voir M. Grandisson, elle en conservoit toujours le même desir. Ils la menerent d'abord à Nocera, à Rome, à Naples; ensuite à Florence, à Milan, & jusqu'à Turin. S'ils lui donnoient l'espérance de rencontrer M. Grandisson, c'est de quoi je ne suis pas informé, mais il est certain qu'elle se flattoit de le voir à la fin de chaque voyage, & que cette attente la ren-

pour la fanté, que pour celle de la
Quelquefois c'étoit Mme. de Sfor
d'autres perſonnes de ſa famille, qui
poſoient ſon eſcorte. Mais ces vo
ayant ceſſé depuis plus de trois n
la jeune malade les accuſe de l'avoir
pée. Elle eſt devenue fort impati
Elle a tenté deux fois de s'écha
Leur crainte les ont portés à l'enfe
étroitement. Ils l'avoient miſe d'a
dans un couvent, à la ſollicitatio
Mme. Sforce, & ſeulement pour
Elle y étoit aſſez tranquille : mais l
néral, qu'on n'avoit pas conſulté,
pas plutôt appris ce changement,

e que jamais de ſon précepteur, de
ı ami, de ſon chevalier. Elle brûle
: le revoir. Je les trouve fort blâma-
les s'ils l'ont fait voyager dans cette
ſpérance, puiſqu'elle n'a ſervi qu'à re-
doubler ſon ardeur pour une entrevue.
Une ſeule fois, dit-elle, la conſola-
tion de le voir une fois, pour lui appren-
dre avec quelle rigueur elle eſt traitée, lui
feroit oublier toutes ſes peines. Elle eſt ſû-
re qu'elle obtiendroit de lui un peu de pi-
tié, quoique tout le monde lui en refuſe.

Depuis quelques jours, ſir Charles a
reçu de l'évêque de Nocera une lettre
tendre & preſſante, par laquelle on l'in-
vite à faire encore une fois le voyage
de Boulogne. Je laiſſe à lui-même le
ſoin de vous communiquer là-deſſus ſes
réſolutions, d'autant plus que juſqu'à
préſent je n'ai fait que parcourir cette
derniere lettre, qui a renouvellé tous
les tourmens de ſon cœur. Il en avoit
reçu une de Camille, qui lui marquoit,

nacée de cette
nomme ici consomption. Le comte de
Belvedere ne l'en adore pas moins. Il
attribue le désordre de son esprit à de
mélancoliques sentimens de religion; &
les détails domestiques ayant peu trans-
piré, la piété, dont il est rempli lui-
même, le touche pour elle d'une tendre
compassion. Il sait néanmoins que sans
l'extrême attachement qu'elle a pour ses
principes, elle préféreroit le chevalier
Grandisson à tout autre homme; & loin
d'être refroidi par cette idée, il admire
une généreuse disposition, qui lui fai
préférer sa religion à son amour.
Jeronimo est toujours dan

lécidés pour une nouvelle opé-
& que le succès en paroissoit
ateux.

quelle noblesse sir Charles pa-
porter de si pesantes afflictions l
es de ses amis ont toujours été
ıgs. Mais son cœur saigne en
Jn cœur sensible est un bien qui
ier à ceux qui le possédent, mais
: voudroient pas changer pour
'e bien. C'est en même tems une
ıorale d'innocence, puisque le
ui est capable de partager la dou-
rui, ne sauroit l'être d'en cau-
ıairement à personne.

flatte que l'aimable miss Byron
faite à présent de ma soumission
ordres. Elle ne me trouvera pas
'exactitude & du zèle dans le
tout ce qui regarde Olivia. Mais
voir affligée par des images
je demande que pour la conso-
me permette de lui faire élever

LETTRE LX.

Miſs BYRON, *à miſe* SELL

Même jo

Le chevalier Grandiſſon eſt arrivé au ſoir. Avec ſa politeſſe ordinaire voya demander, en arrivant, des velles de ma ſanté, & prier M. de lui donner ce matin à déjeûne ce pour lui-même, eſt-ce pour m prend cet air de cérémonie ? Pou

Mais vous voyez que le principal compliment eſt adreſſé à M. Reves ; garderai-je ma chambre ? attendrai-je qu'il demande à me voir ? Il me doit quelque choſe pour l'émotion qu'il m'a cauſée dans la bibliotheque de milord L... Je ne l'ai preſque pas vu depuis. L'honneur me défend, m'a-t-il dit alors... cependant l'honneur m'ordonne... mais je ne puis manquer à la juſtice, à la généroſité : ne conſulter que mon intérêt propre... Ces paroles, chere Lucie, me retentiſſent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le ſens ? *L'honneur me défend*... quoi ! de s'expliquer ? Il m'avoit fait un récit touchant ; il l'avoit fini : que pouvoit lui défendre l'honneur ? *Cependant l'honneur m'ordonne*. Qui l'empêchoit de ſuivre les loix de l'honneur ? *Mais je ne puis manquer à la juſtice* : pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y manquer ? *A la juſtice !* Je ne le crains pas de vous, ſir

tre injuſte, & que vous eussiez d
de vous tenir en garde contre v
même.

Je ne puis manquer à la généro
pour qui donc ? Sans doute pour l'
tre Italienne. Il lui doit de la co
ſion. Mais l'aurois-je mis, par
empreſſement, dans l'obligation
le déclarer; comme ſi je ſouhaitois
ma faveur il fût moins généreu
ne veut l'être ? Je ne puis ſouten
penſée. N'eſt-ce pas comme s'i
dit : trop tendre Henriette, je
que vous attendez de moi ; mais, je
la compaſſion, je dois de la g

généreux. Oh ! puisse mon meilleur génie me préserver du besoin de la compassion d'un homme, sans excepter celle du chevalier-Grandisson !

Mais qu'a-t-il voulu dire par le terme d'intérêt propre. Je ne le comprends point. Clémentine a reçu en partage une très-grosse fortune. Celle d'Henriette est médiocre. Il ne peut manquer à la justice, à la générosité, ne consulter que l'intérêt propre... Ces derniers mots me confondent dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au hasard.

Fort bien; mais tandis que je raisonne avec moi-même, le tems du déjeûner s'approche. Je veux descendre pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifférence celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, sous tant de différentes faces; le chrétien, le héros, l'ami... ah ! Lucie ! l'amant de Clémentine, mon modeste & généreux bien-

la folle descendè avec
précipitation. Cependan
tendre qu'on la fasse app
qu'on vient faire à ce m

O Lucie ! quelle conv
vous raconter ! mais il f
y conduise par degrés.

Sir Charles est venu à
m'a vue paroître. C'étoi
tier ; sa modestie, sa p
l'air aisé néanmoins, &
que je ne puis décrire.
mouvement m'a fait croir
alloit prendre

, un reſpect qui ſatisferoit une prin-
e ?

Après le déjeûner, M. & Mme. Re-
ayant été appellés par le chevalier
eſtris & ſa niece, qui donnent or-
airement le matin à leurs viſites,
ſuis demeurée ſeule avec ſir Charles.
ors, d'un air également civil & fa-
ier, il m'a tenu ce diſcours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu
ec miſs Byron, je lui ai fait un récit
t tendre. J'étois sûr qu'il exciteroit
s un cœur tel que le ſien, une gé-
euſe compaſſion pour une des pre-
eres perſonnes de ſon ſexe, & je
ſuis flatté que n'ayant rien à me
rocher de téméraire ou d'indiſcret,
otiendrois auſſi quelque part à ſa pitié.
m'a paru, Mademoiſelle, que cette
lheureuſe hiſtoire vous avoit ſenſi-
ment touchée ; & par ménagement
ur vous (permettez que j'ajoute auſſi
ur moi-même), j'ai prié le docteur

a cauſée, & je ne doute
le même ſentiment de bon
paſſion, celui du docteu
fait ſouffrir encore plus.
permettez-vous, Mademoi
ter au même ſujet quelque
dont il n'a pu vous inſtru
ſent que vous êtes infor
grande partie de mon hiſto
haiterois que, plus que tou
me du monde, vous n'ign
de tout ce que j'en ſais m

Il s'eſt arrêté. Je tremb
ſieur... Monſieur... j'avou
toire eſt extrêmement

Le docteur vous a dit, Mademoiſelle, que l'évêque de Nocera, ſecond frere de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me preſſe de faire encore une fois le voyage de Boulogne. J'ai ſa lettre. Vous entendez l'Italien, Mademoiſelle. Permettez-vous que je... ou ſouhaitez-vous de prendre cette peine vous-même ? Il m'a préſenté la lettre. Voici, ma chere, ce qu'elle contient.

» L'évêque l'informe du triſte état de » ſa famille. La ſanté du pere & de la » mere décline ſenſiblement. Celle du » ſeigneur Jeronimo eſt pire qu'elle n'é- » toit au départ de ſir Charles. Sa ſœur » ne ſe porte pas mieux, & ſouhaite » toujours ardemment de voir ſon pré- » cepteur. Elle eſt actuellement à No- » cera, mais on ſe propoſe de la mener » bientôt à Naples. L'évêque preſſe en » effet ſir Charles de leur faire encore » une viſite, en avouant néanmoins » que toute la famille ne le ſouhaite

» le lieu dont il lui laiſſe le choix
» de le conduire lui-même à Boulo
» où il l'aſſure que le plaiſir de le
» ne manquera point de réunir to
» monde en faveur de l'entrevue.
» remede, auquel il regrette de
» oppoſé ſi long-tems, n'a pas
» ſuccès qu'il en eſpére, il conſei
» dit-il, de renfermer ſa ſœur da
» couvent, ou de la confier aux
» de quelques honnêtes gens qui l
» teront avec douceur, mais con
» traite ceux qui ont le malheur d
» ber dans le même état «.
sir Charles m'a fait lire enſui

au. Il en ſouhaite la fin. Ses chirur-
ens lui paroiſſent manquer d'ha-
leté. Il ſe plaint particuliérement
ſa bleſſure à la hanche, qui a
ompé juſqu'ici toutes leurs lumie-
s. Ce qu'il demanderoit au ciel,
t-il, ce ſeroit d'être proche du che-
lier Grandiſſon, parce que le plus
and bonheur qu'il ait à deſirer, eſt
rendre le dernier ſoupir entre les
as de ſon cher ami «. Mais, dans
triſte lettre, il ne dit pas un mot
ſœur. Sir Charles ſuppoſe, pour
iquer ce ſilence, que Clémentine
nt point à Boulogne, on cache
déplorable état au ſeigneur Jeroni-
, dans la crainte d'irriter ſes dou-
s.

m'a lu auſſi quelque partie d'une
e de Mme. Bemont, adreſſée en
lois, dont pluſieurs articles ne ſont
moins affligeans. Elle s'excuſe de ne
voir pas donné plutôt des nouvelles

de n'avoir tiré aucun
courſes ; & la faute p
ſes compagnons de vo
tretenoient chaque joi
de rencontrer le cheva
Ils l'avoient miſe pour
dans un couvent, à ſa
tion ; & le calme qui a
dant quelques jours, co
tout attendre de l'aveni
gement n'ayant pas dur
que la nouveauté, une
avoit rendu le mal pire
lui propoſant, pour l'é
cendre avec elle au par

trompée, qu'elle avoit employé deux heures entieres à ſe préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours, elle ne s'étoit occupée que du deſſein de paſſer en Angleterre. Après des efforts inutiles de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, ſa mere ſeule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y renoncer pour l'amour d'elle. Une ſi prompte ſoumiſſion avoit encouragé la marquiſe à la reprendre ſous ſa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, & la ſanté d'une mere indulgente en étant viſiblement altérée, un des plus graves médecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien eſpérer que de la rigueur. Mme. de Sforce & le général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la réſolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit réclamé avec tant d'inſtances, en demandant la liberté d'aller paſſer quelque tems à Florence, auprès de Mme. Bemont,

Pendant près d'un mois, Cléme
avoit paru assez tranquille, sur-tou
qu'elle s'entretenoit de l'Angleterr
chevalier Grandisson & de ses so
avec lesquelles elle souhaitoit bea
de faire quelque liaison. Ensuite
néral l'étant venu voir, avec Mada
Sforce, ils parurent tous deux fort
fés de la voir retomber incessamme
jets mêmes sujets. Ils se plaignir
l'indulgence avec laquelle on
souffert; & ne dissimulant point q
soupçonnoient quelqu'autre vue, il
ferent leur ressentiment si loin,

avoient conçu beaucoup de tendreſſe
ır elle. Madame Bemont aſſure que la
ıceur avec laquelle on la traitoit, dans
: ſociété de femmes ſages & aimables,
oit pu ſervir par degrés à la rétablir.
Elle fait enſuite le récit des rigoureux
itemens auxquels ſa malheureuſe amie
livrée. Sir Charles auroit ſouhaité ici
nterrompre ſa lecture. Il m'a dit qu'il
pouvoit continuer ſans une altération
voix qui augmenteroit ma douleur,
qui me feroit connoître la ſienne. En
'et, il m'étoit échappé quelques larmes
liſant les deux premieres lettres, &
ndant qu'il m'avoit lu cette partie de la
ıiſieme. Je ne doutois pas que ce qui
ſtoit à lire ne les fît couler ouverte-
ent. Cependant je l'ai prié de me laiſſer
'e moi-même. L'infortune, lui ai-je
t, n'eſt pas un ſpectacle étranger pour
oi. Je ſais prendre intérêt aux peines
autrui, ſans quoi je ne mériterois point
l'on en prît aux miennes. Il m'a mon-

rement la fille à la [illegible]
de Sforce, qui se hâta de l'emmener
elle dans son palais de Milan. On l
néanmoins de n'employer que des
gueurs nécessaires. Elle le promit ;
elle commença par éloigner Cami
qu'elle accusoit d'une excessive indu
ce. Elle mit à sa place, auprès de Clén
ne, une autre femme nommée I
plus propre à seconder ses desseins.
saurez bientôt avec quelle barbarie
l'ont traitée. La signora Daurana
de Mme. de Sforce, eut l'imprude
s'en vanter, dans quelques lettr
faisant un mérite à sa mere d'av
[illegible] le choix des mé

teur même, que la marquise avoit prié de les prendre dans un voyage qu'il fit à Milan.

Il ne fut pas peu surpris de la difficulté qu'on fit d'abord de lui laisser voir Clémentine ; mais insistant au nom de sa mere, il la trouva dans un abattement extrême, & dans une véritable terreur, craignant de parler, n'osant lever les yeux devant sa cousine, & semblant désirer néanmoins de se plaindre. Il en marqua son étonnement à Daurana. Elle lui répondit que c'étoit la meilleure voie ; que les médecins étoient de cet avis : qu'à son arrivée Clémentine ne parloit que du chevalier, & de l'entrevue qu'elle désiroit avoir avec lui, mais qu'on l'avoit déjà mise au point de ne plus prononcer son nom. Que ne doit-elle pas avoir souffert, reprit le directeur, pour devenir capable de cette soumission ! Soyez sans inquiétude là-dessus, lui répliqua-t-on avec la même dureté ; tout ce qu'on fait est pour son avantage.

sacrer entièrement [illegible]
c'étoit une résolution qu'on s'effo
de lui inspirer ; Mme. de Sforce ne
muloit point qu'elle regardoit ce
comme le seul dont on pût atten
rétablissement de sa niece : elle
que sans vouloir imposer de loi à p
ne, elle étoit persuadée que sa fami
fensoit le ciel en s'opposant aux
d'une jeune personne qui vouloit f
ner à Dieu, & que sa maladie e
peut-être une punition.

Dans sa lettre à Mme. Remo
directeur attribue cette conduite d
de Sforce à des motifs intéressés,

tout pour son avantage, chere Lucie! Que mon cœur se souleve contre ces deux femmes! Laura, sa nouvelle femme-de-chambre, sous prétexte de se confesser au directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La chose étoit arrivée le jour précédent.

» Lorsqu'on vouloit exercer quelque » rigueur sur l'infortunée Clémentine, » cette fille recevoit ordre de sortir de » l'appartement. Il étoit échappé à sa » maîtresse quelques mots dont on vou- » loit la punir. Mme. de Sforce, qui » ne poussoit pas la barbarie si loin que » sa fille, n'étoit pas au logis. Laura » eut la curiosité de prêter l'oreille. Elle » entendit de la bouche de Daurana des » menaces fort vives, avec d'autres » marques d'emportement, & de celle de » Clémentine, qui ne put résister sans » doutes aux injures de sa cousine: q » vous ai-je fait, Daurana, pour » traiter si mal? vous n'avez plus d'a

» pas un peu de pa
» cousine lui répondit que tou
» faisoit étoit pour son avantag
» ses plaintes mêmes, qui n'av
» toujours été si sensées, e
» une bonne preuve. Hélas
» elle, je vous ai cru de la
» pour moi. Je n'ai plus de
» vous en avez une. La mie
» la meilleure de toutes les m
» elle m'abandonne ! ou plut
» ce pas moi qui ai le malheur
» séparée d'elle ? Je ne sais
» deux !

» Daurana, irritée apparen

ntendit faire des inſtances fort hum-
les ; mais Daurana ſortant d'un air
mporté, cette fille fut obligée de ſe
etirer. Dans l'intervalle, Clémentine
ppréhendant le retour de ſon enne-
nie, avec le corſet dont elle étoit
nenacée, ſe hâta de deſcendre, &
e cacha ſous l'eſcalier, où elle fut
ientôt découverte par ſes habits,
u'elle n'avoit pas eu ſoin de tirer
près elle «.

) chere Lucie ! qu'il m'auroit été
icile de retenir ici mes larmes ! Sir
arles les voyant couler en abondance,
ugé facilement à quel endroit de la
tre j'étois arrivée. Concevez, Made-
iſelle, m'a-t-il dit d'une voix alté-
, quelles auroient été mes réflexions,
na conſcience m'avoit reproché d'être
ontairement la cauſe de tant de maux.
Après m'être un peu remiſe, j'ai con-
ué ma lecture. » La cruelle Daurana
ut la barbarie de tirer ſa triſte &

» genoux comme elle étoit d
» tuation, les mains croiſé
» poitrine, elle demanda g
» par ſes diſcours, mais par
» quoi qu'il n'en ſortit poin
» me. Elle ne put l'obten
» fit reconduire à ſa chaml
» ſubit la punition dont on
» nacée.

» Le directeur fut extrêm
» ché du récit de Laura. I
» pas été moins de ſes prop
» tions. Cependant, lorſ
» tourné à Boulogne, il
» ménager la marquiſe, en

de Clémentine, ſi l'on pouvoit y faire conſentir l'évêque & le général. Mais il s'ouvrit avec moins de réſerve au prélat, qui écrivit auſſi-tôt à ſon frere, pour le preſſer de ſe joindre hautement à lui, & de finir l'eſclavage de leur ſœur. Ils convinrent de ſe rencontrer à Milan dans cette vue. Clémentine fut délivrée; mais le mécontentement de Mme. de Sforce & de ſa fille, cauſe un nouveau trouble dans la famille. Elles prétendent que leur conduite avoit commencé à produire d'excellens effets, c'eſt-à-dire qu'elles veulent faire paſſer une ſoumiſſion forcée, & les fruits de la terreur, pour un commencement de guériſon «.

La marquiſe étant fort éloignée de uir d'une bonne ſanté, on a conduit fille à Naples, avec Camille, qu'on i a rendue pour la ſervir. Mme. Beont ſuppoſe qu'elles y ſont actuelle-

dignation ?

L'évêque, ajoute Mme. Bemont, haiteroit beaucoup de pouvoir eng le général ſon frere à ſe joindre à pour inviter ſir Charles à repaſſe Italie, comme un dernier expédient juge à propos de tenter, avant q renfermer leur ſœur dans un cou ou de l'abandonner à de mains geres. Mais le général refuſe d' dans ſes vues. Il demande de quell lité ſera cette viſite, lorſque tou fet qu'elle peut produire, en ré ſant l'eſprit de Clémentine, ſera donner plus d'ardeur que jamai

pas moins éloigné d'y consentir ; mais il souhaite que la considération de ce point soit remise à d'autres tems, dans la confiance que leur sœur, après sa guérison, trouvera dans ses principes la force de répondre à tous leurs desirs. On pourroit faire l'essai de cet expédient, dit le général : mais le chevalier qui paroît un homme artificieux, qui doit avoir employé, pour séduire Clémentine, des moyens dont personne ne s'est apperçu, & plus efficaces néanmoins qu'une déclaration ouverte, n'a-t-il pas eu l'art de faire tomber dans ses pieges Olivia & toutes les femmes qui l'ont connu ? Enfin, le général avoue qu'il n'aime point M. Grandisson ; que s'il l'a traité civilement, c'est par des égards passagers de politesse qu'il a cru devoir à son intrépidité ; qu'il juge des causes par les effets ; que ce qu'il y a de certain pour lui, c'est la perte d'une sœur que son mérite rendoit digne d'une couronne ;

Cependant le [illegible]
étant entrés, comme l'écrit l'évêque, dans la réſolution de tenter ce dernier expédient, & ſe croyant sûrs que le marquis, ni le ſeigneur Jeronimo ne le condamneroient point, l'invitation eſt partie dans les termes que j'ai rapportés.

Tel eſt, ma chere, l'état de cette malheureuſe aventure, autant du moins que je puis m'en rappeller les ciconſtances. Mais vous ſavez combien le cœur aide la mémoire, il ne lui échappe rien. Ce qui me reſtoit à ſavoir, c'étoit la réponſe de ſir Charles. Ma ſituation, Lucie, n'étoit-elle pas aſſez délicate ? S'il m'

incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractere d'un homme ſi généreux. Cependant ma conſidération pour ſon propre intérêt, ſe faiſoit ſentir dans toute ſa force : ma conſidération, Lucie ! ce terme ne vous paroît-il pas affecté ? Ce que la généroſité, ou plutôt la juſtice, demandoit de lui pour Clémentine, & cette conſidération, ſi ſouvent avouée, mettoit une eſpece de diviſion dans mon cœur. J'avois beſoin de quelques momens pour y réfléchir. Je ſentois l'importance de pouvoir méditer ſur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empreſſement & d'affectation. Heureuſement Mme. Reves étant rentrée pour prendre quelque choſe qu'elle avoit oublié, j'ai ſaiſi l'occaſion, & pendant que que ſir Charles lui adreſſoit quelques politeſſes, je ſuis ſortie, en leur diſant à tous deux que je ne les quittois que pour un inſtant.

N'as-tu pas devant toi l'exemple
Clémentine ? Le combat de ſa religio
de ſon amour a renverſé ſa raiſon.
ne peux être menacée de cette épre
mais ne ſaurois-tu montrer que
l'étois, tu ſerois capable d'autant de
bleſſe ? Le chevalier Grandiſſon eſt j
Il doit la préférence à l'excellente
mentine. Droits précédens, comp
pour ſes ſouffrances, mérite ſi
rieur ! n'eſt-ce pas le mérite que
mes dans lui ? pourquoi ne l'aim
tu pas auſſi dans une perſonne d
ſexe, lorſque tu l'y vois preſqu'a
me degré ? il t'en coûtera ſans d

tion. Ma couſine eſt ſortie lorſqu'elle m'a vue rentrer. Sir Charles eſt venu au devant de moi juſqu'à la porte : je me flatte qu'il a vu dans ma contenance de la dignité ſans orgueil.

J'ai parlé la premiere, tandis que je me ſentois l'ame élevée, pour me ſoutenir dans cette diſpoſition. Mon cœur ſaigne, lui ai-je dit, des malheurs de votre Clémentine. (Oui, Lucie, j'ai dit de votre Clémentine). Je ne vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inſpire. Que je plains ſa ſituation ! mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont ſir Charles Grandiſſon ne ſoit capable. Vous m'avez honorée, Monſieur, du titre de ſœur : dans toute la tendreſſe de ce nom, je ne puis vous déguiſer mes craintes du côté du général, & je ſens preſqu'autant que vous, les nouvelles peines que le ſpectacle préſent des maux d'autrui doit vous cauſer. Cependant je ſuis ſûre que

qu'on peut encore eſpérer.

S'il m'avoit louée beaucoup de ce
gage, il auroit paru dans les circonſ
ces où nous étions tous deux, qu'il
gardoit mon déſintéreſſement comme
effet extraordinaire de grandeur-d'a
&, par conſéquent, qu'il me ſuppo
ſur lui des vues auxquelles il adm
que je fuſſe capable de renoncer. De
tes les ames humaines, la ſienne e
plus délicate. Il m'a priée de m'aſſ
& ſe plaçant près de moi, ſans qu
ma main qu'il avoit priſe pour me
duire à mon fauteuil : depuis que je
nois miſs Byron, m'a-t-il dit, j

peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de sœur à miss Byron ; mais elle est plus pour moi que la plus chere sœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aspire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'opposer de part & d'autre à des desirs plus étendus : & c'est un bien que j'ose espérer qu'elle ne me refusera point, aussi longtems qu'il pourra s'accorder avec ses autres attachemens.

Il s'est arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre, mais l'expression m'a manqué. Je me suis senti le visage aussi ardent que le feu devant lequel nous étions assis.

Il a repris : j'ai toujours le cœur sur les levres. Il souffre, lorsque je ne puis exprimer tout ce qu'il me dicte. Les complimens sont un langage pour lequel j'ai peu de goût. Mais ne me voyant point indigne de votre amitié, je veux

Monſieur, vous me faites honn
C'eſt tout ce que j'ai pu lui dire.

J'ai reçu, a-t-il continué, une lett
la fidelle Camille : non que j'entret
ne la moindre correſpondance avec
mais le traitement qu'elle voit fai
ſa jeune maîtreſſe, & quelques
échappés à l'évêque, qui exprimoien
paremment l'extrême envie qu'il
me revoir à Boulogne, ont porté
fille à m'écrire, pour me conjurer
treprendre le voyage. Cependant,
quelque lettre d'une perſonne de
mille, & ſans quelque marque du
ſentement des autres, ſur quel fo

de me donner aucun encouragement, me rend un assez mauvais témoignage des dispositions de la famille ?

Elle pense toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de sa lettre, que je dois suspendre mon départ jusqu'à ce que le général & le marquis joignent leur demande à celle de la marquise, de l'évêque & du directeur. Mais je n'ai pas plutôt lu la lettre du prélat, que je me suis engagé, par une réponse fort empressée, à satisfaire tous leurs desirs. Je n'y ai mis qu'une restriction, c'est qu'on ne m'engagera point à passer au-delà de Boulogne, où j'aurai la satisfaction de voir mon cher Jeronimo & sa sœur.

Mon cœur n'étoit pas sans émotion, chere Lucie ; mais j'en suis fâchée pour mon cœur, & ma raison n'en a pas moins été pour sir Charles.

Vous vous étonnez, Mademoiselle, a-t-il repris, de ne voir aucuns prépa-

[illegible] partir avec moi. C'eſt un habile chirurgien, dont la réputation eſt bien établie par un long exercice de ſon art dans les dernieres guerres. Mon ami ne ſe loue pas des ſiens. Si M. Lowhter peut ſervir à ſa guériſon, quelle ſatisfaction pour moi ! & ſi mon voyage eſt de quelqu'utilité pour l'aimable Clémentine... Mais comment puis-je me flatter d'une ſi douce eſpérance ? Cependant je ſuis perſuadé que dans ſa ſituation, avec un caractere tel que le ſien, & ſi peu accoutumée aux violences qu'elle a ſouffertes, le ſeul moyen de la rétablir, eſt d'aller au-devant de

i à l'honneur de ſon nom, ni, ſi vous
ie permettez de le dire, Mademoiſelle,
la fierté de ſon ſexe?

Je me trouve obligé, a-t-il ajouté,
e m'arrêter à Paris, pour les affaires
e feu M. Danby. Deux jours d'appli-
ation me mettront en état de les ter-
iner à mon retour. Pendant le ſéjour
ue je dois faire en Italie, peut-être
menerai-je l'occaſion de finir deux ou
rois comptes qui regardent ma pupille,
& qui ſont demeurés ſuſpendus. Au-
ourd'hui, j'aurai à dîner Mme. Oldham
& ſes fils. Dans l'après-midi, j'aurai
Mme. Ohara, avec ſon mari, & le ca-
pitaine Salmonet. Demain, Mademoi-
ſelle, je compte ſur l'honneur de vous
avoir à dîner, avec M. & Mme. Re-
ves, & je vous prie de les engager
chez moi pour le reſte du jour. Il ne
faut pas me refuſer cette grace, parce
que j'ai beſoin de toute votre influence
ſur ma ſœur Charlotte, pour lui faire

que mon émotion a redoul
mé jeudi prochain pour
riage des jeunes Danby.
bonheur de milord G . . .
Charlotte bien établi avar
ration , c'eſt la plus ſen
tion que je puiſſe emporte
beaucoup auſſi de voir arri
Belcher , & de le laiſſer
de la tendreſſe de ſon per
Barlet & lui trouveront l
l'un dans l'autre. J'entretien
mercé de lettres avec le doc
admire , Mademoiſelle. Il v

Ah ! Lucie ! il eſt échappé ici un ſoupir à ſir Charles. J'ai cru remarquer plus de chagrin dans ſes yeux que dans ſon langage. Que vous dirai-je, ma chere ? je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendreſſe qu'on n'en met dans l'amitié... s'il me laiſſe penſer qu'il deſire ... Mais que peut-il deſirer ? il doit être à Clémentine ; il lui appartient : & s'il m'accorde le ſecond rang dans ſon affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie ! s'il me fait cette réponſe, ſerai-je capable de m'offenſer contre un homme qui ne peut être tout ce que je ſouhaiterois qu'il fût pour moi ? Non. Il n'en ſera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de ſon cœur & la grandeur de ſon ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoiſſance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un raviſſeur, & pour les ſervices qu'il n'a

Cependant j'ai ſurpris une larme
à s'échapper. Je me ſuis ſenti le
en déſordre, Lucie, & je n'ai p
défendre d'une petite ruſe de fe
Lorſque je me ſuis apperçue que je
ſois inutilement mes paupieres,
diſperſer la goutte qui vouloit ſo
& que je l'ai ſentie couler ſur ma j
je me ſuis hâtée de l'eſſuyer : p
Emilie! ai-je dit fort tendrement. Q
va ſouffrir de votre abſence! Emi
me beaucoup ſon tuteur.

J'aime auſſi ma pupille. J'avois p
Mademoiſelle, à vous demander

mere, en lui faiſant un frein de ſon propre intérêt & de celui de ſon mari, pour l'empêcher du moins de nuire à ſa fille.

J'étois bien aiſe, ma chere, d'éloigner mes penſées de moi-même, & de faire tourner auſſi ſon attention ſur tout autre ſujet que moi. Nous ſommes tous perſuadés, lui ai-je dit, que M. Belcher eſt le mari que vous deſtinez....

Un mari pour Emilie! a-t-il interrompu. Comptez, Mademoiſelle, que ce ne ſera point à ma ſollicitation. La moitié de mon bien eſt au ſervice de mon ami; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma pupille. Emilie ſe donnera, dans quelque tems, le mari qu'elle croira propre à la rendre heureuſe, & Belcher prendra une femme qu'il puiſſe aimer: mais Emilie, ſi je puis l'empêcher, ne ſera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort

même [illegible]
cruelle, soit qu'elle vienne d'un
ou d'un tuteur, lorsqu'elle propos
mari que le cœur rejette.

Quel homme! ai-je pensé. Ne lui
verai-je donc aucun foible?

Attendez-vous bientôt votre
Monsieur?

De jour en jour, Mademoisel

Et devant partir si-tôt, Mor
comment espérez-vous de finir t
faires avant votre départ?

Je n'appréhende, Mademoisel
les caprices de Charlotte. Lu
vous remarqué quelqu'éloignem
[illegible] de milord G...

ſi long-tems mon attention ; & M. Reves étant rentré avec ſa femme, il a pris congé de nous d'un air compoſé. Mes eſprits s'étoient ſoutenus de toute leur force. J'ai demandé à ma couſine la permiſſion de me retirer quelques momens. Il me ſembloit que ſon départ avoit été ſi grave ! je ſuis montée dans mon cabinet. Là, vous l'avouerai-je, Lucie ! après quelques ſoupirs involontaires, un déluge de larmes m'a ſoulagée. J'ai demandé, à genoux, la paix pour l'ame troublée de l'excellente Clémentine, de la réſignation pour la mienne, & d'heureux jours pour ſir Charles. Enſuite m'ayant eſſuyé les yeux devant mon miroir, je ſuis retournée vers M. & Mme. Reves, qui n'ont pu voir la rougeur de mes yeux, ſans m'en demander la cauſe, avec les marques d'une profonde inquiétude. Je leur ai dit : l'orage eſt paſſé, mes chers parens. Je ne ſaurois le blâmer. Il eſt noble, il eſt juſte.

n'ai quitté la plume que pendant l
du diner. Enfin, laſſe, agitée, r
tente de moi-même ſans ſavoir
quoi, j'ai porté ma lettre à M. &
Reves. Tenez, leur ai-je dit; li
vous le pouvez, & faites-la
promptement pour ma chere Luci
pendant, ſur une ſeconde réflexi
veux la montrer auſſi, ai-je ajou
deux cheres ſœurs & à milord I
ſeroient fâchés de ne pas ſavoir
qui s'eſt paſſé dans une converſ
dont toutes les circonſtances
doient une délicateſſe que je cra

N. B. Dans une lettre, du même jour au ſoir, miſs Byron fait le récit d'une viſite qu'elle a reçue de miſs Charlotte, & de tout ce qu'elle vient d'apprendre du dîner, & de la conférence de ſir Charles avec Mme. Oldham & ſes fils. Il n'a pas manqué d'encourager la mere & les enfans, avec autant de bonté que de nobleſſe. Il a pourvu à leur éducation. Il leur a promis que ſes ſoins, pour leur fortune, répondroient à leur conduite; & pour leur donner un motif préſent d'émulation, il a recommandé au docteur Barlet de veiller ſur leurs progrès. La lettre ſuivante, qui eſt du lendemain, offre une autre ſcene.

Miſs BYRON, *à miſ*

Londres, mercred

Ce matin, dès ſix heur
la viſite de miſs Jervins
tiente, m'a-t-elle dit, d
niquer de charmantes no
m'a trouvée, la plume à
mon cabinet. De toute la
vois pu fermer les yeux.

J'ai vu ma mere, a co
chere fille, & je me c
bonnes graces. Pourquoi
pas, Mademoiſelle, que j'y a

Il faut, Lucie, que je vous repréſente auſſi naturellement qu'il me ſera poſſible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable créature, dans cette intéreſſante occaſion.

Aſſoyez-vous, mon amour, lui ai-je dit.

Quoi ? Mademoiſelle ; lorſque j'ai à parler d'une mere réconciliée ? & devant ma chere miſs Byron ? Non, en vérité.

Pendant ſon récit, elle tenoit ſouvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre, elle peſoit deſſus, avec une affection fort vive, & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme tranſportée de plaiſir & d'admiration. Voici ſon exorde.

Il faut ſavoir, ma chere miſs Byron, qu'il étoit hier environ ſix heures du ſoir, lorſque ma mere, ſon mari, & le capitaine Salmonet arriverent chez mon tuteur. Je n'avois reçu avis de leur

J'aurois donné la moitié de ce que je
ſede, pour être à cent milles de Lon
Le docteur Barlet ſe préſenta pou
recevoir. Mon tuteur ſe trouvoit
gagé dans une réponſe à milord
qui étoit attendue par un courrie
ne fut pas un quart-d'heure à par
& lorſqu'il s'approcha d'eux, il le
des excuſes avec ſa politeſſe ordi
Le docteur aſſure que jamais on n'a
vu de plus reſpectueux que M. Oh
le capitaine. Ils vouloient entre
apologie ſur la conduite qu'ils av
tenue dans leur derniere viſite ;

voir, mon tuteur eut la condeſcendance de monter lui-même à ma chambre. Il me prit par la main : quelle bonté, Mademoiſelle ! en me conduiſant ſur l'eſcalier, il me dit d'un ton charmant : ma chere, pourquoi trembler ? ne ſuis-je point avec vous ? Votre mere paroît fort tranquille. Vous lui demanderez ſa bénédiction. Je vous épargnerai toutes ſortes de peines. J'aurai ſoin de vous faire entendre quelle conduite vous aurez à tenir dans les occaſions.

A peine avoit-il ceſſé de parler, qu'arrivant à la porte, je me trouvai tout d'un coup dans la chambre avec lui. Je me jettai à genoux devant ma mere, comme je fais à préſent devant vous ; mais je n'eus pas la force de parler. Je fis comme à préſent (& l'aimable fille s'eſt miſe à baiſer mes mains, en tenant la tête penchée deſſus) : ma mere me releva (il faut que vous me releviez auſſi, Mademoiſelle ; oui, préciſément

pour m'encourager ſans dout
ſura qu'elle m'aimoit, & q
lui étoit pas plus chere qu
effet, je pris un peu de c

Alors mon tuteur, avec
d'un prince, me prit la mai
ſenta d'abord à M. Obara,
capitaine. Ils la baiſerent
& je ne puis vous répéter t
eurent la bonté de dire à mo
Monſieur, dit mon tuteur
en me préſentant à lui, voi
l'embarras d'une jeune perſ
fait des vœux pour le bonhe

Ma mere pleura beaucoup. O Monsieur ! s'écria-t-elle vers mon tuteur : & se laissant tomber sur un fauteuil, elle ne put ajouter un seul mot. Je courus à elle. Je passai mes deux bras autour d'elle. Ses pleurs ne firent qu'augmenter. Je les essuyai de son mouchoir. Je lui dis qu'elle me perçoit le cœur, & je la conjurai de m'épargner le tourment de la voir pleurer. Elle ne me répondit qu'en passant ses bras sous les miens, en me baisant au front & aux deux joues. Hélas ! pensai-je en moi-même, je commence à trouver de la tendresse dans ma mere.

Mon tuteur vint à nous ; & lui prenant fort civilement la main, il la conduisit près du feu. Il me fit placer entre elle & la table à thé, tandis qu'il pria le major & le capitaine de s'asseoir près de lui. Il me dit alors : Emilie, ma chere, vous aurez la bonté de nous faire du thé. Ma sœur, en se retournan

légere qu'un oiſeau.

Mais avant que les domeſtiqu
ruſſent, permettez, Madame, d
ma mere, que je vous explique
miſs Jervins m'a propoſé. Ils prê
tous trois un profond ſilence. Ell
haite, Monſieur, en s'adreſſant
jor, que vous acceptiez d'elle
votre uſage mutuel, une augmen
annuelle de cent livres ſterling
vous ſeront payées par quartier
dant la vie de Mme. Ohara, d
confiance que vous contribuerez d
votre pouvoir à ſon bonheur.

prie de recevoir, comme de M. Ohara, une même ſomme pour vos menus plaiſirs, qui vous ſera payée auſſi par quartier, à vous ou à lui, mais dont vous aurez ſeule la diſpoſition, Madame, & ſans aucune dépendance de vous, M. Ohara.

Juſte ciel! Monſieur, s'écria le major, que je ſuis confus de ce qui s'eſt paſſé ici la derniere fois! Il eſt impoſſible de réſiſter à tant de bonté. Il ſe levā pour s'avancer vers la fenêtre. Le capitaine répéta: juſte ciel! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeller, car j'étois à pleurer comme un enfant. Quoi, Monſieur! dit ma mere, cent livres ſterlings par an! n'eſt-ce pas cè que vous entendez? Oui, Madame. Et cent livres payées avec cette nobleſſe, comme ſi ce n'étoit pas à ma fille, mais à mon mari, que j'en euſſe l'obligation! Bonté du ciel! que vous m'embarraſſez, Monſieur! quelle honte, quels remords

chere fille, en s'interrompant
me pour m'embraſſer, que voti
cœur paroît ému ! qu'auroit-ce é
aviez été préſente !

Le docteur Barlet, a-t-elle
vint nous joindre à l'heure du
tuteur ne voulut point que le
tiques, qui ſe préſenterent d'eu
s'approchaſſent pour ſervir. On
dit, pendant le thé, que des a
ſemens & des bénédictions. O
que des regards & des mouvem
miration & de reconnoiſſance
joie dans tous les cœurs ! v
l'imaginez bien. Mademoiſelle

bonté pour moi. Je ne sais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il cessoit aussi de me traiter avec cette tendresse, que deviendrois-je ? J'aurois recours à mes larmes : ma colere se tourneroit contre moi-même, & je penserois qu'il ne peut rien faire de blâmable.

O mon amour, mon Emilie ! ai-je interrompu ; modérez votre reconnoissance : elle entraîne votre véritable amie.

Eh ! quel mal y trouvez-vous, Mademoiselle ? un bon cœur peut-il être ingrat ? M. Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie : ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cause que d'une mauvaise ? vous même, chere miss Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuse : comment ? par votre bonté, & parce que je ne me sentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante créature a continué son

traite tout le monde [illegible]
il faut voir, me dit-il, en me mettant deux billets de vingt-cinq guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux billets. On peut avoir quelque besoin preſſant. Nous ſuppoſerons que votre mere eſt mariée depuis trois mois. Les deux penſions peuvent commencer au mois de Décembre paſſé. Je verrai à leur départ, mon Emilie, avec quelle grace vous leur ferez ce petit préſent & la conduite de M. Ohara nous fera obſerver s'il eſt l'homme avec lequel votre mere puiſſe vivre heureuſe, à préſent que leur intérêt commun eſt d'avoir

ſortoient de ſes mains. J'entends, Monſieur, lui répondis-je. Et lorſque ma mere ſe fut levée pour partir, en renouvellant les témoignages de ſa reconnoiſſance, je m'adreſſai à M. Ohara : Monſieur, lui dis-je, il me ſemble que le premier quartier a du commencer à Noël dernier. Recevez-en le paiement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux billets. Enſuite jettant un coup-d'œil reſpectueux ſur ma mere, de peur qu'il ne ſe méprit, & qu'il ne ſe fit tort aux yeux du plus habile obſervateur du monde, je lui donnai auſſi le ſecond billet. Il regarda d'abord le premier, & puis l'autre, avec différentes marques de ſurpriſe, après quoi m'ayant fait une profonde révérence, qui fut ſuivie d'une autre à mon tuteur, il les prévint tous deux à ma mere. C'eſt vous, Madame, lui dit-il, qui devez être mon interprête. Je ne trouve point d'expreſſions qui réponde à mes ſentimens. Que

fus des principes dont je leur tiens compte.

Il conduisit ma mere jusqu'au carrosse. Pour moi, je ne pus aller bien loin. Je rentrai dans le cabinet, en pleurant de joie. Je n'étois pas maîtresse de moi-même. Comment aurois-je pu résister ? vous le sentez bien, Mademoiselle. Pendant ce tems-là M. Salmonet s'essuyoit les yeux, & les levoit alternativement au ciel, & laissoit échapper différentes exclamations. Mais tous ces applaudissemens & ces éloges ne paroissoient pas causer la moindre vanité à mon tuteur.

Cependant il revint à moi. Je me levai. Je voulus me jetter à ses genoux, en trouvant à peine la force de lui dire que je le remerciois de sa bonté pour ma mere. Il me retint dans ses bras. Il me fit asseoir, & s'asseyant près de moi, il prit ma main. Je fus si touchée de cette caresse, que je sentis mon cœur palpiter

ne. A préſent que votre n
j'eſpere beaucoup d'elle
ſentiront ce qu'ils ſe doiv
tre, ce qu'ils doivent au
pas le bon ſens qui leur
avez fait tout à la fois u
& de généroſité. L'homr
tera deux cens livres ſt
chées à votre fortune ,
heureux ſort à votre mer
mon Emilie. Qu'en dites

Votre Emilie , Monſiet
reuſe Emilie , ne mérite
tention qu'autant qu'elle
duire par un guide tel qu

pu, ne ſerra-t-il pas ſon Emilie contre ſon généreux ſein ?

Non, Mademoiſelle. Il ne m'a point accoutumée à tant de faveur. Mais il loua la bonté de mon naturel. Il m'aſſura qu'il ne me demanderoit jamais une déférence aveugle ; qu'il conſulteroit toujours ma raiſon, & qu'il vouloit que ce fût elle qui me donnât de la confiance pour ſes avis. Je ne me rappelle pas tous ſes termes, mais c'eſt à peu-près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le répéter. Le nom, Mademoiſelle, qu'il me donne le plus ſouvent, lorſque je ſuis ſeule avec lui, c'eſt celui de ſa fille ; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir qu'il n'eſt pas ſi libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourriez-vous m'en dire la raiſon, Mademoiſelle ? car je ſuis ſûre que je n'ai pas moins de reſpect pour lui dans un tems que dans autre. Croyez-vous, Made-

comme celui de ſes actio
eſt un livre que le ciel
mon inſtruction. Pourq
rois-je point ?

Oui, mon amour, ai
cette charmante créature
tuteur pendant que vous
ſion. Mais il ſe diſpoſe
Il part dans peu de jours

C'eſt ce que je crains
pris d'un air plus penſif.
plains la pauvre Clémen
cœur a tout à ſouffrir ; j
que de ſa ſituation, de

diſſon. Mes prieres ne ceſſeront point juſqu'à cet heureux jour ; mais pardonnez, ſi je les finis toujours en demandant auſſi que vous conſentiez tous deux à laiſſer vivre avec vous la pauvre Emilie.

Aimable fille ! la pauvre Emilie, dit-elle ! je l'ai embraſſée, & le cœur plein toutes deux, nous avons mêlé nos larmes l'une pour l'autre...ou peut-être chacune pour ſoi-même.

Elle m'a quittée avec précipitation. J'ai repris ma plume ; je vous ai tout tracé ſur le champ, & preſqu'auſſi vîte que la penſée. M. & Mme. Reves me preſſent. Ils me menent dîner à St. James-Square.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir, 5 *Avril.*

JE crois vous avoir dit que miſs Gran
diſſon avoit emporté ma lettre d'hier.
notre arrivée, les deux ſœurs m'ont fé
licitée de la préférence que leur fre
m'a donnée ſur elles, en me commu
quant, d'une maniere ſi tendre, ſes
faires & ſes réſolutions. Milord L...
venu auſſi-tôt. On lui avoit monti
lettre. Il m'a fait les mêmes compli
[illegible] donc. Lucie ! Apparem

position votre Henriette peut espérer la main de sir Charles ; c'est-à-dire un mari civil, & la moitié d'un cœur. N'est-ce pas la somme totale de ces humiliantes félicitations ?

Le chevalier étoit dans son cabinet, avec M.r Lowther, ce chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru d'abord qu'un moment pour nous faire les civilités d'usage, & pour nous demander permission de retourner à sa compagnie. Avec M. Lowther, il y avoit deux médecins renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déjà communiqué la situation de l'infortunée Clémentine, qui lui apportoient leur opinion sur le traitement qu'elle demande, suivant la différence des symptômes. Lorsqu'il est revenu à nous, il nous a demandé si nous ne jugions pas, comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre que dans tout autre pays,

tres nati[illegible]
miſs Grandiſſon lui a déclaré [illegible]
lement que ſon voyage alarmoit beau-
coup tous ſes amis, & que nous ne
penſions point ſans défiance à l'humeur
fiere & emportée du général. Miſs By-
ron, a-t-elle ajouté, nous dit que Mme.
Bemont ne vous conſeille point de re-
paroître en Italie.

Il a répondu que le jeune marquis
della Porreta étoit à la vérité d'un na-
turel fort ardent; mais qu'il n'en étoit
pas moins galant homme; qu'il aimoit
paſſionnément ſa ſœur, & que dans un
cas de cette nature, le chagrin méritoi
[illegible] indulgence; qu'avec de juſte
[illegible] naturel d'

ſujet de défiance. On m'appelle : le ſuccès ſera tel qu'il plaira au ciel. Si mon voyage eſt utile à quelqu'un, je m'en crois récompenſé. S'il l'eſt à pluſieurs, je ſuis heureux ; & quel que ſoit l'événement, je ſerai plus ſatisfait que je ne le pourrois être, ſi je fermois l'oreille à la priere de l'évêque, ne vînt-elle que de lui.

Milady a voulu ſavoir quel jour ſir Charles avoit choiſi pour nous quitter. Il n'eſt réglé que depuis un inſtant, a-t-il répondu. M. Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la ſemaine prochaine, & je compte être à Douvres de ſamedi en huit.

Nous nous ſommes regardés les uns les autres : miſs Grandiſſon m'a dit enſuite que j'avois changé pluſieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eu de l'inquiétude pour moi. Il eſt vrai que j'ai ſenti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne pas recevoir ſes adieux au moment

nature.

Sir Charles, tirant ſa ſœur à l'écar
lui a demandé un moment d'entretie
Ils ont paſſé une demi-heure enſembl
& nous rejoignant, ma joie eſt extr
me, nous a-t-il dit, que Charlotte co
ſente à recevoir la main de milord G.
Elle a de l'honneur; ſon cœur ſuiv
la ſienne. Mais j'ai une demande à l
faire devant nos amis communs :
comte de G... & toute ſa famille
joignent à moi, c'eſt qu'elle m'accor
le plaiſir de la voir milady G... av
que je quitte l'Angleterre.

Miſs Charlotte n'a pu garder le

ment mon entremiſe. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que miſs Grandiſſon n'obligeât ſon frere. Elle n'a pas laiſſé de proteſter contre un terme ſi préſent. Il a recommencé ſes inſtances d'un air tendre, mais extrêmement ſérieux. Il a repréſenté que toutes ſortes de raiſons l'obligeoient de mettre ordre à ſes affaires avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de ſatisfaction, s'il voyoit ſa ſœur engagée dans un mariage ſi digne d'elle. Milord, a-t-il ajouté avec plus de chaleur, fait profeſſion de vous adorer. Votre deſſein eſt d'être à lui. Obligez un frere qui ſouhaite de vous voir heureuſe, quoiqu'il ne ſe promette guere de l'être jamais lui-même.

O ſir Charles! s'eſt écriée Charlotte, vous me perdez par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'eſt pas queſtion d'une entrepriſe badine. Je ne connois rien de plus ſé-

m'en éloigner juſqu'à [illegible]
Si vous rejettez aujourd'hui ma prier
je n'ajoute rien. Expliquez-vous libr
ment. Avez-vous d'autres objecti
que la peine d'un aveu? Je ceſſe de v
preſſer.

Ainſi, Monſieur, c'eſt votre der
mot. Elle n'a pas manqué d'accor
gner cette réponſe d'un certain ai
fierté.

Entendons-nous, chere ſœur : ce
pas celui de milord, mais c'eſt le
Je voudrois vous voir un peu pl
rieuſe ſur une affaire de cette i
tance. Si vous pouvez me nomm
[illegible]bliger

frere. Milady L... lui a repréſenté qu'il avoit quelques droits ſur la complaiſance de ſes ſœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus fortement encore avec elle & ſon mari ; qu'une vue d'ailleurs auſſi ſérieuſe que celle d'arranger ſes affaires avant ſon départ, ne ſouffroit pas d'objections badines. Vous ſavez, Charlotte, a-t-elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre intérêt, & vous m'avez dit que votre deſſein eſt d'épouſer milord G..., que vous eſtimez ſon pere, ſon oncle & toute ſa famille. Ils ont tous auſſi la plus haute eſtime pour vous. Les articles ſont dreſſés. Mon frere vous le dit hier au ſoir. Il ne manque que votre choix pour le jour...

Charlotte a répondu impatiemment : je lui voudrois voir la moitié de cet empreſſement pour ſe marier lui-même.

Il l'auroit, n'en doutez pas, a repliqué milady, s'il étoit auſſi libre que vous.

gueil & la pétulance doivent finir
degrés, ma ſœur. Un mois n'eſt
trop pour rendre un peu de douceu
mes traits, & pour l'accoutumer à ſo
rire devant moi.

Votre frere, chere Charlotte, ai-
pris la liberté de lui dire, vous a f
entendre qu'il aime votre vivacité, m
qu'il vous aimeroit encore plus ſi vo
conſultiez le tems & l'occaſion. So
gez, ma ſœur, a dit auſſi-tôt milord I
qu'il eſt ſorti dans la réſolution de
vous pas preſſer davantage, ſi vous
refuſez aujourd'hui.

Devinez, chere Lucie, la réponſe de miſs Grandiſſon. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'eſt d'elle que vient tout le mal.

A l'inſtant même, le bruit d'un carroſſe s'eſt fait entendre à la porte, & notre Emilie eſt entrée en courant, pour nous apprendre que c'étoit milord G... le comte ſon pere, & milady G... ſa tante. Miſs Grandiſſon a changé de couleur. Elle a prétendu que c'étoit un tour de ſon frere. Juſte ciel! a-t-elle dit; je ſerai donc affligée de toutes parts? Mais je ſais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la ſotte pour ne rien faire de pis. C'eſt ce que j'appréhende peu, lui a répondu ſa ſœur. Cependant ſouvenez-vous des inſtances de mon frere, & ménagez un peu milord G... devant ſon pere & ſa tante, ſi vous ne voulez pas nous chagriner tous. Comment faire? a-t-elle repliqué. Notre derniere querelle dure encore. Mais conſeillez-lui donc de

complimens : de grace, mon frere
dit miſs Grandiſſon, en le tiran
moi, ne ſaviez-vous rien de cette
Il eſt convenu qu'il les avoit in
dîner, mais ſans aucun deſſein de
prendre. Votre conſentement, a-t-i
té, me cauſera la plus vive ſatisfa
mais vous ne m'en ſerez pas moins
ſi vous le refuſez. Elle l'a prié en
mots, avec toute la force qu'elle
voit mettre en parlant fort bas,
moins généreux ou moins preſſan
lady G..., ſans paroître ſurpriſe
petit dialogue, qui n'avoit duré

ſon retour. Une rougeur charmante étoit répandue ſur ſes deux joues. L'air de ſatisfaction qu'elle avoit dans les yeux, faiſoit briller dans toute ſa figure des graces que je n'y avois pas encore remarquées, & ſembloit adoucir la majeſté naturelle de ſes traits. Milord G... a paru charmé, comme ſi ſon cœur en avoit tiré les plus doux préſages. Le vieux comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le dîner, miſs Grandiſſon a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air penſif. Ce changement m'a cauſé beaucoup de joie : il me fait juger qu'à meſure que l'amant touche de plus près à la qualité de mari, les vivacités exceſſives d'une maîtreſſe ſe perdent dans les complaiſances d'une femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorſque la joie de milord vouloit déborder ſur ſes levres, j'ai fort bien obſervé qu'elle reprenoit ce regard qui inſpire tout à la fois l'amour & la

...& le
ce avec
avoit pas
es eſt ve-
il a con-
ſouvent
ord G...
& nous a
Il s'eſt
dit, que
ais je ne
t à nous
lorſque
ller avec
oit quit-
, & qui
er. Nous
e juſqu'à
: rencon-
'eſt-elle
e. L'hu-
eil. En-
rles : eh
bien,

bien, Monſieur, lui a-t-elle dit, je me reconnois vaincue par vos inſtances, puiſque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de milady G... du comte & de ma ſœur. Sans ordre dans mes idées, ſans préparation dans les habits, je ſuis réſolue d'obliger le meilleur de tous les freres. Faites, Monſieur. Diſpoſez de moi comme vous l'entendrez.

Ma ſœur, nous a dit milady L... conſent que le jour ſoit mercredi prochain. Sir Charles a répété que s'il lui reſtoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançât..... Je ne balance point, Monſieur, a-t-elle répondu; mais j'avois jugé qu'un mois ou deux, n'étoit pas trop pour me donner le tems de regarder autour de moi, & qu'après avoir traité milord G... avec un peu d'extravagance, je devois lui faire eſpérer, par degrés, plus de bonheur qu'il ne doit s'en promettre avec moi. Sir

à milady G... Je l'ai accompa
cérémonie s'eſt faite avec b
nobleſſe. Auſſi-tôt, le com
pour amener ſon fils, qu'il
d'abord à ſir Charles. Miſs
m'a dit à l'oreille, en le vo
cher : je ſuis perdue, chere
nous touchons à la plus fâ
de la comédie. Milord G.
genou à terre, pour lui ba
mais le tranſport de ſa joi
pouvoir de parler, car il
prendre que l'heureux jo
credi.

Il eſt donc impoſſible,

éſiſter? la conſidération qu'il s'y eſt attirée par ſon mérite, ne ſera-t-elle pas ugmentée du double? L'homme dont ls ont ſouhaité l'abſence, eſt invité ujourd'hui à reparoître chez eux. Toutes :s reſſources ſont épuiſées pour la guéiſon de Clémentine. Il jouit à préſent 'une groſſe fortune. La renommée de ès vertus a paſſé dans les pays éloignés.) ma chere! quels obſtacles pourront enir devant lui? & ſi c'eſt la volonté u ciel que Clémentine ſe rétabliſſe, ous ſes amis ne doivent-ils pas conourir à la lui donner aux conditions u'il a propoſées? lui-même, après les voir offertes, ſera-t-il libre de les ejetter?

Il eſt évident que ſon cœur eſt à oulogne. Je conviens qu'il y doit être; & cependant je n'ai pu me défendre 'être vivement touchée du langage que e lui ai entendu tenir, à l'occaſion de uelque choſe que milord L... lui di-

» perſonne aux dernieres lett
» reçues d'Italie «. Mais puiſ
pellé par l'honneur, par la c
par l'amour, par l'amitié, q
ve plus noble encore que l'am
ſuive des loix ſi fortes. Il
ſon eſtime; je veux être dig
ſon amitié. Il m'en coûtera que
mens; mais peut-on mettre
au-deſſus du monde entier
pas reſſentir quelquefois à ſon

Sir Charles nous a parlé
gement qu'il a pris pour de
finir le triple mariage des D
jour d'après, il doit ſe rendr

diamans de feu ma tante, dont milord W... veut faire préſent à ſa nouvelle épouſe. Ils ſont ſi riches, qu'ils ne demandent point d'autre changement. Vous ſerez tous charmés, a-t-il ajouté, en s'adreſſant à milord L... & à ſes deux ſœurs, de votre ſeconde tante & de toute ſa famille. J'enviſage avec joie le bonheur qui attend le frere de ma mere dans ſa vieilleſſe; & je ne me réjouis pas moins d'un événement qui va délivrer de l'oppreſſion une ancienne & vertueuſe famille.

Vous auriez vu, chere Lucie, le même air de ſatisfaction briller dans les yeux de toute l'aſſemblée. Nous nous regardions avec complaiſance, pour nous communiquer notre ſenſibilité mutuelle. Je croyois voir au milieu de nous un prince bienfaiſant, qui faiſoit ſon bonheur du plaiſir qu'il nous cauſoit. Mais où ſera-t-il dans huit jours? & ſi cette réflexion m'eſt permiſe, à qui ſera-t-il dans un an?

plaint de M. Everard [illegible], q
n'a pas vu depuis pluſieurs ſemai
& qu'il croit livré pour quelques m
ſuivant ſon uſage, à quelque nou
galanterie. Dans l'étendue de ſa bo
il le croit ſincere, chaque fois qu'il
voit rompre une mauvaiſe habitude
eſpere, dit-il, que tôt ou tard il rec
noîtra parfaitement toutes ſes erre
Ah, ma chere! quel perſonnage eſt c
d'un libertin, lorſqu'on le compar
glorieux rôle qu'un homme du cara
de ſir Charles fait dans la ſociété!
lady G... & le vieux comte ne ſe
faſient point de le regarder & de l

hardieſſe de laiſſer échapper des menaces contre ce modele des hommes. Plaiſante eſpece ! que mon cœur ſe ſouleve contre Greville ! mais ne parlons plus de ces ames de boue.

(Nota). *On n'a donné la lettre précédente, que pour ſoutenir le caractere de miſs Grandiſſon, & pour lier le changement de ſon état & de ſon nom avec quantité d'incidens qui doivent le ſuivre : mais on paſſe ſur toutes les lettres qui concernent le mariage des Danby, de milord W... de miſs Grandiſſon même, & l'arrivée de M. Belcher. Sir Charles eſt toujours bon, toujours généreux, juſte, intrépide. Son caractere ne varie point dans les moindres circonſtances. L'admiration croît ſans ceſſe dans tous ceux qui ont quelque choſe à démêler avec lui ; & celle de miſs Byron devient ſi vive & ſi tendre, qu'on ne peut plus ſe tromper à ſes véritables ſentimens ; c'eſt un amour ver-*

a conçu depuis long-tems
paſſion pour ſir Charles, &
a ſi peu guérie, qu'elle vien
en Angleterre pour lui offr
cœur & une immenſe fortune
de ſa religion. A la vérité,
amenée par degrés. Olivia
patrie, que ſous le prétexte
goût pour les voyages. Elle
les ſœurs de ſir Charles, ſo
apparences de politeſſes. E
lui-même qu'à titre d'amie
l'avoir oubliée depuis qu'el
rence, & qui eſt charmée
étrangere pour tous les

refus ; & lorſqu'elle apprend qu'il ſe diſpoſe à retourner en Italie, elle tombe dans une ſurieuſe irréſolution. Cependant Mme. de Maffei, vieille tante dont elle eſt accompagnée, la ramene fort ſagement à des conſidérations d'honneur qui lui font prendre le parti d'attendre en Angleterre le retour de ſir Charles. Outre les eſpérances dont cette dame la flatte pour l'avenir, elle lui perſuade que retourner en Italie, ſur les traces, & comme à la ſuite d'un homme pour lequel on lui connoît une tendreſſe fort vive, c'eſt ſe déshonnorer tout-à-fait, aulieu qu'en demeurant tranquille en Angleterre, elle donnera lieu de penſer que c'eſt uniquement ſon goût pour les voyages, qui lui a fait quitter ſa patrie, ſans compter que pendant l'abſence de ſir Charles, elle aura le tems de ſe lier avec les Dames Grandiſſon, & de ſe faire aimer dans une famille qu'elle a d'intérêt à ménager. C'eſt miſs Byron qui fait ce récit dans pluſieurs gran-

approche le départ de ſir C
mente ſon inquiétude. Elle
elle rend compte à ſon an
qu'elle voit & qu'elle en
rité eſt, qu'elle ne laiſſe p
combien il a de peine à
lui fait ſes adieux d'un air
lui recommande Emilie. Il
lui-même. Enfin, le jour
départ, il ſe dérobe à tou
péroient de l'embraſſer co
gnoit de s'attendrir trop,
roître ce qui ſe paſſe dan
apprend qu'il eſt parti,
en donne la premiere nouve

LETTRE LXIII.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Samedi, 15 Avril.

O Lucie ! ſir Charles nous a quittés. Il eſt parti. Il eſt monté en chaiſe dès trois heures du matin, dans la vue apparemment d'épargner à ſes ſœurs, à ſes deux beaux-freres, à milord W... &, ſans doute à lui-même, le chagrin de leur ſéparation. Nous ne l'avons appris qu'à notre réveil. Si j'étois dans la diſpoſition d'écrire, qui ne m'a jamais manqué qu'aujourd'hui, je pourrois m'arrêter ſur mille circonſtances, dont je ne ſuis capable de vous entretenir qu'en deux mots.

Le tems du dîner ſe paſſa hier aſſez agréablement. Chacun s'efforça du moins

La dame Italienne fut la pl
Cependant Emilie... ah ! p
lie ! elle ſortit quatre ou cir
pleurer ; mais je fus la ſeu
apperçut. Après le dîner, j
quai de bonne humeur que da
les. Cependant elle me paru
me demanda un air de clave
L... lui ſuccéda. Nous nc
mes de jouer, dirois-je av
vérité. Il prit lui-même un
ſuite il s'aſſit devant le cla
ſavions qu'il y excelloit : i
fruit d'un ſi long ſéjour e

manda un moment d'attention ; & son discours ne me causa pas peu d'étonnement. Il me dit qu'il avoit reçu la visite de milady D... : Je me sentois assez abattue : mes esprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverses questions, continua-t-il.

Monsieur, Monsieur ! c'est toute la réponse que je fus capable de faire.

Lui-même, il trembloit ; en ouvrant la bouche. Hélas ! ma chere, je suis persuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave ! que le ciel, me dit-il, veille sur votre bonheur ! ma chere miss Byron ! mien ne m'est pas plus cher que le vô- C'est pour exécuter ma promesse, je vous parle de cette visite ; sans i j'aurois pu vous en épargner la e, & me l'épargner à moi-même. arrêta. Ensuite il reprit, car j'étois te, & je n'avois pas la force de parVos amis, Mademoiselle, feront tés en faveur d'un jeune homme

une ſeigneur,
:... Je vous
moiſelle. Par-
a parole. Là-
une apparence
l être ſi tran-

ſis ma partie,
ıttention. Emi-
t ſes cartes, &
:s ſur ſes joues.
Emilie, vous
je ne ſais ce

triſteſſe fut ex-
oit partir avec
:ourna l'entre-
neat cette pro-
lant à ſes ſoins
leux dames Ita-

ens ſeul avec la
ıt de ce tête-à-

tête les yeux tout rouges de pleurs.

La pauvre Emilie chercha l'occaſion de l'entretenir en particulier. Avec quel empreſſement ne la chercha-t-elle pas ! il la prit à l'écart un moment, près d'une fenêtre. Minuit approchoit. Il lui prit les deux mains. Il l'appella ſon Emilie. Il la pria de n'être pas long-tems ſans lui écrire. Elle confeſſe qu'elle ne put répondre, qu'elle ne fit que ſoupirer, & qu'elle avoit néanmoins mille choſes à lui dire.

Il n'oppoſa rien à l'eſpérance que ſes ſœurs lui marquerent de déjeûner le lendemain avec lui. Elles me prierent d'en être. Elles firent la même invitation aux deux dames italiennes. Tout le monde ſe retira dans cette attente. Mais ce matin milady G... m'a fait dire qu'il étoit parti. Il auroit été cruel, de me laiſſer retourner chez lui dans une autre eſpérance. Comment a-t-il pu nous quitter ſi furtivement ? Je vois que ſa

grets ! que de réflexi
que d'offres de ſervic
barraſſé à nous expri
mens. Sûrement, ma
hait point. Quels c
lus dans ſon cœur ! u
ſe plaindre. Un homr
der de la compaſſion c
Mais, je ne m'y tro
plus douce de toutes l
Lorſque nous penſ
rer, il donna la main
à ma couſine Reves.
civilité. M. Reves lui
tons, ſir Charles, ſui

Il n'embraſſa perſonne. Je doute qu'il revoie Clémentine comme il nous a quittés. Mais je ſuis portée à croire que le docteur eſt dans le ſecret.

Il y eſt, ma chere. Il ne fait que nous quitter. Il m'a trouvé les yeux en déſordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai ſu le départ qu'à ſept heures.

N'eſt-ce pas une extrême bonté, dans le docteur, d'avoir penſé à me venir voir ? Sa viſite m'a remiſe. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux. Il m'a dit que ſes ſœurs, ſes beaux-freres, ſon oncle, étoient auſſi affligés que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui ſait... mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles ſuppoſitions. Je me ſouviendrai de ce qu'il diſoit hier lui-même, & ſans doute pour nous inſtruire ; qu'il ſe promettoit de la joie... Dois-je croire néanmoins qu'il ait jugé cette

Clémentine eſt deſti
pour elle.

Cependant, Lucie
émotion, lorſqu'il
D... Ah ! je ne
qu'aux mouvemens
ſon cœur. Il a voulu
témoigne la plus ten
dois-je pas être satis
veux l'être. Ne m'ar
amour ſupérieur aux
reuſe Olivia n'a pas
Qu'elle eſt à plaindre
& languiſſante, je ne
fer ma pitié. Toute

ment qu'elle les croit remplies ! elle arrive ; il part : il retourne sur les ailes de l'amour & de la compassion, vers un objet plus cher & plus digne de sa tendresse dans le pays qu'elle a quitté pour le venir chercher dans le sien. Sa situation n'est-elle pas beaucoup plus triste que la mienne ? Elle l'est à mes propres yeux. D'où peuvent donc venir mes plaintes ?

Je m'écarte, chere Lucie. Pardon, si vous vous en appercevez. La perte de mes espérances m'a mortifiée, & me rend d'assez bon naturel pour être sensible aux peines d'autrui. Mais si l'adversité produit cet effet, elle m'en fera plus facile à supporter.

Le docteur m'apprend qu'Emilie, le cœur saignant de ses propres maux, doit être ici dans un moment. Si je puis servir à sa consolation... mais n'en aie-je pas besoin moi-même ? Nous mêlerons nos larmes en pleurant l'une sur l'autre.

dames italiennes. Olivia [illegible]
à ſes équipages. Elle ſe propoſe de faire
ici une brillante figure ; mais elle n'au-
ra point ſir Charles avec elle. Que ſert
la grandeur pour calmer un cœur trou-
blé ? Le comte de G... & milady ſa
ſœur reprenant le chemin d'Hertfords-
hire. Milord & milady L... parlent de
ſe retirer pour quelques ſemaines à Col-
nebroke. Le docteur ſe diſpoſe à partir
pour le château de Grandiſſon, & votre
pauvre Henriette pour Northamptons-
hire. Ciel ! ma chere, quelle diſperſion !
mais le mariage de milord W... raſſem-
[illegible]

vous nous voir pleurer enſemble, & prier pour la conſervation de notre tuteur commun. Votre imagination ne peut ſe former une ſcene trop tendre. Adieu, chere Lucie.

LETTRE LXIV.

Miſs BYRON *à la même.*

Dimanche, 26 Avril.

Quelle ſcene, ma chere! mais il eſt nutile de vous la repréſenter. Pauvre Emilie! vous peindre ſon affliction, ce roit vous retracer la mienne.

Milord W... partit hier pour Windr. Que direz-vous d'une conduite fort arre d'Olivia! M. Belcher l'étant allé r, pour lui offrir de l'accompagner s ſes promenades, ſuivant le deſir r Charles, qui l'a chargé de procu-

cun embarras pendant ſon ſé
qu'elle avoit à ſa ſuite quelq
qui connoiſſoient l'Angleter
quittée aſſez mécontent. Dans
que milady L... lui a ren
après-midi, elle a raconté
l'offre de M. Belcher & ſa rép
a loué ſa figure & ſa politeſſ
qui lui a fait rejetter un peu
ment ſes offres, a-t-elle dit
c'eſt qu'elle ne peut douter q
valier Grandiſſon n'ait eu que
dans la commiſſion dont il a
ami. Je les mépriſe, a-t-elle
ſi j'en étois sûre, je trouv

quelque agrément dans leur patrie. N'importe, a repliqué la fiere Italienne, je n'attends aucun ſervice de M. Belcher : mais ſi vous permettez, Madame, vous, votre ſœur, & vos deux milords, que j'aie l'honneur de cultiver votre amitié, j'y apporterai tous mes ſoins. La compagnie du docteur Barlet me ſera fort agréable auſſi. Je m'attribue quelque droit à celle de miſs Jervins, que je me ſuis efforcée de retenir en Italie ; mais votre frere, à qui les raiſons ne manquent jamais pour s'oppoſer... n'en parlons plus ; néanmoins, je ne verrai pas moins volontiers cette beauté Angloiſe, que vous nommez miſs Byron. Je l'admire d'autant plus que, ſi je ne me trompe, elle mérite ma pitié. Enfin, je me croirai fort heureuſe de faire une liaiſon plus étroite avec elle.

Milady lui a fait une réponſe fort civile, pour elle-même & pour ſon mari ; mais elle lui a dit que j'étois prête à

perçue que la dame avoit le bras
ruban noir, elle lui a demandé
étoit arrivé quelque accident.
gatelle, a répondu l'Italienne,
vous en imagineriez jamais
mais je vous prie de ne me la
mander. Ce langage n'a fait q
la curiosité de milady. Elle a
lie, qu'Olivia souhaite d'avoi
d'hui chez elle à déjeûner, d'
toute son adresse pour découv
cret; car, en refusant de s'
la dame a rougi, & n'a pas pu
te d'elle-même.

me propose,

de ma grand-maman & de ma tante, & de pouvoir embraſſer à mon aiſe ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northamptonshire. Je ne crains que mon oncle. Que de railleries il prépare à ſon Henriette ! ce ne ſera, j'en ſuis sûre, que pour la divertir, & pour faire régner la joie autour d'elle. Mais il me ſemble que mes jours plaiſans ſont paſſés. Ma ſituation ne s'en accommode plus. Cependant, qu'il ſe donne carriere, ſi ce perſonnage lui plaît.

Les inſtances ſe renouvellent ſi ſouvent pour m'arrêter ici plus long-tems que je ne le dois, & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres amis, que je me mette en chemin pour le château de Selby vendredi prochain ?

Dimanche au ſoir.

O chere Lucie ! quelle étrange hiſtoi-

re j'ai à vous raconter. Emilie ſort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. Lorſqu'elle s'eſt vue ſeule avec moi, elle m'a jetté ſes deux bras autour du cou. Ah! Mademoiſelle! s'eſt-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une perſonne au monde que je hais, & que je dois haïr toute ma vie. C'eſt la dame Italienne. Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northamptonshire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce diſcours m'a fort étonnée.

O Mademoiſelle! j'ai découvert que jeudi dernier elle a voulu tuer mon tuteur.

Ils ſe retirerent enſemble; vous vous en ſouvenez, Mademoiſelle. Mon tuteur avoit le viſage enflammé à ſon retour; il envoya ſa ſœur vers elle, & nous étions ſurpriſes qu'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il

différât ſon voyage : elle devint furieuſe de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très-vives. Et dans ſa rage, elle tira de ſon corſet un poignard, avec ſerment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laiſſa point de s'approcher d'elle, dans l'eſpérance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en ſervir, & vous le croyez bien, Mademoiſelle ; il ſaiſit ſa main, & lui ôta le poignard ; mais en ſe débattant, elle ſe bleſſa au poignet. De-là vient ſon large ruban noir. Méchante femme, d'avoir été capable d'un ſi cruel deſſein ! il ſe contenta de lui dire, après l'avoir déſarmée : quelle violence ! & qu'en eſpérez-vous ? Je ne vous rends point ce malheureux inſtrument ; vous n'aurez point occaſion d'en faire uſage en Angleterre. En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. O ma chere ! ai-je dit à Emilie, nous ſavons

nombre. L'aventure peut-elle être v
De qui la tenez-vous ?

De Mme. Maffei même, qui cr
que ſir Charles ne nous l'auroit pa
chée ; & lorſqu'elle a ſu que nou
gnorions, elle a paru fâchée de m
voir appriſe : elle m'a priée même
garder le ſecret ; mais je ne lui ai
promis. Elle dit qu'Olivia regrette l
coup ſon emportement, ſur-tout
qu'elle penſe qu'il lui a pardonné
champ, & qu'enſuite il l'a recon
dée affectueuſement à toute ſa fa
Mais je ne l'en hais pas moins.

Qu'elle eſt à plaindre ! n'ai-je pu

ne faut lui porter aucune haine, mais nous devons cacher cette aventure aux sœurs de sir Charles & à leurs maris; ils ne pourroient déguiser l'horreur qu'elle ne manqueroit pas de leur causer, & ce seroit un nouveau sujet de désespoir pour la malheureuse étrangere.

Mme. Massei n'a pas laissé d'ajouter que si la fureur de sa niece ne s'étoit point ralentie, sir Charles auroit couru beaucoup de danger en s'approchant d'elle avec trop de hardiesse. Lorsqu'il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & son premier mouvement fut de se jetter à genoux devant lui. Je vous pardonne, & le désordre de vos sentimens excite ma pitié, lui dit-il, d'un air où elle confesse elle-même que la majesté lui parut mêlée avec la compassion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoya sa sœur; & s'étant retiré dans

que le docteur...

C'eſt apparemment le reproche qu'
via ſe fait de ſa violence, qui lui a
prendre un air ſi modéré juſqu'au
ment du départ.

Juſte ciel ! que faire ? Je reçois
carte de milady D... pour nous den
der, à Mme. Reves & à moi, ſi n
ſerons au logis demain au matin.
vient me dire ſans doute, que ſir C
les ne penſant point à miſs Henr
Byron, milord D... peut reprendr
eſpérances, & peut-être emplo
t-elle la recommandation de ſir
les en faveur de ſon fils. S'il n

LETTRE LXV.

Miſs BYRON, *à la même.*

Lundi, 17 Avril.

MILADY D... ne fait que de ſortir. M. Reves étoit engagé aujourd'hui chez miłady Willlams, & la comteſſe nous a trouvées ſeules, Mme. Reves & moi.

Je me ſuis ſenti le cœur ſerré, au moment qu'elle a paru; & le mal n'a fait qu'augmenter pendant le thé, que nous avons pris enſemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté dont je croyois entendre le ſens. Il me ſembloit lire dans ſes yeux, vous n'avez plus d'eſpérances, miſs Byron; & je compte que vous m'appartiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir après le déjeûner. Je remarque votre embarras, chere miſs, m'a-t-elle dit d'un air

pas ſurprenant, ma chere [illegible]
ayez pris de l'inclination pour lui. D
les manieres, comme dans la figu
c'eſt le plus aimable homme que j'aie
mais vu. Une femme de vertu & d'h
neur peut l'aimer ſans reproche. M
il n'eſt pas beſoin que je vous faſſe
éloge, ni a vous, Mme. Reves.

Il faut vous apprendre, a-t-elle c
tinué, qu'on me propoſe pour mon
une alliance dont j'ai fort bonne
nion; mais je l'aurois meilleure
re, ma chere, ſi je ne vous avo
mais vue. J'en ai parlé à milord.

prouveriez-vous, lui ai-je dit, que je priſſe le parti de m'adreſſer directement au chevalier Grandiſſon, pour ſavoir ſes intentions de lui-même? On le repréſente comme le plus ouvert des hommes. Il ſait que notre caractere n'eſt pas moins irréprochable que le ſien, & que notre alliance ne feroit point déshonneur à la premiere maiſon du royaume. J'avoue que cette queſtion peut paroître aſſez libre, entre des perſonnes qui ne ſe connoiſſent que de nom. Cependant ſir Charles eſt un homme auquel je prendrois plaiſir à parler avec ouverture.

Milord a ſouri de ma propoſition; mais voyant qu'il ne s'y oppoſoit point, je ſuis allée voir ſir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La comteſſe s'eſt arrêtée. Elle eſt pénétrante. Elle nous a regardées, Mme. Reves & moi. Hé bien, Madame, lui

C'étoit avant-hier , a-t-el
Jamais on n'a fait un ſi beau
d'une mortelle , que ſir Charles
vous. Il me parla des engage
l'obligeoient de partir. Il lo
ſonne qui étoit l'objet de ſor
il fit le même éloge d'un fre
me fort tendrement ; il s'ét
beaucoup d'affection ſur tou
mille. Dieu ſeul , me dit-il
le ſort qui m'attend. Je me la
duire par la générosité , par l
plutôt par la providence. Apr
ble ouverture de cœur , je l
ſ dans la ſuppoſition d'

que je porte rétabliſſent une ſanté qui m'eſt chere, & ſi celle d'un frere que je n'aime pas moins en reçoit quelque ſoulagement, ma joie ſera au deſſus de mes expreſſions. J'abandonne le reſte à la providence. L'événement ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, Monſieur, lui dis-je auſſi-tôt, que vous n'avez aucun engagement avec miſs Byron.

Ici, je ne puis vous dire, chere Lucie, ſi la comteſſe s'eſt arrêtée d'elle-même pour nous obſerver; car je n'ai pu vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaiſe. Elle s'eſt apperçue de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois, en m'offrant de ne pas continuer, ſi j'étois gênée de ſon récit. J'ai approché ma chaiſe de la ſienne, & ſi proche que, penchant la tête derriere ſa propre chaiſe, le viſage à demi-caché, on ne voyoit paroître que mes yeux. Elle s'eſt levée. Non, Madame, lui ai-je dit;

demeurez assise, & continuez; de grace, continuez. Vous avez rendu ma curiosité fort vive. Souffrez seulement que je demeure comme je suis, & ne faites pas d'attention à moi. Oui, Madame, a dit Mme. Reves, qui ne brûloit pas moins de curiosité que moi, comme elle me l'a confessé depuis, continuez, & permettez à ma cousine de garder sa situation : quelle fut la réponse de sir Charles ?

Ma chere miss, a repris la comtesse, en s'asseyant & s'adressant à moi, j'ai d'abord une question à vous faire ; car je ne veux chagriner personne.

O Madame ! vous n'en êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle est cette question ?

Le chevalier Grandisson, ma chere, vous a-t-il jamais fait quelque ouverture formelle ?

Non, Madame.

Je suis fort trompée, néanmoins, s'il

ne

...ne, je me croirois in-
...gne du jour, ſi j'avois tâché d'enga-
ger ſon affection.

Ah Lucie ! que ſa conduite avec moi
ſe trouve noblement juſtifiée !

Ainſi, Monſieur, répliqua la comteſſe
vous ne vous offenſerez point que mon
fils entreprenne de perſuader à miſs
yron qu'il n'eſt pas ſans mérite, &
e ſon cœur lui eſt dévoué.

M'en offenſer ? non, Madame. La
ice & l'honneur ne me le permettent
it. Puiſſe le ciel faire trouver à miſs
n, dans un heureux mariage, tous
iens qu'elle mérite ! j'ai ...
t fort ...

dont [illegible]
tout, lorſqu'avec tant de charm
n'y a rien qu'elle doive croire au
d'elle.

Quelle générosité, Lucie ! qu'
touchée ! j'en ai ſenti mon viſag
dé de larmes, pendant que je le
derriere le fauteuil de la comte
elle a continué, dans les terr
Charles.

Permettez, Madame, que je v
gne d'autres queſtions. Il peu
quelque choſe à miſs Byron
verſation ſi délicate. Comm
quel ſera le ſuccès de mon
[illegible] mon propre hon

cœur, de quel front oſerois-je paroître devant une femme d'honneur, devant vous, Madame, ſi dans le tems que la juſtice & l'honnêteté me ſoumettent à des devoirs dont on eſt en droit de me demander l'exécution, j'étois capable d'avouer d'autres deſirs, & de tenir en ſuſpens la faveur d'une autre femme, juſqu'à l'éclairciſſement de mon ſort ? Non, Madame, je perdrois plutôt la vie que de me ſouiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t-il ; mais miſs Byron eſt libre. La dame Italienne, dont l'infortune m'appelle à Boulogne, eſt libre auſſi. Mon voyage eſt indiſpenſable ; mais je ne fais point de conditions avec moi-même ; & n'enviſageant que mon devoir, je trouverai ma récompenſe dans la ſatisfaction de l'avoir rempli.

La comteſſe a changé de voix en répétant ce noble diſcours. Elle y a joint quelques marques d'admiration pour le

ſon récit : je
a-t-elle dit, ſi toutes les app
vant le porter à croire qu'il ne
dra d'Italie qu'après s'y être m
penſant avec tant de bonté e
de mon fils, il me m'accorder
recommandation auprès de c
miſs Byron qu'il nommoit
ſa ſœur, & ſur laquelle ce
voit lui donner un peu d'a
me répondit : cette propoſ
me, marque la haute idée
de miſs Byron, & don
noîtrez qu'elle eſt digne
rois-je m'attribuer, ſar
ion, l'aſcenda

l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuſes, & j'ajoutai que je ne me perſuaderois pas qu'il m'eût pardonné ſincérement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à miſs Byron le ſujet de ma viſite.

Il me ſemble, Lucie, que je n'aurois point été fâchée qu'il eût eu moins de facilité à pardonner.

A préſent, chere miſs, a repris obligeamment la comteſſe, vous me regarderez ſans peine, & vous me laiſſerez revoir votre charmant viſage. Elle s'eſt tournée alors vers moi; elle m'a paſſé un bras autour du cou; elle m'a fait la petite malice de m'eſſuyer les yeux; elle m'a baiſé la joue, & lorſqu'elle m'a vue un peu remiſe, elle m'a tenu ce diſcours:

Ma chere, ma charmante miſs Byron... que ne puis-je dire ma chere fille, dans le ſens que je le deſire! car de cette maniere ou d'autre, il faudra que vous

que ſir Charles Gr
vous ?

Madame, lui ai
beaucoup d'embarr
faire une queſtion
que vous lui avez

Oui, chere miſs,
auſſi prête à vous
qu'à lui, ſi vous n
qu'elle vous chagri

J'ai déclaré, Ma
fond du cœur, qu
l'obligation de ſe
gere; & quoique je
à tout ce que j'ai

bleſſer d'autres attachemens; j'y borne toutes mes vues.

Il n'y a point d'autre attachement, a repliqué la comteſſe, avec lequel une amitié ſi pure ne puiſſe s'accorder. Mon fils contribuera de tout ſon cœur à la fortifier. Il admire le chevalier Grandiſſon. Il regarderoit comme un double honneur, de ſe lier avec lui par vous. Chere miſs, accordez auſſi votre amitié, mais ſous un nom plus tendre, à un jeune homme que vous en trouverez digne. Je vous demanderai la quatrieme place. O ma chere! de quelle heureuſe liaiſon vous ſeriez le nœud!

Vous me faites trop d'honneur, Madame. C'eſt tout ce que j'ai pu lui répondre.

Mais, chere miſs, il me faut une explication. Je ne me paie point d'un compliment.

Hé bien, Madame, je conſens à m'expliquer. J'ai de l'honneur: il ne me reſte point de cœur à donner.

à vous, il [illegible] jamais crue capable de la [illegible] que je vais vous faire : mais à mes yeux comme à ceux de mon fils, vous êtes une fille incomparable. Ecoutez-moi nous ne penserons point à l'alliance qui nous eſt propoſée, juſqu'au dénouement du voyage de ſir Charles. Vous m'avez dit une fois, que vous pourriez donner la préférence à mon fils ſur ceux qui ont des prétentions à votre cœur. Je ne parle point de ſir Charles à qui vos affections étoient engagées avant que vous nous ayez connus. Si vous engagez-vous en faveur du chevalier ne revient pas

elqu'un, (& c'eſt ur
» le faiſiez dire) »
paroitrois-je devant une
neur ; devant vous , M
» tois capable de tenir
» ſuſpens ? ... Non, M
» drois la vie, comme ſi
» tôt que de me ſouiller
» dignité «. Mais je vo
que vous ne me faites cett
comme à lui, que pour me
à l'épreuve.

En vérité, ma chere,
rompu avec quelque emba
faites plaiſir de me fourni
Cependant je parlois de
j'en dois reſſentir un pe

Quelle charmante ing
Lucie ! elle m'a priſe dan
a baiſé encore une fois n
Je n'ai, m'a-t-elle dit, c
à faire pour moi-même :
ſuis tombée doit vous

[illegible] ;
retourner en Northampton
ai dit mon intention. Vou
point, a-t-elle repris, fans
nue voir chez moi. Je ve
que pendant votre vifite,
paroîtra point. Je ne veux
s'expofe à votre préfence ; &
à Mme. Reves : s'il venoit
participation, je vous prie
ne lui permettez point de
Byron.

Je lui ai marqué vivemen
poiſſance que je devois à tar
Elle m'a demandé un comm

inſtant à l'écart, pour me dire : il faut l'avouer ; jamais il ne m'étoit arrivé, dans les affaires que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expreſſions. Que faire ? j'étois venue dans la confiance du ſuccès. Lorſque l'eſpérance eſt preſqu'égale au deſir, on n'eſt rempli que des idées qui la flattent. Nos paſſions, ma chere, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette regle, vous & ſir Grandiſſon.

Elle nous a quittées. Je vous épargne, chere Lucie, toutes les réflexions auxquelles je me ſuis livrée ſur cette importune & flatteuſe viſite. Hélas ! ce n'eſt pas pour ces petits chagrins que la conſtance m'eſt néceſſaire, & que les efforts me coûtent.

N. B. *Quoiqu'on ne faſſe pas difficulté de ſupprimer continuellement un grand nombre de lettres qui affoibliſſent*

ipal, entre celles même de
il y en a de ſi ſinguliére-
s, qu'elles méritent une
lles ſont les deux ſuivan-
actere de miſs Grandiſſon,
ady G... éclate dans tout

TRE LXVI.

ON, à miſs SELBY.

rdi matin, 28 Avril.

vous de cette étrange mi-
r moi, je la trouve extrê-
le. Milord L.... perd
lle. Milady eſt au même
ſclare qu'elle l'aime beau-
lle n'aime point ſes ca-
G... parle de m'apporter

ſes

ſes plaintes. Le ſujet de la querelle ne paroît pas fort grave, comme je l'apprends d'Emilie : mais les bagatelles ont quelquefois des ſuites ſérieuſes, lorſqu'on a l'extravagance d'y inſiſter. Quoi qu'il en ſoit, l'affaire eſt entre eux, & ni l'un ni l'autre ne ſe preſſent d'en parler. Cependant milord & milady L.... déſapprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur méſintelligence commença hier au ſoir. Nous avions ſoupé chez eux, Mme. Reves & moi, avec milord & milady L.... & les deux dames Italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la ſignora Olivia partit en même tems avec ſa tante. On ſe mit à jouer. Milord & milady L.... Emilie & le docteur Barlet tombèrent enſemble. Au milieu de leur partie, milady G... qui étoit montée à ſon appartement, deſcendit l'eſcalier avec préci-

faut, interrompit-elle ; —
il ne faut rien. Elle s'assit d
lie. Ne prenez pas garde à
elle. Qui gagne ? qui perd
promena dans la chambre
Milord & milady L.... au
feindre de ne rien remarqu
pérance que l'orage s'appa
même ; car il étoit échapp
quelques petites vivacité
dîner, quoiqu'à souper to
tranquille. Le docteur Ba
ses cartes. Elle les refus
teur, lui dit-elle ; j'ai
cartes, avec lesquelles j

vous y prenez, je le crois bien, Madame.

Milady G... Ne vous exposez pas, milord : nous sommes en compagnie. Ma sœur, je crois que vous avez Spadille à gages.

Milord G... Permettez, Madame, que je vous dise un mot ou deux.

Milady G... Toujours prête à l'obéissance, milord.

Elle se leva. Il voulut prendre sa main : elle la mit derriere elle.

Milord G... Vous me refusez votre main, Madame ?

Milady G... Elle m'est nécessaire.

Il s'éloigna d'elle, &, sans ajouter un mot, il sortit de la chambre.

Milady G... (Se tournant vers la compagnie d'un air gai & tranquille). Quelles étranges créatures que ces hommes !

Milady L... Charlotte, vous m'étonnez.

Milady G... J'en suis charmée, ma sœur.

dy L... Mais, ma
ends rien.

ilady G... Nous autres femmes,
s aimons l'étonnant, l'incompréhen-
le.

Milord L... En vérité, Madame, je
ne crois pas la raison pour vous.

Milady G... j'en suis charmée, mi-
lord.

Milord L... Charmée ! de quoi ?

Milady G... De ce que la raison est
toujours pour ma sœur.

Milord L... Réellement ; Madame, si
j'étois à la place de milord G... la pa-
tience m'échapperoit.

Milord G... Bonne leçon pour vous,
milady L... faites-en votre profit, &
continuez d'être si raisonnable.

Milady L... Lorsque j'en userai com-
me vous, Charlotte...

Milady G... j'entends, chere sœur,
il n'est pas besoin d'achever. Chacun
sa méthode.

Lotte, je
Milady G..
Milady L.
laissez-vous
Milady
Chaque c
Emili
craindr
Lorsqu
G...
de
c

Milady L... Cela n'arriveroit point ſi mon frere...

Milady G... Peut-être non.

Milady L... En vérité, chere Charlotte, je crois que vous avez tort.

Milady G... Je le crois auſſi.

Milady L... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas...

Milady G... De réparer mes fautes ? Chaque choſe a ſon tems.

Emilie avoue qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorſque la femme-de-chambre de milady G... vint lui dire que milord ſouhaitoit de la voir. Ces hommes ſont inexplicables, reprit-elle ; ils ne ſont contens ni avec nous, ni ſans nous. Mais je vais l'obéiſſance même. Tous mes ſervices ſeront obſervés. Elle ſortit.

Comme aucun des deux ne revint ſur-le-champ, milord & milady L... qui attendirent arriver leur carroſſe, en prirent occaſion de ſe retirer ; & pour man-

mécontentement à leur sœur,
rent sans avoir pris congé d'elle.
rlet prit aussi le parti de monter
appartement ; de sorte que Milady
qui ne tarda point à descendre, fut
rêtement surprise, & même un peu
quée ; de ne trouver qu'Emilie. Milord
rriva presqu'aussi-tôt par une autre por-
te. Assurément, lui dit-elle, voilà une
conduite bien étrange. Avec vos airs de
mari, vous mettez une compagnie en
fuite.

Milord G... Bon Dieu ! vous me jet-
tez dans un étonnement, Madame.

Milady. A quoi reviennent ces excla-
mations, lorsque vous avez effrayé tout
le monde ?

Milord. Moi, Madame ?

Milady. Vous, Monsieur. Oui, vous.
N'avez-vous pas pris le ton de maître
dans mon cabinet ? L'amour de la paix
ne m'a-t-il pas fait descendre ? Ne m'a-
vez-vous pas suivie... avec des regards

fort jolis, je vous assure, pour un homme marié depuis deux jours ? Enfuite n'avez-vous pas voulu m'emmener ? N'auroit-on pas cru que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite ? a-t-il manqué quelque chose à ma soumission ? ne m'a-t-elle pas attiré des *airs d'hommes ?* n'êtes-vous pas sorti brusquement de la chambre ? Tous les assistans peuvent rendre témoignage du calme avec lequel je suis retournée vers eux, dans la crainte qu'ils ne s'affligeassent trop pour moi, & qu'ils ne crussent notre querelle fort grave. Enfin, lorsque votre chaleur s'est appaisée, comme je le suppose, vous m'avez fait appeller. Sans doute, ai-je pensé, qu'il est tout-à-fait revenu à lui-même. Je me suis encore hâtée d'obéir...

Milord. Et ne vous ai-je pas suppliée, Madame...

Milady. Suppliée, Monsieur ? oui ; mais avec des regards... L'homme que

En effet, milord eſt ſor
tranſport d'impatience. Oh
mes, ma chere ! s'écria-t-
gardant Emilie.

Je ſais bien, m'a dit
fille, ce que j'aurois pu
dre ; mais on aſſure qu'il
mais entrer dans les querel
gales.

La méſintelligence ne fit
ter juſqu'au lendemain. En
me donner d'autres informa
lorſqu'elle achevoit ſon réc
remis le billet ſuivant, de
milady C

» Auſſi ne veux-je ſouſcrire que mon » cher nom de

CHARLOTTE GRANDISSON.

Je lui ai fait ſur le champ la réponſe ſuivante. » Je ne connois perſonne qui » ſe nomme Charlotte Grandiſſon. J'ai- » me tendrement milady G... mais je » ne ſuis capable de pitié que pour mi- » lord. Je ne vous verrai pas. Je n'ai » pas de conſeil à vous donner, hors » celui de ne pas vous faire mal-à-pro- » pos un jeu de votre bonheur «.

Une demi-heure après, il m'eſt venu une ſeconde lettre.

» Voilà donc ce que j'ai gagné par » mon mariage! mon frere abſent, un » mari intraitable, milord & milady » L... dans ſon parti, ſans s'informer » qui a tort ou raiſon; le grave docteur » Barlet, dont le ſilence me condamne; » Emilie qui me laiſſe, en portant le » doigt à l'œil; mon Henriette qui re-

» ſulté mes intentions. Vous
» rez en paſſant, qu'il lui étoit échap-
» pé quelques impertinences pendant le
» dîner ; mais j'avois paſſé là-deſſus.
» Quelle eſt cette hardieſſe ? lui dis-
» je. De grace, Monſieur, ſortez. Pour-
» quoi quittez-vous la compagnie ?
» Je viens, ma très-chere vie, pour
» vous faire une priere. L'exorde, com-
» me vous voyez, étoit aſſez civil,
» s'il y eût mêlé un peu moins de ſes
» importuns tranſports ; mais il me jetta

» les bras autour du cou, en préſence de
» Jenny, ma femme-de-chambre. Les
» folles careſſes d'un mari ſont capa-
» bles de faire de dangereuſes impreſ-
» ſions ſur ces filles. Ne trouvez-vous
» pas, Henriette, que c'eſt bleſſer ou-
» vertement les bonnes mœurs ?

» Je refuſe votre demande, & je ne
» veux pas même l'entendre. Comment
» avez-vous oſé pénétrer ici ? Vous avez
» dû juger que je n'avois pas quitté ma
» ſœur pour long-tems. Quoi donc ! la
» cérémonie eſt-elle déjà ſi ancienne,
» qu'elle autoriſe un manque de ſavoir
» vivre ?

» De ſavoir vivre, Madame ! Il parut
» vivement frappé de l'expreſſion. Laiſ-
» ſez-moi, repris-je, ſans lui donner le
» tems de répondre. Sortez à ce mo-
» ment. Mes yeux ne dûrent pas être
» bien méchans dans ma colere; car il
» me déclara qu'il ne ſortiroit point;
» & jettant encore une fois ſes bras

» m'abandonnerez poi
» la bienſéance eſt int
» ſuis sûre. Prendre
» odieuſes libertés d
» cement de mariage, (
» noître qu'elles ne vo
» à vous-même.
» Vous pouvez doi
» que je lâchai la b
» gnation. Il diſparu
» murmurer, & de
» meur. Le mot de d
» bouche. Je démand
» toit à moi qu'il l'a

mari. Cependant, en toute autre occaſion, je lui vois faire la prude.

» Avant que ma colere fut appaiſée, » le hardi perſonnage ne fit pas difficulté » de reparoître. C'eſt la pure vérité » Henriette. Comme vous ne faites » rien de ſecret ? me dit-il ; je ne veux » pas vous quitter. En vérité, Madame, » vous me traitez mal. Mais ſi vous » permettez que je vous revoie demain » au matin.

» Non, Monſieur.

» Seulement à déjeûner, ma chere ; » & où ? chez miſs Byron. C'eſt une » complaiſance que je vous demande.

» Sa chere ! dans le monde entier, » je ne hais rien tant qu'un hypocrite. » Je ſavois que ſon deſſein étoit de me » mener aujourd'hui en viſite, pour » faire parade de ſa nouvelle propriété ; » & je jugeai que, me voyant en co- » lere, il vouloit tout à la fois me » nommer une maiſon agréable, ſe faire

» C'eſt de ce mariage
» ment que notre import
» a pris naiſſance. Ce qui
» plus, c'eſt l'artifice de
» le deſſein manifeſte qu'i
» mettre dans ſes intérêt
» qua point, dans le co
» cation, d'y joindre l
» appeller à vous. Voul
» dans le cœur de ma pl
» cette méchanceté eſt -
» ble ? Vous croyez bien
» riette, que ſi la prop
» voir n'étoit pas veni
» tout après tant d'offen

» fieur . . . avec un degré de hauteur » aſſez modéré, furent les plus grands » emportemens de ma part ; ſuivis à » la fin du mot rebelle, je n'en ferai » rien.

» De ſon côté, il répéta vingt fois, » en différentes formes : ſur mon hon- » heur, Madame, que je périſſe, ſi... » & paroiſſant héſiter : vous me traitez » mal, Madame... je n'ai pas mérité... » & permettez que je vous déclare... » j'inſiſte, Madame, à vous demander » cette complaiſance.

» Ce langage, Henriette, ne pouvoit » plus être ſupporté. La ſoirée étoit fraî- » che ; mais je n'en pris pas moins mon » éventail. Oh! oh! dis-je, quels termes! » quels termes! quelles expreſſions! vous » inſiſtez, milord ? Je juge que je ſuis » mariée : me tromperois-je ? Je pris » alors ma montre : lundi ſoir, à dix » heures & demie, le... quel jour » ſommes-nous du mois ? Je demande

» Chere milady
» pour mettre le c
» me donna ſon n
» de ſupporter ce t
» pas toute la te
» vous.

» Ainſi, Monſieu
» d'amour que vou
» valoir tous les dr
» bien. J'ajoutai qu
» aſſez piquantes ſu
» j'allois faire pour
» continué; mais pr
» ve, que je trouvai
» peu mépri[illegible]

» Le reproche étoit trop vrai pour » être oublié ; vous en conviendrez, » Henriette ; & de la part d'un homme » qui n'a pas trop de l'un ni de l'au- » tre... mais j'avois trop d'empire ſur » moi-même pour lui communiquer cette » obſervation. Milord, c'eſt ce que je » lui dis, je me repoſe ſur votre ju- » gement. Il ſera toujours le contre- » poids de mon eſprit ; & quelque jour, » avec l'aſſiſtance de votre amour dé- » daigneux, il m'apprendra la diſcré- » tion.

» Dites, ma chere, n'étoit-ce pas lui » faire un compliment très-flatteur ? » devoit-il prendre autrement, ſur- » tout avec le ton grave dont je le pro- » nonçois, & une fort belle révérence » dont il fut accompagné ? Mais, ſoit » remords de conſcience ou mauvais na- » turel, & tous deux peut-être, il le » prit pour une ſatyre offenſante. Il ſe » mordit les levres. Jenny, dit-il, à

» craindre qu'il n
» battre : & pen
» dans ſes airs m
» la porte, & j'a
» blée.

» Comme les f
» doivent point s
» amis, parce que
» rent dans la mé
» que l'honnête co
» oubliées, je me
» les conſeils de la
» riez été charmée d
» impoſerai à mes a
» même : je ſerai

» de faire mes obſervations ſur le jeu,
» avec la douceur d'un agneau ; mais je
» me vois ſuivie preſqu'auſſi-tôt, par
» mon indiſcret, le viſage en feu, &
» tous ſes traits en action ; & quoique
» je l'euſſe averti de ne pas s'expoſer,
» je lui vois prendre des airs, dont
» l'effet, comme vous allez l'entendre,
» fut de chaſſer ma compagnie. Il ſort
» par un autre effet des mêmes airs, &
» peu de momens après il me fait ap-
» peller. Qui n'auroit pas cru que c'é-
» toit quelque mouvement de repentir ?
» D'autres femmes auroient joué la rei-
» ne Vaſti, & refuſé de ſortir, pour
» mortifier leur tyran. Mais moi, la ſou-
» miſſion même, mes vœux ſi récens de-
» vant les yeux, j'obéis au premier mot.
» Cependant vous jugez bien que, mal-
» gré ma douceur naturelle, je ne pus
» retenir quelques petites récrimina-
» tions. Il étoit trop en humeur de maî-
» tre pour les écouter. *Je vous dirai*,

» m'aba[illegible]
» la bienſéance eſt intéreſſée.
» ſuis sûre. Prendre la défen
» odieuſes libertés dans un
» cement de mariage, ce ſeroit
» noître qu'elles ne vous déplai
» à vous-même.

» Vous pouvez donc vous
» que je lâchai la bride à
» gnation. Il diſparut avec
» murmurer, & de marque
» meur. Le mot de *diable* ſ
» bouche. Je démandai à Je
» toit à moi qu'il l'avoit
» aſſurément, me répondit

» mari. Cependant, en toute autre oc-
» casion, je lui vois faire la prude.
» Avant que ma colere fut appaisée,
» le hardi personnage ne fit pas difficulté
» de reparoître. C'est la pure vérité
» Henriette. Comme vous ne faites
» rien de secret? me dit-il; je ne veux
» pas vous quitter. En vérité, Madame,
» vous me traitez mal. Mais si vous
» permettez que je vous revoie demain
» au matin.

» Non, Monsieur.

» Seulement à déjeûner, ma chere;
» & où? chez miss Byron. C'est une
» complaisance que je vous demande.

» Sa chere! dans le monde entier,
» je ne hais rien tant qu'un hypocrite.
» Je savois que son dessein étoit de me
mener aujourd'hui en visite, pour
faire parade de sa nouvelle propriété;
& je jugeai que, me voyant en co-
lere, il vouloit tout à la fois me
nommer une maison agréable, se faire

» nement à la compas-
» vers comme il eſt, ç'eût été trop dur
» que de l'accompagner chez vous. Il
» voudroit porter ſa cauſe à votre tri-
» bunal ; mais je lui ai preſque ôté ce
» deſſein par mes railleries. J'ai pris le
» parti de vous écrire. Quelle réponſe
» ai-je reçue ? Cruelle Henriette ! re-
» fuſer votre médiation dans un diffé-
» rend entre l'homme & la femme ! mais
» je laiſſerai brûler le feu. Si la maiſon
» ſe ſauve, & qu'elle en ſoit quitte
» pour un peu de flamme dans la che-
» minée, je ſaurai m'en conſoler.

» Adieu, méchante fille. Si vous ne

Voyez, Lucie, avec quelle adreſſe cette chere capricieuſe s'y prend, pour me mettre dans ſes intérêts. Mais je vous aſſure que je ne me laiſſerai pas gagner par ſes flatteries.

LETTRE LXVII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

Mardi au ſoir.

J'ARRIVE de Saint-James-Square. J'avois pris une chaiſe à porteurs. Emilie eſt venue au-devant de moi. Elle s'eſt jettée à mon cou. Je me réjouis de vous voir, m'a-t-elle dit. En chemin, n'auriez-vous pas rencontré la maiſon? Voyant que je ne comprenois rien à ce langage, c'eſt que depuis mon retour, a-t-elle repris, on l'a jettée, comme on dit, par la fenêtre. Ah! Mademoiſelle!

à la méthode du dialog

Milady G... Enfin,

Henriette. Vous m'avie

ne viendriez point.

Miſs Byr. Je l'avoue

me tenir à ma réſolutio

vous voulez ruiner vot

Milady. C'eſt ce que v

De grace, ne me dites

m'ayez déjà dit. Je hais

mon enfant.

Miſs Byr. Il faut donc

Milady. Non point ab

pouvez me dire des choſe

Milord G... Miſs Byron, je ſuis votre ſerviteur très-humble. Votre préſence répand la joie dans mon cœur. Madame, (en ſe tournant vers ſa femme) vous n'avez pas été aſſez long-tems avec miſs Byron pour commencer un air. Je ne ſais quelles ſont vos vues.

Milady. Charmante choſe que l'harmonie! mais pauvre affligée que je ſuis, je n'en connois plus d'autre que celle de mon claveſſin.

Milord. (levant les deux mains) l'harmonie, Madame! Dieu m'eſt témoin... mais je veux tout expoſer devant miſs Byron.

Milady. Il n'eſt pas beſoin, milord. Elle ſait déjà tout ce qu'elle peut ſavoir; à moins qu'il n'y manque les belles couleurs que votre impétueux eſprit y peut ajouter. Auriez-vous ici ma longue lettre, Hentiette?

Milord. Seroit-il poſſible, Madame, que vous euſſiez eu le cœur d'écrire...

fût ici. Je pénétre l
penſée.

Milord. Eh bien,

Miſs Byr. Fi, fi
Madame. Quelle aig
tre ! Si je m'y con
avez badiné comme c
ce que le jeu s'eſt tou

Milord. Si vous ſi
Byron, & ſi vous
ble . . .

Miſs Byr. Je ne bl
leur, milord, vous
eſt de ſang-froid ;
point. Elle ne paroît

Mais, Henriette, vous vous trompez. Ce n'eſt pas de la chaleur ſeulement. Milord eſt un emporté. Si humble avant le mariage ! n'a-t-il pas connu mon caractere ? Il l'a ſouffert lorſqu'il ne me devoit rien ; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations.... Henriette ! Henriette, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

Miſs Byr. Chere milady ! votre cœur vous condamne. Je ſuis sûre que le tort eſt de votre côté.

Milord. Mille graces, Mademoiſelle : je veux que vous ſoyez informée de tout, juſqu'à l'origine.

Milady. Juſqu'à l'origine ! miſs Byron la ſait déjà : c'eſt moi qui vous l'apprends, milord. Mais, ce qui s'eſt paſſé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira.... C'eſt à peu près l'heure où nous étions d'aſſez bonne intelligence, il y a huit jours, à l'égliſe de Saint-Georges.

ecno, milord, ſi
me modérer, comm
ſavouer que je l'ai f
Milord. Vous n'
ſur vous; madame
ſur le mépris que
Milady. Fauſſe ir
dont vous connoiſſ
même, ſans quoi v
ne vous permettroit
Milord. Miſs By
Milady. Eſt-il pc
plaiſir à s'expoſer
vous aviez ſuivi mc
vous deſcendîtes hi

faire ma révérence. (Il m'en a fait une, & sur le champ il vouloit sortir. Je l'ai retenu par la manche). Milord, vous ne vous quitterez point. Vous, milady, si votre cœur ne vous fait aucun reproche, parlez. Je vous défie de dire non. (Elle est demeurée en silence).

Miss Byr. Avouez donc votre faute. Promettez d'être moins vive. Faites vos excuses...

Milady. Ciel, des excuses !

Miss Byr. Et milord vous en fera aussi de vous avoir mal entendue, de s'être piqué trop facilement.

Milord. Trop facilement, Mademoiselle ?

Miss Byr. Quel est l'homme généreux qui ne verra point avec complaisance les saillies d'une jeune femme vive & gaie, lorsque tout l'assure qu'il n'est question que d'un badinage innocent, sans aucun mêlange de mauvaises intentions ou d'humeur ? n'est-ce pas de son pro-

de l'approuver ; vous ... cette franchiſe, milady. Votre vous eſt point échappé. Je me de l'en avoir vu mortifié. Mais milord, obſervant que c'étoit raftere naturel, une gaieté de ment qu'elle exerce ſur ceux qu le mieux, il lui pardonna ; il plaiſir de la railler à ſon tour ; petite guerre, ſoutenue de par tre avec beaucoup d'eſprit & d'a fit les délices de la compagn l'aimez, milord ?...

Milord. Jamais on n'eut plu pour une femme. Comptez, mi

Milord. En vérité, chere miſs Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offenſe. D'où peut venir cette obſtination, ſi ce n'eſt du mépris qu'elle a pour moi ?

Milady. Chanſons ! vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais ſi vous le penſez ſérieuſement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remédier au mal, en vous emportant, en faiſant mille grimaces, & pouſſant la paſſion juſqu'à ſembler prêt d'écumer par la bouche ? Je lui ai dit, miſs Byron, (le voilà ; qu'il le nie, s'il en a le front), que l'homme auquel j'ai fait mes vœux, avoit un autre viſage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un compliment à ſa figure naturelle, & n'auroit-il pas jetté à l'inſtant le vilain maſque de la paſſion, pour ne montrer que ſa phyſionomie ordinaire ?

Milord. Vous voyez, miſs Byron, vous voyez l'air de raillerie qu'elle af-

Mais savez-vous quel
à milord ! une femme
lui rendre colere pou
ceur est mon crime. O
ère de mauvaise hum
que jusqu'à présent or
dé la douceur comme
femme.

Milord. Juste ciel
juste ciel !

Milady. Soyez ju
est question de pr
Milord G... me pr
je ne lui ai jamais v
nie. Il m'a trompée,

veaux airs qu'il ſe donne ? Des airs qu'il n'auroit pas eu la hardieſſe de prendre il y a huit jours. Parlez Henriette ; de quel côté eſt le tort, entre milord & moi ?

Milord. Vous voyez, miſs Byron. Quel moyen d'entrer en raiſonnement avec une femme qui ramene tout à la plaiſanterie ?

Miſs Byr. Hé bien, milord, faites comme elle. Ce qui n'admet point de raiſonnement, vaut-il la peine de s'en fâcher ?

Milord. Miſs Byron eſt votre amie, Madame ; je lui abandonne la déciſion.

Milady. Vous feriez mieux de me l'abandonner à moi-même.

Miſs Byr. Dites oui, milord.

Milord. Eh bien, Madame ! quel eſt donc votre décret ?

Milady. J'aimerois mieux que miſs Byron prononçât. Je ne voudrois pas que mon décret fût conteſté lorſqu'il ſera ſorti de ma bouche.

jamais les raines imagin
promettre qu'à l'avenir
de la diſtinction entre c
bon ou de mauvais na
prêtera de bonne grace
ries, & qu'il ne s'en
parce que, toute exceſſiv
quelquefois, elle ne c
fond d'un admirable car
tes-vous, milord?

Milord. Croyez-vous
à ce que vous propoſe

Milady. Odieuſe qu
laiſſe enſemble. Appre
je n'ai commis de faut

Miſs Byr. C'eſt ce que milord ne fera point. Vous avez déjà pouſſé le badinage à l'excès. Milord conſervera ſa dignité, pour l'honneur même de ſa femme. Il ne conſentira pas non plus à vous voir ſortir.

Il a pris une de ſes mains, qu'il a preſſée de ſes levres. Au nom du ciel, Madame, ſoyons heureux ! Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je ſuis coupable de quelque choſe, n'en attribuez la faute qu'à ma tendreſſe. Je ne puis ſupporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Milady. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage, il y a quelques heures ? pourquoi vous être expoſé, malgré mes inſtances ?

Je l'ai priſe un peu à l'écart. Soyez généreuſe, Charlotte. Que votre mari ne ſoit pas le ſeul pour qui vous manquiez de générosité.

Milady. Bon ! notre querelle n'a pas

pas pouſſée avec un peu
eſt certain que nous la r
Miſs Byr. Prenez pou
conſeil que vous donnie
vous expoſez point, &
autre : c'eſt qu'une femn
faillible ment lorſqu'elle
ri. Je reſſens déjà un p
pour vous. Vous n'êtes p
lotte que j'ai connue.
attachez quelque prix à l
de vous, & ſi vous êt
connoître une erreur d
Milady. Je ſuis une
humble & docile. Elle

vers ſon mari, qui promenoit ſes regards vers la fenêtre, & qui s'eſt avancé au devant d'elle en la voyant approcher ; milord, a-t-elle commencé, avec une révérence, miſs Byron vient de m'apprendre une partie de mon devoir que je ne ſavois pas. Elle ſe propoſe d'être quelque jour un modele d'obéiſſance. Il auroit été fort heureux pour vous que j'euſſe eu ſon exemple. Elle me fait entendre qu'à préſent que je ſuis mariée, je dois être grave, ſage, & ſurtout extrêmement ſoumiſe ; qu'un ſourire me convient à peine ; que je dois être réſervée, ſérieuſe ; & reſpecter mon mari. Si vous croyez, Monſieur, que cette conduite ſoit le devoir d'une femme mariée ; & ſi vous l'attendez de moi, ayez la bonté, lorſque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. A l'avenir, ſi je me ſens diſpoſée à pouſſer le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en de-

croisés devant [illegible]
chose à faire de plus ?

Il l'a prise dans ses bras ; il l'a serrée tendrement : cher objet de mes affections, au milieu même de vos plus injustes ca-prices, voilà, voilà ce qui reste à faire, je ne vous demande que la moitié de l'amour que j'ai pour vous, & je suis le plus heureux des hommes.

Milord, ai-je interrompu, vous gâtez tout par cet empressement, après le discours qu'elle vous a tenu. Si c'est là tout l'avantage que vous tirez d'une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. O Madame ! vous [illegible] trop aisément, si vous ne

de nos tracaſſeries domeſtiques. Henriette, Henriette, a-t-elle ajouté, je ne vous pardonnerai jamais votre derniere leçon.

C'eſt ainſi, ma chere Lucie, que s'eſt terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c'eſt que dans la concluſion il n'y ait point eu aſſez de dignité de la part de milord. La joie de ſon cœur éclatoit ſi vivement ſur ſes levres, que l'impertinente Charlotte a laiſſé voir de tems en tems, par différentes marques, qu'elle s'applaudiſſoit d'être néceſſaire à ſon bonheur, Mais, Lucie, ne l'en eſtimez pas moins; car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagée à paſſer le reſte du jour avec eux. Emilie s'eſt réjouie de leur réconciliation. Son cœur ſe faiſoit voir dans les témoignages de ſa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raiſons chaque fois que je la vois.

à tous ſes amis de [illegible]
longues réflexions ſur leurs caractères.
Elle fixe le jour de ſon départ & de
ſa route. Milord L... milord G... &
leurs femmes, doivent l'accompagner
pendant une partie du chemin. Elle a
pris congé des dames italiennes, qui
ſe propoſent d'aller promener leurs cha-
grins dans les provinces d'Angleterre.
Deux longues lettres; l'une du chevalier Meredith à miſs Byron, l'autre
d'elle, en réponſe, apprennent à miſs
Selby que M. Fouler, toujours éper-
duement amoureux, mais ſans eſpéran-
ce, a renoncé au mariage; que l'é-

veut donner au neveu : mais dans ſa réponſe au vieux chevalier, elle emploie de fort bonnes raiſons pour lui ôter cette penſée. Bien entendu qu'en partant de Londres, elle promet d'entretenir un commerce de lettres avec ſes meilleurs amis, ſur-tout avec milady G... Enſuite la ſcene changeant par ſon départ effectif, elle écrit du château de Selby. Sa premiere lettre contient un long détail de ſa route, depuis qu'elle a quitté ſes conducteurs à Dunſtable, où ſon oncle, ſa tante & ſa couſine Selby étoient venus au-devant d'elle. Elle a rencontré tous ſes anciens amans, c'eſt-à-dire, les *Greville* les *Fenvick* les *Orme*. Ils n'ont pas manqué de ſe trouver ſur ſon chemin, pour lui renouveller leurs adorations. Elle peint l'état où elle a retrouvé ſa famille, & tout ce qu'elle croit capable de plaire aux amis qu'elle a quittés. Leurs reponſes roulent ſur ce qui ſe paſſe, dans ſon abſence, à Lon-

mille faces différentes. .
tre de milady G... en
donne à miſs Byron les
velles qu'on ait reçues
Grandiſſon depuis ſon

LETTRE L

*Milady G*** à mi*

Londres,

AUJOURD'HUI, ma c

M. Lowther eſt venu ici avec une lettre de ce chirurgien, par laquelle nous apprenons que ſir Charles eſt actuellement à Paris. M. Belcher, qui étoit avec nous lorſque l'ami de M. Lowther eſt arrivé, l'a prié de nous laiſſer ſa lettre, parce qu'elle contient une aventure fort extraordinaire, dont nous avons penſé auſſi-tôt à vous communiquer le récit. Premiérement ayez le cœur tranquille ſur le chevalier Hargrave Pollexfen, qui eſt à la vérité de retour à Londres; mais en fort mauvais état. La frayeur l'a ramené en Angleterre, d'où il ne penſe plus à ſortir. Vraiſemblement il doit ſon exiſtence à mon frere.

M. Belcher, pour ſe procurer des éclairciſſemens plus certains a pris la peine d'aller chez lui, & de parler au valet même qui étoit préſent à l'action. Des circonſtances qu'il a recueillies, & de la relation de M. Lowther, il a fait une lettre pour le docteur Barlet, qu'il

de l'après-midi
Lowther avec lui
& s'approchant
toit plus qu'à d
un homme à ch
chaise, avec tou
vive frayeur, &
affreux récit. Mo
postillon. L'incon
maître, qui étoit
glois, avec un de
me nation, venoi
sept hommes à chev
ter le grand chemi

ce lieu qu'ils exécutoient apparemment leur ſanglante entrepriſe. Il s'étoit adreſſé à quelques autres paſſans, qui n'avoient pas été fort touchés de ſa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon frere lui demanda le nom de ſon maître, & ne fut pas peu ſurpris en apprenant que c'étoit le chevalier Pollexfen, accompagné de M. Merceda. Le chemin de Saint-Denis à Paris eſt planté d'arbres des deux côtés ; mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur qui pût empêcher, à une grande diſtance, d'appercevoir une chaiſe & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin eſt bordé auſſi d'un foſſé ; mais avec des routes par intervalles, pour le paſſage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au poſtillon de prendre par une des ouvertures, en diſant qu'il ne ſe pardonneroit pas d'avoir laiſſé périr ſir Hargrave & ſon ami ſans avoir fait ſes efforts pour les ſauver.

c lui ;
owther.
dernier ;
, pria M.
le dans la
ois hom-
op vers la
urent frap-
& lorſqu'il
, il en vit
es gardoient
t qui paroiſ-
deux anglois,
ttant, & de-
u ciel. Comme
s d'aſſez loin,
rochant, pour
cette cruelle ſce-
, il paroiſſoit al-
les deux malheu-
s quatre cavaliers
:, pour remonter
nant aux trois au-

:s, ils s'avancerent vers ſir Charles, mme réſolus de ſoutenir leur vio- ıce, pendant que les deux qui reſ- ient à pied, continuerent de mal- iter ſans pitié les objets de leur furie ec les manches de leurs fouets, dont ique coup leur arrachoit d'affreux hur- ıens. Les agreſſeurs ne paroiſſant point poſés à finir, & le tems ne leur ınt pas manqué pour exécuter leur ſſein, il avoit été queſtion de vol ou meurtre, ſir Charles conclut qu'il giſſoit de quelque vengeance parti- liere. Il ſe confirma dans cette opi- on, lorſque les cinq cavaliers, qui oient tiré leur piſtolets en le voyant procher avec le ſien, lui demande- ıt un moment d'explication, après voir averti néanmoins de ne pas s'at- er une mort certaine, s'il s'échap- it à la moindre témérité. Sa réponſe t de les exhorter à faire donc ſuſ- ndre les violences; &, remettant ſon

t dans sa fonte, il promit ce qu'on
mandoit. Ses gens arriverent au
instant. Il leur cria de ne rien
rendre sans ses ordres. Ensuite,
idant de son cheval, dont il leur
les rênes, il s'avança, l'épée à la
, vers les deux hommes qui n'a-
t cessé d'exercer cruellement leurs
. A son approche ils firent quel-
pas vers lui, en tirant aussi leurs
. Les cinq cavaliers s'avancerent
ême tems, & l'un d'eux leur dit:
assez, Messieurs. Il faut apprendre
brave inconnu la cause d'une aven-
qui doit lui causer quelqu'étonne-
: & se tournant vers sir Charles:
ne sommes, Monsieur, ni des as-
s, ni des voleurs, mais les deux
nes qui paroissent exciter votre pi-
sont des infames. Quelque soit
crime, repliqua sir Charles, nous
nes dans un pays qui ne manque
t de magistrats pour le maintien
de

de la juſtice. Auſſi-tôt il aida ſucceſſivement les deux malheureux à ſe relever. Ils avoient tous deux la tête enſanglantée, & le corps ſi briſé qu'il ne purent étendre les bras juſqu'à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d'eux. Sir Charles leur rendit ce ſervice. Pendant ce tems-là, un des deux cavaliers qui étoient à pied, s'impatientant du délai, cria furieuſement qu'il n'étoit pas ſatisfait de ſa vengeance, & ſe ſeroit précipité ſur les coupables, s'il n'eût été retenu par ſes compagnons. Sir Charles demanda aux deux anglois s'ils étoient injuſtement maltraités. Non, répondit un des aſſaillans; ils ſavent au fond de leur cœur qu'ils ſont deux infâmes. En effet, ſoit remords ou terreur, ils ne répondirent que par des gémiſſemens; & ni l'un ni l'autre ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes pieds. M. Lowther, que l'honneur avoit fait marcher ſur les traces de ſir Charles, arriva le piſtolet à

ndit auſſi-tôt, à ſe
iner ſi leurs bleſſures
es. Le plus furieux
ut s'y oppoſer : mais
ſon cheval par la bri-
ant vers les autres :
-il d'un ton ferme, ces
nt des anglois de dif-
ſfendrai au péril de ma
comme vous ne pen-
, & que votre empor-
que ſur eux, je com-
e que vous n'ayez eu
our les traiter ſi mal.
ous un mot d'explica-

répondit un des cava-
moiſſent tous, & ren-
s reſſentimens. Ils n'ont
tié du châtiment qu'ils
, Monſieur, continua-
ſez homme d'honneur &
enez que nous n'en avons

pas moins, & que ces deux motifs ſont ici les nôtres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux miſérables, mais nous avons voulu leur donner une leçon dont ils puiſſent ſe ſouvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d'honneur, & craignant la vengeance de ſes amis, ils ont pris la fuite avec beaucoup de précautions, pour dérober la connoiſſance de leur route. Ils avoient feint de vouloir prendre celle d'Anvers. Depuis deux jours nous les ſuivons à la trace. Vous voyez le mari, un frere & leurs meilleurs amis, tranſportés d'indignation & de fureur.

Il paroît, ma chere, que les deux coupables avoient fait partir en effet quelques-uns de leur gens pour Anvers, que c'étoit par cette raiſon qu'ils n'en n'avoient qu'un à leur ſuite. Le cavalier ajouta, qu'il y avoit un troiſieme Anglois dans le complot; qu'il étoit ſorti d'Abbeville, ſcene de leur infâmie, dans

tion, dans l'eſpérance de lui procurer du ſecours.

Sir Charles répondit que le plus juſte reſſentiment n'autoriſoit perſonne à ſe faire juſtice de ſes propres mains. On lui répliqua que ſi les coupables ſe croyoient en droit de ſe plaindre, ils ſavoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, M. Lowther, qui avoit eu le tems de viſiter leurs plaies, aſſura

qu'elles n'étoient pas mortelles ; mais jugeant qu'ils avoient beſoin d'une prompte aſſiſtance, il propoſa de les faire remonter dans leur chaiſe. Les ſept cavaliers, qui s'étoient retirés à quelque diſtance, pour tenir conſeil, retournerent vers ſir Charles avant que la chaiſe ſe fût approchée. Il craignit quelque retour de haine ; & remontant à cheval, ſe mit à la tête de ſes gens, avec cette préſence d'eſprit qui releve toujours ſon caractere. Il marcha au-devant de ceux qui venoient à lui. Eſt-ce en amis, Meſſieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vues, que vous revenez à moi ? Un d'eux répondit : notre inimitié n'eſt due qu'à ces deux infâmes. Je répete que nous n'en voulons point à leur vie, qu'ils ſavent qui nous ſommes, & qu'ils doivent ſe connoître eux-mêmes pour les plus mépriſables des humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoiſſent leur baſſeſſe à

lui, avec la promeſſe de
leur vie à plus de deux
meure.

Je crois, chere Henr
deux héros n'avoient p
preſſés, pour ſigner cet

Sir Charles, ſe tourn
leur dit avec beaucoup de
ſieurs, ſi vous avez to
vez pas faire difficulté d
ce; mais ſi vous êtes in
celle de mon ami & d
ques, ſeront employée
ment pour ſauver mes co
injuſte oppreſſion.

Les miſérables ſe mi
& les ſept cavaliers, a
fort civilement ſir Cha
rent droit à la grande r

dit qu'à mettre sir Hargrave & M. Merceda dans leur chaise. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on leur rendit ce service, au milieu des plaintes que chaque mouvement leur arrachoit, & des humbles remercimens qu'ils ne se laissoient pas de faire à leur bienfaiteur. Il continua de leur servir d'escorte jusqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, ayant eu l'attention de passer chez eux, il les trouva tous deux au lit, si brisés de coups, qu'ils ne pouvoient se remuer. M. Merceda étoit le plus maltraité; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il est demeuré à Paris entre les mains des chirurgiens, tandis que sir Hargrave a recueilli toutes ses forces pour se faire transporter en litiere à Calais, avec beaucoup de fidélité, sans doute, à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il est à Londres depuis deux jours.

M. Lowther ajoute que sir Charles, occupé, sans relâche des affaires qui re-

leur voyage ;
qu'il aura paſſé les Alpes.

N. B. On ne doutera point que
l'intervalle les deux dames n'aient
tinué leur commerce de lettres. L
preſſion qu'on en fait, n'eſt à reg
que pour ceux qui aiment les peti
tails domeſtiques. Il eſt tems de p
ter ſir Charles en Italie.

LETTRE LXIX.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARIET.

A Boulogne, 21 Mai.

Vous avez dû juger, mon cher & reſpectable ami, qu'il me ſeroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette ville. L'exécution teſtamentaire m'a donné à Paris plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le ſuccès a rempli toutes mes eſpérances. M. Lowther doit vous avoir informé des premiers événemens de notre voyage, & d'une aventure fort extraordinaire qui nous eſt arrivée preſqu'aux portes de Paris.

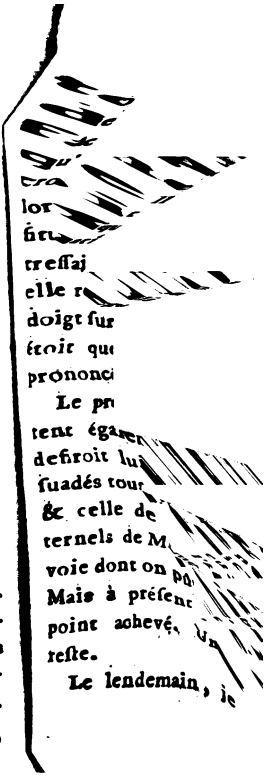
Le retardement de la belle ſaiſon nous

le ſommet de cette montagne
agréable qu'il ne l'eſt ordinaire
commencement de l'été. Vous vo
venez que l'évêque de Nocera
offert de venir au-devant de m
qu'au pied des Alpes : mais lu
écrit de Lyon que j'eſpérois de
à Parme, je l'ai trouvé dans cett
chez M. le comte de Belvedere
étoit arrivé la veille, avec le
reſcotti. Ils ont marqué tous tr
extrême ſatisfaction de me voir ;
que je leur ai préſenté M. Lo
avec les éloges dûs à ſon habil
leur apprenant auſſi que j'avois

grace ! affliction ! m'a dit seulement l'évêque, avec un regard si triste qu'il m'a pénétré de compassion. Il a voulu qu'avant son récit, on commençât par m'offrir quelques rafraîchissemens.

A la fin, pressé par mes instances, il m'a dit : Jéronimo, le pauvre Jéronimo est vivant ; c'est tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre présence lui sera plus salutaire que tous les remedes. Clémentine est en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle est d'une extrême foiblesse, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans sa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chere sœur ! que n'a-t-elle pas souffert de la cruauté de sa cousine, aussi bien que de sa maladie ? Le général l'a toujours traitée avec amitié. Il est marié, depuis votre départ, à une dame dont le mérite, la fortune & la naissance ne nous laissent rien à desirer. Il s'oppose point au desir qu'il nous

ncore une tentative. Sa
é d'accompagner ma sœur;
vivre sans elle, il a pris
ire aussi le voyage. S'il
eil de moi, il seroit de-
. Cependant j'espere que
rez aussi disposé que nous
ance pour votre visite, &
s peines où vous n'avez
lté de vous engager.
ma sœur, a-t-il conti-
n'a souffert aucune dimi-
il nous reste peu d'espé-
esprit se rétablisse jamais.
silence obstiné. Elle ne
me aux questions qu'on
lle est avec elle. C'est la
e qu'elle paroisse écouter.
que le général est marié.
le n'a fait aucune impres-
, non plus que les caresses
ur, qui s'efforce d'obtenir
ous espérons qu'à son re-
tour,



tour, mon pere & ma mere auront plus de pouvoir sur son esprit. Dans ses plus fâcheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention lorsqu'on lui parle de vous; mais cette situation dure peu. Tout d'un coup elle tressaillit avec une apparence de terreur; elle regarde autour d elle, elle met le doigt sur ses levres, comme si sa crainte étoit que sa cousine ne sache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le prélat & le P. Marescotti, regret-
nt également que l'entrevue qu'elle
firoit lui ait été refusée. Ils sont per-
adés tous deux que cette complaisance,
celle de l'abandonner aux soins ma-
nels de Mme. Bemont, étoit la seule
e dont on pût espérer quelque succès.
e à présent, dit l'évêque... Il n'a
t achevé. Un soupir a déclaré le

lendemain, je dépêchai un de mes

min [illegible]
trouva l'occaſion de m'apprendre c
paſſion n'eſt pas ralentie pour Clé
tine, & que, malgré ſa maladie
fait de nouvelles ouvertures de m
à la famille. Comme il n'eſt pas qu
d'un mal héréditaire, il ſe prom
de la patience & des remedes. E
quittant, après nous avoir accom
pendant une partie du chemin :
nez-vous, chevalier, me dit-i
Clémentine eſt le centre de me
rances. Il m'eſt impoſſible d'y re
Je n'aurai point d'autre femme. I
ce fut ma ſeule réponſe. J'admirai
[illegible] attachement, & je le

de notre entretien. L'évêque & le pere n'eurent pas beſoin d'entendre long-tems M. Lowther, pour prendre une haute opinion de ſon habileté ; & dans la ſatisfaction qu'ils en reſſentirent, ils l'aſſurerent qu'indépendamment du ſuccès, ſon voyage ſeroit pour lui la plus avantageuſe affaire qu'il eût jamais entrepriſe. Il répondit qu'étant au deſſus du beſoin, l'intérêt avoit eu peu de part à ſes vues, & qu'il étoit parfaitement ſatisfait des conditions que je lui avois déjà fait accepter

Jugez, cher docteur, avec quelle émotion je revis le palais della Porretta, quoique Clémentine n'y fut point encore. Je me hâtai de paſſer dans l'appartement de mon cher Jéronimo, qui étoit inſtruit de mon arrivée. En me voyant paroître : j'embraſſerai donc encore une fois, s'écria-t-il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandiſſon ! ah ! c'eſt aujourd'hui que j'ai aſ-

L'évêque, qui
de cette tendre
me dit que le ma
étoient fort imp
me conduisit lui-m
quis fut civil ; mai
ne peut être com
mere qui revoit ur
absence. Auſſi me d
toujours regardé
fils ; & qu'à préfe
prendre que je m'é
d'un habile chirurg
tois les avis des

qui traitoient le ſeigneur Jéronimo. Ils ne firent pas difficulté d'expliquer leur méthode & leurs opérations. M. Lowther prit le ton d'un homme éclairé qui reſpecte les lumieres d'autrui ; & la jalouſie, naturelle pour les étrangers, n'empêcha point que ſon mérite ne fut reconnnu. Jéronimo, dans une confiance aveugle pour tout ce qui vient de moi, a ſouhaité qu'il prît une chambre près de la ſienne. Depuis ce moment, M. Lowther, qui n'a pas ceſſé de l'obſerver, m'aſſure qu'il ſe rendra digne de ſa confiance & de la mienne. Quel bonheur pour moi, cher ami, ſi je devenois utile à la guériſon du frere & de la ſœur, tous deux ſi chers l'un à l'autre, qu'on doute ſi leur mutuelle tendreſſe n'a pas beaucoup de part à la durée de leur maladie ! mais que de préſomption dans une ſi flatteuſe eſpérance !

A préſent, l'impatience commune eſt de voir arriver Clémentine. Elle eſt à

modération qu'o
au rétabliſſement
la marquiſe m'a
converſation qu
elle. Elle m'a co
ſi quelque excès d
neur de la famil
au-delà des borne
je n'ai pas été peu
dre dire qu'elle c
que cette chere fil
ſi long-tems une
fût pas digne de n
tion même qu'elle
rétablir. Un compl

que le général croit encore au deſſus de moi ? Je me contentai de dire, & c'étoit avec vérité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chere que tout l'éclat de ſa fortune. Il n'y a point d'ouverture, repliqua la marquiſe, que je ne ſois portée à vous faire. Toutes mes réſolutions ſont en ſuſpens. Nous ne ſavons à quel parti nous attacher. Votre voyage entrepris au premier ſigne ; la poſſeſſion où vous êtes d'un bien conſidérable dans le pays de votre naiſſance ; car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations ſur tout ce qui vous regarde ; Olivia, qui, ſans être une Clémentine, a des prétentions ſur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le ſavons, & comme vous l'avouez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre ; quelles obligations ne vous avons-nous pas ? A quoi nous réſoudre ? Que devons-nous ſouhaiter ?

de la même cauſe, ne me
qu'à vous la liberté de me détermine
C'eſt au rétabliſſement de notre ch
Clémentine que toutes mes idées
tous mes deſirs ſe rapportent à préſe
ſans la moindre vue d'intérêt.

Permettez que je vous faſſe une
tion, a-t-elle repris; c'eſt pour m
tisfaction particuliere. Si l'évén
devenoit heureux pour Clémentine
croiriez-vous engagé par vos pre
offres?

Lorſque je les fis, Madame,
tion de votre côté, étoit la mêm
jourd'hui: Clémentine ne joui

non pere. L'héritage de mes ancêtres croit-il capable d'altérer mes réſolutions ? Non, Madame. Jamais je n'ai fait d'offre à laquelle j'aie manqué, lorſqu'il n'eſt point arrivé de changemens dans les circonſtances. Si vous vous relâchez ſur l'article de la réſidence, je me reconnoîtrai fort obligé à votre bonté, ſans vous propoſer d'autre condition.

Elle a répété qu'elle ne m'avoit fait cette queſtion, que pour ſe ſatisfaire elle-même. Je parle ſincérement, a-t-elle ajouté, & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaiſe foi.

Je l'ai aſſurée que toute mon ambition

nations, j'avois tâché de
ne perſonne, dont vou
charmes, comme je le
honneur, & comme je
doute ſi j'avois été m
malheurs de cette noble
ſerois engagé dans des d
menteroient beaucoup
prenez-moi, cher ami
ron eſt heureuſe. Que
deſtinée, je me réjouis
traîné perſonne dans
La comteſſe de D...
reſpectable. Miſs Byro
mere, & la comteſſe

ouhaiter une correſpondance avec elle, t je m'applaudis de ne m'être pas fié i-deſſus à mon cœur. Quel auroit été ion embarras ! Graces au ciel, je n'ai ien à me reprocher. Lorſqu'on ne ſe itte pas témérairement dans le danger, t qu'on n'a pas trop de confiance à ſes ropres forces, on peut eſpérer de ſa ropre prudence des ſecours proportionés à l'occaſion.

J'ai parlé à la marquiſe, de Mme. de force & de ſa fille, & je lui ai demané ſi ces deux dames étoient à Milan, Vous ſavez, ſans doute, m'a-t-elle réondu, le cruel traitement que Clénentine a reçu dans cette maiſon ; Mme. force prend parti pour ſa fille. Ce diférend nous a mis fort mal enſemble. Elles ſont toutes deux à Milan. Le gééral a fait ſerment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'évêque a beoin de toute ſa religion pour leur parlonner. Vous n'ignorez pas, cheva-

J'ai conçu, Madame, que
des raisons de famille, fond
dernieres dispositions de ſ
pere; mais je n'ai jamais eu
ſité de m'en informer plus pa
ment.

Ma fille, Monſieur, eſt en
d'une terre fort conſidérable,
che à la principale des nôtres
ce préſent à ſes deux grands-p
l'aimoient tous deux avec pa
qui ſe réunirent pour lui do
marque ſolide de leur tendr
d'eux, qui étoit mon pere, a
dans ſa jeuneſſe une jeune

ıp à ſe jetter dans un cou-
ɔn impatience lui permit à
ıdre la fin des épreuves ,
le dernier engagement.
elle eut le malheur de s'en
ſa triſte ſituation ne fut
ɔerſonne. Mon pere, d'ail-
:holique , en conçut une
ırmontable pour le cloître;
t de bonne heure un tour
e caractere de Clémentine ,
ıncert avec le pere de mon
ution de ne rien épargner
le goût de la vie religieu-
ın étoit auſſi de fortifier les
par de bonnes alliances. En
e terre s'étant préſentée ,
nt à frais communs pour
par une clauſe ſpeciale de
ıs, ils ſtatuerent que ſi Clé-
ɔit le voile , un legs ſi ri-
Dauraana , fille de ma ſœur

re, fut de pouſſer mi
vent, pour ſuccéder à
s'aſſurer du comte.
cruelle tante! Avec le
ſi vive affection pour
reux le jour où nous
leurs mains!

Outre la belle ter
ſes grands-peres, ne
beaucoup en ſa faveur.
milles auſſi riches que
res ne conſiderent poi
térêt, lorſqu'il eſt q
& je lui dois auſſi e

délices de ſa famille. Quelle ſeroit notre joie de la voir rétablie, & mariée ſuivant l'inclination de ſon cœur ! Cependant nous avions toujours cru remarquer que, malgré les diſpoſitions de ſes grands-peres, ſon penchant étoit pour le cloître. Mais à préſent, chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous ſoyons réſolus de nous y oppoſer. Pourrions-nous conſentir à voir la cruauté de Daurana récompenſée, ſurtout lorſque nous ne pouvons plus nous diſſimuler les motifs de ſa barbarie ? J'aurois-je jamais penſé de ma ſœur Sforce ? mais que ne peuvent l'amour & l'avarice, lorſque ces deux paſſions réuniſſent leurs forces ; l'une regnant dans le cœur de la mere, & l'autre dans celui de la fille ? Hélas ! hélas ! elles ont ruiné l'eſprit de ma chere Clémentine. Le ſeul nom de Daurana lui cauſe de la terreur.

J'appréhende, mon cher docteur, &

quer de modération, s'il oubli
ne. Je trouve dans mon cœ
n'ai pas mérité qu'on en uſe
moi ; & que de mes égaux ſu
de mes ſupérieurs, je ne d
ſouffrir. C'eſt un aveu que je
avec confuſion : car cet org
un vice réel, il y a long-te
devrois l'avoir ſurmonté.

Mes plus tendres complime
pour qui vous me connoiſſez
tion. M. & Mme. Reves ſont
bre. Je crois Charlotte heu
quelque choſe manque à ſon

Olivia me cauſe de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec ſa naiſſance & ſes bonnes qualités, elle ait été capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorſqu'une femme a paſſé ſur cette délicateſſe, qui eſt comme le rempart de la modeſtie, que reſte-t-il à la modeſtie même, pour ſe mettre à couvert de l'ennemi?

Dites à mon Emilie qu'elle n'eſt jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens exemples qu'elle a devant les yeux, ceux de miſs Byron ne doivent jamais ſortir de la ſienne.

Milord L... & milord G... ſont en pleine poſſeſſion de ma tendreſſe fraternelle. Je n'écris point aujourd'hui à mon cher Belcher; vous écrire, c'eſt écrire à lui.

Vous connoiſſez le fond de mon cœur. Si dans cette lettre, ou dans les ſuivantes, il échappoit à ma plume quelque choſe dont la communication vous

– J'attends de mes amis du g
bre de lettres par le premier
Ma patrie, que j'ai toujours
jamais été si chere qu'aujourd'
tre, &c.

GRAN

LETTRE LX

Le chevalier GRANDISSON
BARLET.

A Boulogne

& peut-être de disposer le général à me voir avec politesse. Si j'étois sûr que l'honnête prélat crût cette précaution nécessaire, mon orgueil en seroit piqué.

Le comte de Belvedere est d'hier au soir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un assez long entretien, il m'a dit en confidence, qu'on lui avoit fait des propositions de mariage avec la signora Daurana ; qu'il avoit répondu que son cœur est engagé, quoiqu'avec peu d'espérance ; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponse si courte, parce qu'il avoit su avec quelle cruauté & par quels motifs les auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait ouvrage de la nature. Vous voyez, a-t-il ajouté, que je m'explique avec vous sans réserve. Vous m'obligeriez beaucoup, chevalier, si vous vouliez m'apprendre quelles sont à présent vos propres vues. Mais je se-

Je lui ai fait la mien
lité dont il a paru fo
exactement, m'a-t-il di
voit déjà raconté. Si
même religion, Cléme
il n'y auroit rien à pr
autre homme. J'adore f
tachement à l'égliſe; m
cœur aſſez étroit, pour
même juſtice à vos ſe
ſa maladie eſt accidentel
rois jamais à d'autres
pouvois me flatter qu'el
malheureuſe avec moi.

Il a paru auſſi content de moi ſuis de lui. Le même jour il né à Parme.

Vendredi, 23 mai.

it eſt de retour. Clémentine fort mal. La fievre étoit ſur- ombien n'a-t-elle pas eſſuyé is ! L'évêque m'aſſure que le t ſa femme ſe reconnoiſſent ix ſoins que j'ai pris pour le : Jéronimo. La fievre ayant mentine, elle ſera ici dans i deux.

ſuis impatient de la voir. Ce- :e ſpectacle ne me promet que ume. C'eſt, dit-on, le vrai : la triſteſſe muette. Ses traits rêmes, ajoute l'évêque, quoi- t fort maigrie. On lui a dit nimo commençoit à ſe trouver rotre chere Jéronimo, lui a général. Elle a prononcé ten-

autour d'elle, c
d'y voir quelqu'
bruit que le hasar
treſſailli, elle a
Camille, les yeux
apparemment d'ê
le Daurana. Cc
ſouffert de ſa ba

Je paſſe la moi
gneur Jéronimo,
res, pour ne p
Les chirurgiens
s'accordent heur

quentes visites. On doit lui faire demain une ouverture sous sa plus dangereuse plaie. M. Lowther, qui entreprend cette opération, ne veut se flatter de rien, dit-il, avant le succès.

Le marquis & sa femme ne cessent point de me marquer leur reconnoissance, dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur visite, sous le prétexte d'une légere indisposition qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes esprits, occasionné par ma fatigue, par mes craintes pour Jéronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le souvenir continuel des chers amis que j'ai laissés en Angleterre. Vous savez, cher docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiser souvent des peines auxquelles je ne puis remédier, le ciel m'a donné un cœur plus sensible qu'il ne convient à mon repos. Olivia est un tourment pour mon imagination.

point aux vives instances
tesse D . . . en faveur de
est assurément un de nos
seigneurs. Elle sera la
femme du monde, comm
une des plus dignes, si se
pond à mes vœux. Emili
grande partie de mes p
cher Belcher est fait pour
Milord W... mes sœurs
freres doivent l'être auss
le serois-je pas moi-mê
je veux l'être, si j'obtie
santé de Jéronimo & cell
Vous, cher docteur, il

ſuis le plus fidelle & le plus dévoué de vôtres!

GRANDISSON.

LETTRE LXXI.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

Lundi, 26 mai.

HIER au ſoir, Clémentine, le général, ſa femme, le comte della Porretta & le ſeigneur Sebaſtien ſon fils, arriverent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jéronimo. L'opération s'étoit faite avec ſuccès; mais dans ſon extrême foibleſſe, il s'étoit évanoui pluſieurs fois pendant le jour. Cependant je l'avois laiſſé aſſez tranquille, & même agréablement oc-

dinaires ; mais que Camille
m'apprendre le lendemain qu
la ſituation de ſa maîtreſſe.

Pendant toute la nuit je n'
mé les yeux. Vous concevez,
teur, la cauſe de mon inſo
mille eſt venue ce matin. Ce
fille étoit ſi pénétrée de la
voir en Italie, que je n'ai
tout d'un coup les éclairciſſ
cauſoient mon impatience.
m'a dit que le général &
diſpoſoient à me venir ſurpr
moi ; & continuant avec au

Quelle ſera votre premiere entrevue ! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténebres ſont ordinairement ſi profondes ! elle ne parle à perſonne. Le moindre étranger l'épouvante. O cruelle, cruelle Daurana ! Camille m'a tenu long-tems les mêmes diſcours, ſans que mes queſtions aient pu l'interrompre, & ſans me donner d'autres lumieres que ce que j'ai pu recueillir de ſes plaintes & de ſes exclamations. Hélas ! ai-je penſé, les ſouffrances de Clémentine ont affecté auſſi la tête de cette pauvre fille.

Elle m'a quitté avec la même précipitation, de peur qu'on n'eût beſoin d'elle, & dans la crainte que le général ne la trouvât chez moi.

Les deux freres ſont arrivés preſqu'auſſitôt. Le général m'a pris la main avec une ſorte de politeſſe forcée. Nous vous, Monſieur, m'a-t-il dit, beaucoup de graces à vous rendre, pour

ils ne doivent pas
pour les guérir. Nou
gés aussi d'avoir en
le voyage. Jéronimc
Puisse le ciel acheve
hélas ! notre malheu
vre Clémentine !
rien.

Que je regrette,
ne l'ait pas laissée
Bemont.

Le général, l'ay
me de Florence,
témoigner le mêm
des tempéramens,

Il a parlé de mon retour, dans des termes assez froids. Cependant, a-t-il dit, puisque j'étois à Boulogne, & que sa sœur avoit paru souhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevue, pour satisfaire ceux de la famille qui m'avoient invité à repasser en Italie; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaisance, qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la signora Olivia; mais que d'ailleurs il espéroit peu...

Il s'est arrêté. Je n'ai pu retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris: & sans autre réponse, je me suis tourné vers l'évêque, pour lui demander comment Jéronimo avoit passé la nuit. Assez bien, m'a répondu froidement le général même; mais je suis trompé, chevalier, si je n'ai remarqué dans vos yeux un air méprisant. Mes yeux, ai-je répliqué, s'accordent toujours avec *mon cœur*. Il me semble, Monsieur,

flexions ne
ment ſur mo
ſieur, & ch
rois que dan
rendez point
d'obliger. Au
aucune faveur
avantage autan

Cher Grand
frere ! dit-il a
pas promis ...
via au chevalie
ce qui vous cha
en s'adreſſant

a pour moi un fond inſurmontable d'averſion. Je me ſouviens qu'à Naples il me marqua des ſoupçons auſſi injurieux pour ſa ſœur que pour moi. J'ai cru les avoir détruits ; mais ſa mauvaiſe diſpoſition renaît. Cependant, tranquille comme je le ſuis dans mon innocence, il lui ſera difficile, par mille raiſons, de me faire ſortir des bornes ?

Et de ces mille raiſons, chevalier, mon intérêt ſans doute en eſt une (d'un ton moqueur) ?

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais ne partons-nous pas, Meſſieurs, pour aller voir le ſeigneur Jéronimo ?

Non, a dit l'évêque, juſqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre vous. Mon frere, donnez-moi votre main (en s'efforçant de la prendre). La vôtre, chevalier.

Diſpoſez de la mienne, ai-je répondu en la lui offrant. Il l'a priſe, & celle du

vous, Monsieur, lui aitez l'offre d'un cœur si
moi connoître, par une
rience, ces grandes qual
monde vous attribue. Je
amitié, parce que je tro
cœur un témoignage qu
& je ne l'y trouverois
capable d'une bassesse. Je
paroître méprisable à vos
ne le ferai jamais aux

Il a demandé à son f
que cet air de supériori
ble. J'ai répondu, que
faisoit me combloit d'h

ourquoi le diſſimuler ? a repris le
iral : je ne puis ſoutenir que le che-
er ſe croie auſſi néceſſaire à ma ſœur,
n paroît ſe le perſuader dans ma
ille.

'ous me connoiſſez peu, Monſieur,
ai-je répondu. Je ne fais point à
ſent d'autres vœux que pour le ré-
liſſement de votre ſœur & du ſei-
ur Jéronimo. Si j'ai le bonheur d'y
ıtribuer, ma joie ſeule eſt une récom-
ıſe. Mais pour vous mettre l'eſprit
repos, & pour vous faire entrer
ıs les ſentimens que je deſire, je
us donne ma parole d'honneur (c'eſt
ıe loi, Monſieur, que je n'ai jamais
olée), que quelques ſuccès que nous
tenions du ciel pour la maladie de vo-
: ſœur, je n'accepterai la plus grande
veur qu'on puiſſe m'accorder, qu'avec
conſentement des trois freres, comme
ec celui du pere & de la mere. J'a-
use que ma propre fierté ne me permet-

parens.

Le général a p
explication. C'eſt
m'a-t-il dit : je v
& je fais profeſſi

Que dites-vous
cher docteur ? Il
ſimple gentilhom
de cet œil qu'il y
mais avec ſa fam
vraiſemblance qu
au rétabliſſement
il aime beaucoup
& toute la famil
d'une alliance av

que chose à l'orgueil d'autrui, que Mme. Bemont avoit eu soin de m'y préparer. Le pere même & la mere de cet esprit hautain, craignoient beaucoup de son humeur ; ils apprendront avec joie, que j'ai vaincu si facilement ses préventions.

En se retirant, le général m'a pris la main & m'a dit d'un air enjoué : je suis marié, chevalier. Aux vœux que j'ai faits pour son bonheur, il a répondu qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma femme, a-t-il repris, est tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je suis sans crainte, parce qu'elle est généreuse, & que je serai toujours reconnoissant. Mais veillez sur vous-même, chevalier ; veillez sur vous, je vous en avertis. Le moindre coup-d'œil sera observé. Admirez-la, j'y consens ; & je vous défie de vous en défendre : mais je suis bien aise au fond qu'elle

d'autres marques d'amitié, et pour
nier compliment, l'évêque m'a dit
se félicitoit d'avoir désormais trois
res. Je me disposé à les suivre au
della Porretta. Imaginez-vous,
docteur, avec quelle agitation.

LETTRE LXXII.

Le chevalier GRANDISSON *au*
teur BARLET.

A Boulogne, lundi au soir, 26

T

voir paſſer quelque tems avec mon
r Jéronimo. Il lui reſte de vives dou-
's de ſa derniere opération. Cepen-
t M. Lowther eſt tranquille, & n'en
as moins d'eſpérance.

orſque je ſuis demeuré ſeul avec ce
le ami, il m'a dit qu'on ne lui
it pas encore fait voir ſa ſœur; qu'il
concluoit qu'elle devoit être fort
; mais qu'il ſavoit néanmoins qu'on
iſpoſoit à recevoir ma viſite. O cher
ndiſſon! s'eſt-il écrié dans un tranſ-
t de tendreſſe; que je plains un cœur
i ſenſible, auſſi généreux que le vô-
! mais qu'avez-vous fait au général?
n'aſſure qu'il vous admire, qu'il vous
ne; & l'évêque m'en a fait des féli-
ations. Il ſait que rien ne pouvoit
cauſer plus de plaiſir.

Le général eſt entré dans le même
lant. Il m'a ſalué avec tant d'amitié,
j'ai vu éclater la joie dans les yeux
Jéronimo. Dans quel état je viens de

m'a-t-il dit en entrant ,
ſenſible à rien. Elle ne c
ne. Camille même eſt é
elle aujourd'hui. Dans leu
vement , ils avoient out
pouvoit faire trop d'imp
frere. Après l'avoir conſ
propoſé de paſſer dans l'
M. Lowther , qui eſt der
ſon malade.

La marquiſe nous y a
tout en larmes. Cette c
connoit point , ne fait
attention à moi. Je ne l
vue dans cette inſenſib

Ma belle-fille lui a fait la même promesse. O chevalier ! c'en eſt fait ; elle a perdu entiérement la raiſon. Nous avons même été aſſez barbares pour effayer le nom de Daurana ; elle n'en eſt point effrayée, comme elle l'a toujours été.

Camille eſt entrée, d'un air fort joyeux : ma maîtreſſe vient de parler. Je lui ai dit qu'elle devoit ſe préparer à voir le chevalier Grandiſſon, & que tout le monde, le général même, s'empreſſoit à le careſſer. Allez, m'a-t-elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C'eſt tout ce que j'ai pu tirer de ſa bouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle pourroit me reconnoître lorſque je paroîtrois devant elle ; & nous ſommes paſſés dans le cabinet de la marquiſe. Le directeur m'avoit fait une peinture fort avantageuſe de la femme du général, que je n'avois pas encore vue ; & je

marquis, le com
dame, dont j'ai
charmes, étoien
général a pris soi
senter à sa femm
assis. On s'étoit
remarqué, de rêvé
mentine, en me f
elle aux yeux de
j'ai demandé à l
pas à craindre qu'
breuse ne lui ca
Plût au ciel, a ré
soupirant, qu'elle
que chose ! Notre

rens. Et nous ſommes bien aiſes, a dit le général, de faire nos obſervations. Elle eſt prévenue, a repris la marquiſe, ſur toutes les perſonnes qu'elle doit voir ici ; & j'ai donné ordre qu'elle ne ſoit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chere Clémentine eſt entrée au même inſtant, appuyée ſur le bras de Camille, & ſuivie de Laure. Sa marche étoit lente & majeſtueuſe ; ſes yeux baiſſés. Elle étoit en robe noire & traînante. Un voile de gaze blanche couvroit ſon viſage. Quelle vive image de l'affliction !

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion ; je me ſuis levé ; je me ſuis remis ſur ma chaiſe, & je me ſuis levé encore une fois, irréſolu, ne ſachant que faire ni que dire.

Elle s'eſt arrêtée au milieu du cabinet. Elle s'eſt tournée vers Camille, pour lui faire ajuſter ſon voile, mais ſans

meurez, cher
Cependant vot
Elle vient! elle
Elle s'eſt appr
fermés, & touj
Sur un mouvem
tourner vers la
dit : ici, ici, M
née vers un fau
pour elle entre l
a ſuivi ſans réfl
Sa mere a pleuré
pleuré auſſi. Son
tournoit ſes yeu

& ſon oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout derriere ſon fauteuil.

Le général s'eſt levé, avec un mêlange de douleur & d'impatience, & s'eſt approché d'elle. Chere ſœur, lui a-t-il dit, en penchant la tête ſur ſon épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voyez votre pere, votre mere, votre ſœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un ſourire. Il a pris ſa main, que ſa mere avoit quittée pour s'abandonner à ſes propres émotions.

Elle a levé enfin la vue ſur lui, & faiſant comme un effort de complaiſance, elle a tâché de ſourire; mais l'air ſombre avoit pris une ſi forte poſſeſſion de tous ſes traits, qu'elle n'a pu marquer à ſon frere que le deſir de l'obliger. Son ſourire ſembloit plongé dans un nuage de triſteſſe. Pour marquer en-

prise des deux
tête dessus avec
dresse.

Le marquis s'
mouchoir aux y
écrié ; ah ! que
sourire de cette
qu'ici, a-t-il
main sur sa poi

Chere & obli
général, vous n
pas ? Mais voye
faites répandre. V
tend de vous un

mere, pâliſſant & rougiſſant tour-à-tour, elle s'eſt levée, elle a paſſé les deux bras autour de Camille... O Camille ! c'eſt tout ce qu'elle a pu prononcer. Un torrent de larmes s'eſt ouvert le paſſage ; & toute l'aſſemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du ſoulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me ſerois précipité vers elle, je l'aurois priſe dans mes bras, ſans attention pour les témoins ; mais le général me retenant, m'a dit d'un ton qu'elle pouvoit entendre : cher Grandiſſon, demeurez aſſis. Si Clémentine n'a pas oublié ſon précepteur anglois, elle ſera charmée de vous revoir à Boulogne. O Camille ! a-t-elle interrompu, vous ne me trompiez point ! Je recommencerai à vous croire. C'eſt lui... c'eſt lui-même, & ſe penchant ſur le ſein de cette fille elle y a caché ſes larmes, qui continuoient d'inonder ſon viſage.

L'orgueil naturel du général s'eſt en-

Mais je me re
Vous vous fo
avez dit ce ma
interrompu, a
eu néanmoins
je me suis con
un orgueil peu
prenez, Monfi
vous croyez cet
lifie d'homme d
le reconnoîtrez
reſte du monde
le déconcerter
gné, d'un air q

nous, lorſque je quittois le général ; & comme j'ai continué de m'éloigner, les deux freres ſont ſortis enſemble.

En rejoignant la compagnie, j'ai trouvé la chere Clémentine ſoutenue par les deux marquiſes, & ſuivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour ſortir du cabinet. Elle s'eſt arrêtée en m'appercevant près d'elle. Ah ! chevalier. Elle n'a dit que ces deux mots ; & penchant la tête ſur le ſein de ſa mere, elle a paru prête à s'évanouir. J'ai pris une de ſes mains qui pendoit ſans mouvement ſur ſa robe, & mettant un genou à terre, je l'ai preſſée de mes levres. Je me ſentois pénétré de tendreſſe, quoiqu'une minute auparavant j'euſſe éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jetté ſur moi des yeux languiſſans, avec un air de ſatisfaction qu'on ne lui avoit remarqué depuis long-tems. Je n'ai pu prononcer un mot de plus. Je me ſuis

juſqu'à ce que le vī
rant la main , &
tems celle du direc
proche de lui , nous
voit plus ſe trompe
mal , & que le rem
certain. Mais cheval
vous deviendrez cath
l'a ſecondé par des
Auſſi-tôt la jeune
les yeux gros de la
mes ſoins , nous a-
eſt dans un nouvel
nant vers moi ; ah

avec le prélat. A présent, mon frere, a dit le dernier, si ce n'est pas de la générosité, c'est de la justice que je vous demande. Le chevalier conviendra, j'en suis sûr, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oui, Monsieur, ai-je répondu; mais il n'est pas moins vrai que les propos du général étoient hors de saison. Peut-être, a dit assez doucement le général. Je me suis tourné vers lui: un aveu juste, Monsieur, est un glorieux triomphe. Je me donne hardiment pour un homme incapable de bassesse, qui ne mollira point sur l'honneur, mais qui prend droit du témoignage de son propre cœur, pour souhaiter d'être regardé dans cette famille comme un ami désintéressé. Pardon, Messieurs, si je mets quelque air de hauteur dans mon langage. Ne l'attribuez qu'à l'éloignement que j'ai pour toute sorte de témérité dans mes actions; mais je me sens le cœur pénétré

de mille choſes qui n'ont pas toujours fait, je le dis avec chagrin, la même impreſſion ſur le vôtre.

Quoi ! Grandiſſon, m'a dit aſſez fiérement le général, vous allez juſqu'aux reproches ?

Il n'en eſt pas beſoin, ai-je repliqué, ſi vous en ſentez la juſtice. Mais, en vérité, ou vous me connoiſſez mal, ou vous vous oubliez vous-même. A préſent, Monſieur, que je me ſuis expliqué avec franchiſe, je ſuis prêt à vous faire des excuſes pour tout ce que vous avez pu trouver d'offenſant dans la maniere : & prenant bruſquement ſa main, quoiqu'avec ardeur, plutôt qu'avec rudeſſe ; acceptez mon amitié, Monſieur, & comptez que je mériterai la vôtre.

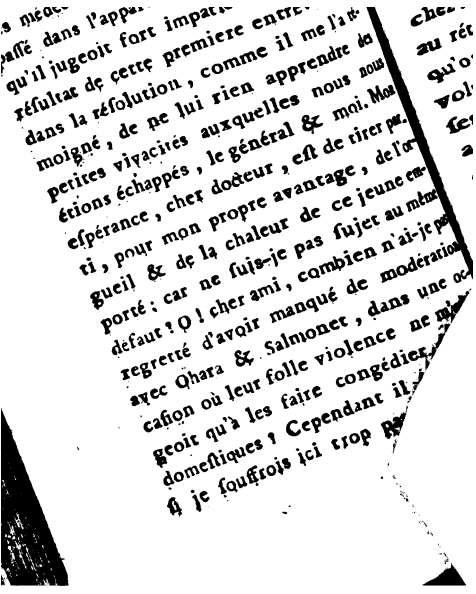
Il a regardé ſon frere. Apprenez-moi, lui a-t-il dit, quelle réponſe je dois faire à cet étrange homme ? Prendrai-je l'air chagrin ou content ?

Ah ! ſoyez content, & ne prenez

point d'autre air, a répondu le prélat.

Il m'a embraſſé, en me diſant que je l'emportois ; qu'il s'étoit allarmé à contre-tems, & que j'avois marqué trop de chaleur ; mais qu'il falloit nous pardonner mutuellement. Sa femme a paru incertaine, ſans pouvoir deviner ce qui donnoit occaſion à ce renouvellement d'amitié. Le vieux comte & le directeur n'en ont pas été moins ſurpris. Le marquis avoit quitté le cabinet.

Nous nous ſommes aſſis, & nous avons raiſonné diverſement ſur la ſituation de notre chere malade. Mais je ne doute point que ſi cette entrevue avoit été ménagée avec moins de ſurpriſe pour elle, on ne lui eût épargné les accès qui nous ont tenus en allarme, ſur la deſcription de la jeune marquiſe. Enfin, Camille eſt venu avec l'heureuſe nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que ſa mere, pour l'obliger, lui promettoit *volontairement* que la permiſ-



de ces esprits hautains, qui se
ent d'un rang supérieur au mien,
homme d'épée, moi qui me fais un
cipe de ne tirer la mienne que pour
défense; je serois exposé à des insul-
qui me jetteroient continuellement
les difficultés que je souhaite d'é-
r.

ai accompagné le général & sa femme
Jéronimo, à qui l'intérêt qu'il prend
établissement de sa sœur, & l'espoir
n lui avoit donné d'une heureuse ré-
tion, faisoit oublier généreusement
propres maux. Comme il n'y avoit
me apparente que je puisse la revoir
out le jour, le général m'a proposé
ler passer deux heures au *Casino*, lieu
emblée, où vous savez qu'on trouve-
oit tout ce qu'il y a de personnes de
nction à Boulogne. Mais je me suis
isé. L'inquiétude dont j'étois rempli
r un frere & une sœur que leurs dis-
es me rendent si chers, m'a fait

Le chevalier GRAN
teur BAR

J'AVOIS paſſé une fo
& je me trouvois ſi i
que je m'étois borné
des nouvelles du fre
dans le deſſein de pren
pos juſqu'après-midi,
s'eſt ſervie de mon m
me faire dire qu'elle ſo

queſtion pour un bon augure, dont on vouloit me faire partager la joie.

J'ai rencontré le général dans l'appartement de Jéronimo. Il a remarqué que je n'étois pas en bonne ſanté. M. Lowther a propoſé de me tirer du ſang. J'y ai conſenti. Enſuite j'ai vu panſer les plaies de mon ami. Les chirurgiens n'ont pas mal jugé des apparences. Deux médecins, amenés par le prélat, nous ont dit qu'ayant examiné les conſultations angloiſes, ils approuvoient une partie des méthodes preſcrites; & l'on eſt convenu de les ſuivre.

A mon arrivée, Clémentine étoit renfermée dans ſon appartement. Ses terreurs avoient recommencé par les cruautés de ſa couſine; & dans cet état, on n'avoit pas cru que je duſſe la voir. Mais étant devenue plus tranquille, elle a paſſé dans le cabinet de ſa mere. Le général & ſa femme s'y ſont rendus, & l'on m'a fait avertir que je pouvois paroître.

silence
flexions
mes rév
Elle m'a
tour du
dant que
fuite le t
air de co
elle s'eſt
dé d'un
gards ſe p
Camille &
de l'irréſol
mille, elle

murer quelque chose à sa mere, mais trop confusément pour être entendue. Elle s'est avancée ensuite vers sa belle-sœur, qui a saisi sa main lorsqu'elle l'a vue près d'elle, & qui la lui a baisée. Elle a marché jusqu'au général, près duquel j'étois assis, & qui m'avoit prié d'observer tous ses mouvemens. Elle est demeurée debout proche de lui ; & sans lui dire un mot, elle m'a regardé longtems avec une douce incertitude.

Tant d'avances qu'elle avoit comme dérobées sur moi, ne m'ont pas laissé la force de me faire une plus longue violence. Je me suis levé ; & saisissant une de ses mains, voyez, Mademoiselle, lui ai-je dit un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre précepteur. Ne remettez-vous pas le reconnoissant Grandisson, que toute votre famille honore de quelque amitié.

Oh ! je vous remets. Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'est réjoui

repris, qu'êtes-vo
long-tems ?

J'ai fait le voya
demoiselle, & j'e
peu pour vous voi
Jéronimo.

Jéronimo, en l
retirer celle que je
nes. Pauvre Jéro

Béniſſons le ciel
vois quelque lueur
marquiſes ont pleu

Votre Jéronimo
tendre frere, comm
reuſes eſpérances. I

Si je l'aime ! mais
tion ? Il me

chevalier ! en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de ſa cruelle couſine qui revenoit troubler ſon imagination. Je lui ai promis mon ſecours, & je l'ai aſſurée auſſi de celui du général. Ha ! vous ne ſavez pas, m'a-t-elle dit, avec quelle barbarie j'ai été traitée. Mais vous allez être mon défenſeur. Venez-vous aſſeoir proche de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai ſouffert. Elle eſt retournée avec précipitation ſur ſa chaiſe. Je l'ai ſuivie. Elle m'a fait ſigne de me placer près d'elle : vous ſaurez donc, chevalier... elle s'eſt interrompue. Ah ! ma tête ! en y portant la main. Je ne ſais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je ſuis mal. Quittez-moi. Je ne me connois pas moi-même. Enſuite, me regardant d'un air effrayé : vous n'êtes pas le même à qui je parlois... Qui êtes-vous, Monſieur ? Elle

pas ...
pour ma ſituation. Je me
ſortir. Ne ſortez point, che
dit le général en s'eſſuyan
Mais je n'ai pas laiſſé de qui
net, pour me rendre à l'app
M. Lowther, & ne l'y trou
je m'y ſuis renfermé. Je ne
repréſenter, cher docteur, c
vois le cœur oppreſſé. Cepen
de ſolitude m'ayant remis,
chez Jéronimo, où j'ai vu
me inſtant le général, qui,
prononcer un mot, m'a pri
& m'a conduit avec le mê
cabinet de ſa mere. En

toit peut-être une heureuſe marque.

Nous ſommes entrés. Elle étoit entre les bras de ſa mere, qui la careſſoit, en pleurant ſur elle. Voici le chevalier, ma chere fille, vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenſer. Elle a quitté les bras de ſa mere. Je me ſuis approché d'elle. Tantôt, m'a-t-elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez aſſis proche de moi; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré? vous ai-je cauſé quelque déplaiſir?

Vous n'en êtes pas capable, Mademoiſelle; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant ſa mere). Mais que lui dirai-je, Madame? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empreſſé vers ſa belle-ſœur; vous me promettez, Madame, de ne rien dire contre

moi à ma cousine Daurana. La jeune marquise a répondu, en prenant sa main, qu'elle haïssoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que sa chere Clémentine.

Oh ! je ne lui souhaite la haine de personne ! ... & se baissant vers moi, elle m'a demandé qui étoit cette dame. Le général s'est réjoui de cette question : c'étoit la premiere fois qu'elle avoit paru faire attention à sa belle-sœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit, quoiqu'elle en reçut des marques continuelles de tendresse.

Je lui ai dit que cette dame étoit sa sœur, & la femme du général son frere.

Ma sœur ! quelle apparence ? comment ne l'aurois-je pas su jusqu'à présent ?

Votre sœur, Mademoiselle, par son mariage avec votre frere aîné.

Je n'y comprends rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit ? Je vous souhaite, Madame, toute sorte de bonheur. Daurana n'a pas voulu me reconnoître

pour ſa couſine. M'avouerez-vous pour votre ſœur ?

La jeune marquiſe l'a ſerrée dans ſes bras.

Ma ſœur, mon amie, ma chere Clémentine ! nommez-moi votre ſœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuſe !

Combien d'étranges événemens, a-t-elle repris avec un air d'attention ſur elle-même ! & ſe tournant vers le général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t-elle dit (mais aſſez haut néanmoins pour être entendue). Qu'avois-je à vous dire ? j'avois quelque choſe de preſſant... dont je ne me ſouviens point... Eh bien, chere ſœur, vous vous le rappellerez, lui a répondu le général. Ne vous hâtez point. Votre nouvelle ſœur vous aime. C'eſt la meilleure de toutes les femmes, la

tre femme, excepté la meilleure d
res. C'eſt mon épouſe, c'eſt votre
elle vous aime tendrement, vous
tre cher Jéronimo.

Et n'aime-t-elle perſonne de

Qui voudriez-vous qu'elle ai
core ?

Je ne ſais ; mais ne doit-on p
tout le monde ?

Elle aimera tout ce que vous
car elle eſt la bonté même.

C'eſt ce que je demande. Je
mets de l'aimer, à préſent que
l'avez fait connoître. Mais je n

Le desir de vous voir, de voir votre pere, votre mere, Jéronimo; de nous voir tous, & de servir à nous rendre heureux les uns par les autres.

Quelle bonté! n'avez-vous pas cette opinion de lui? Il a toujours été le meilleur des hommes. Et vous, mon frere, êtes-vous heureux?

Je le suis; & je le serois bien plus, si vous l'étiez, vous & Jéronimo.

Mais, hélas! vous en désespérez.

A dieu ne plaise! chere sœur. Le chevalier a pris soin de nous amener un chirurgien fort habile; qui se promet de guérir Jéronimo.

Est-il vrai? & pourquoi ne l'a-t-il pas amené plutôt?

Cette question m'a paru causer un peu d'embarras au général. Cependant sa générosité lui a fait répondre qu'on avoit eu tort, qu'on n'avoit pas pris les bonnes méthodes, & qu'il regrettoit qu'on n'en eût pas cru d'abord le chevalier

choiſes le tout pa
ſieur, je ſuis à v
ſans lui laiſſer l
elle a couru vers
ſuivie, en lui de
Oh ! puiſque vous
irez auſſi bien qu
main ſur ſon épaul
chercher le pere M
elle s'eſt arrêtée :
dites-lui que j'ai la
monde... & que je
prieres.

Elle s'eſt rapproc
pris ſa main, qu'e

paſſer la main de ſa mere ſur ſon front ; enſuite elle l'a placée ſur ſon cœur. La marquiſe, baiſant mille fois ſa tendre fille, a mouillé ſon viſage de ſes pleurs.

Camille a demandé au général, s'il falloit faire appeller le pere Mareſcotti. Non, lui a-t-il dit, à moins qu'elle ne vous renouvelle ſes ordres : peut-être l'a-t-elle déjà oublié. En effet, elle n'a plus parlé du pere Mareſcotti. La marquiſe s'imagine qu'il lui reſte quelque ſouvenir confus de l'ancienne prévention que le général & ce pere avoient contre moi, & que me voyant reconcilié avec le premier, elle a ſouhaité auſſi ma réconciliation avec l'autre.

J'ai cru vous devoir, mon cher docteur, ce détail des agitations d'une ſi chere perſonne dans nos deux premieres entrevues. Tout le monde en conçoit déjà de meilleures eſpérances. A préſent que, par une révolution ſi

surprenante, elle est sortie du profond silence où elle étoit comme ensévelie, & qu'elle commence à suivre un discours, quoiqu'avec fort peu de liaison, nous avons jugé qu'il est important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens. Camille a reçu ordre de l'amuser dans son appartement, & de ne lui rien proposer que de flatteur pour son imagination. Je lui ai demandé la permission de me retirer ; elle m'a répondu : mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre ? Sans doute, & très-souvent, lui a dit le général. Elle est sortie fort satisfaite avec Camille.

Nous sommes passés dans l'appartement de Jéronimo, que la jeune marquise a rejoui beaucoup par le récit de ce qui s'étoit passé. Ce généreux ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu'à ma présence ; & le général a protesté qu'à l'avenir il entreroit avec

joie dans toutes les résolutions
feroient prises de concert pour la gué
son de sa sœur.

Le vieux comte & l'aîné de ses
sont retournés ce soir à Urbin. Ils s
venus me faire leurs adieux chez m
& le pere m'a répété qu'il se flattoit t
jours de me voir bon catholique.

N. B. *Plusieurs lettres suivantes*
tiennent non-seulement de nouvelles
trevues du chevalier & de Clémenti
& par conséquent de nouveaux déta
par lesquels il se propose, dit-il,
en justifier l'extrême longueur, de
voir les progrès du changement; mai
core des réponses au docteur Barlet
diverses affaires, qui n'ont d'intér
qu'un rapport général au caracte
héros. L'inépuisable auteur oublie
vent que le goût de ses lecteurs n'est pa
jours conforme au sien, & que la
semblance même, dont il ne s'écar

mais dans cette multitude d'inciden
ne ſuffit pas pour ſoutenir l'intérêt.
pendant il revient quelquefois au nœu
comme dans la lettre ſuivante.

LETTRE LXXIV.

Le chevalier GRANDISSON *au doc*
teur BARLET.

A Boulogne, 13 & 24 *Juin.*

LE comte della Porretta & ſes deux fils revinrent hier d'Urbin, pour ſe réjouir de nos eſpérances, qui augmentent de jour en jour. J'ai cru remarquer aujourd'hui dans le viſage de la marquiſe un air de réſerve que je n'y avois pas vu juſqu'à l'arrivée du comte, ou plutôt une ſorte de complaiſance qui m'a paru trop civile pour une amitié

telle que la nôtre. Vous ſavez, mon cher docteur, que je n'apperçois jamais de nuage ſur le front d'un ami, ſans en chercher auſſi-tôt la cauſe; dans l'eſpérance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé à la marquiſe un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficulté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laiſſé le tems de lui ouvrir mon cœur, elle m'a demandé ſi le pere Mareſcotti, qui a pour moi, m'a-t-elle dit, toute la tendreſſe d'un pere, ne pouvoit être préſent à notre converſation. Cette queſtion m'a ſurpris. Cependant j'ai répondu que j'y conſentois volontiers.

Elle l'a fait appeller. Il eſt venu ſur le champ. Un tendre intérêt, & je ne ſais quelle réſerve que j'ai cru lire auſſi ſur ſon viſage, m'ont fait juger qu'il n'ignoroit pas les diſpoſitions de la marquiſe, & qu'il comptoit d'être appellé, ou d'avoir quelque part à cette

J'ai
déjà d
tude ſi
remarq
ſur un
que de
répondi
tendrem
le à Na
logne,
rendre j
ſur ce q
tions ; el
ai proteſté
pour répo
propre cœ
prix

l'avoir vue dans une extrémité don
y a peu d'exemples. En honneur,
juſtice, & par toutes les loix de la
connoiſſance, elle doit être à vous
vous la demandez aux conditions
vous nous avez autrefois propoſées.

C'eſt mon ſentiment, a dit le pe
en baiſſant la tête.

Que puis-je ajouter ? a continu
marquiſe. Nous ſommes tous dans
mortel embarras. On me charge d'
commiſſion qui m'afflige. Soulagez n
cœur, chevalier, en m'épargnant
plus longue explication.

Il n'en eſt pas beſoin, Madame.
crois vous entendre. L'ingratitude
ſera jamais un reproche que je pu
faire à votre famille. Vous, mon pe
dites-moi (ſuppoſé, du moins, que v
puiſſiez faire en ma faveur ce que
ferois pour vous (, ſi vous étiez à
place (& vous ne ſauriez être plus c
vaincu de votre religion que je le

re ; mais eſt-il po
que l'erreur puiſſe
raiſonnable la mé
rité ?

Vous n'ignorez
que cette queſtio
& que j'ai le mé
faire à mon to
nos prieres pou
nous intéreſſe to
tabliſſement de n
Vous êtes témoin
cherche point à
d'elle. Vous voy

viens de vous l'avoir déjà dit, qu'un ſeul deſir à préſent, c'eſt de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon pere ? que répondre, a repris la marquiſe, en le regardant d'un air affligé. Et ſe tournant vers moi : mais vous, chevalier, aidez-nous de votre conſeil. Vous connoiſſez notre ſituation. Hélas ! ne nous ſoupçonnez pas d'ingratitude. Nous ſommes perſuadés que le ſalut de notre chere fille eſt en danger. Si Clémentine eſt à vous, elle ne ſera pas long-tems catholique. Encore une fois, aidez-nous.

C'eſt votre généroſité, Madame, qui vous alarme ſi-tôt pour l'intérêt de votre fille & pour le mien. Vous dites qu'elle eſt à moi, ſi j'inſiſte aux conditions que j'ai propoſées. Le général a ma parole que ſans le conſentement des trois freres, comme ſans le vôtre, Madame, je n'éleverai jamais mes vues à l'honneur

avançant vers ſa guériſon
puiſſe être portée plus l
ne le deſirez, par un ſen
connoiſſance pour des ſerv
approuvez que mes viſites
degrés ; c'eſt un moyen
dans ſes propres idées,
reconnoître que j'aurai ſerv
le ne penſe à ſon rétab
promis au général de lu
viſite à Naples. Mon abſ
rer trois ſemaines, &c j
toujours prêt à revenir a
dre. Suſpendons toutes ſ

Ils ſe ſont regardés tous deux, ſans ne faire aucune réponſe.

Que penſez-vous, Madame, de cette ropoſition ? Qu'en dites-vous, mon ere ? Si je pouvois imaginer quelque hoſe de plus déſintéreſſé, je vous le ropoſerois de même.

Le docteur m'a dit que j'étois un hom- ne étonnant. La marquiſe s'eſt plainte e manquer d'expreſſions. Elle a pleuré, lle a pris le ſort à partie. Je n'ai pu anquer d'être extrêmement ſenſible à on affection : cependant j'ai dit en moi- même, avec un chagrin peut-être trop iſible : quand, quand trouverai-je le re- our que mon cœur orgueilleux croit mé- iter ? Mais mon orgueil même, dois-je ui donner ce nom ? eſt venu à mon ſe- ours. ¿Ciel, je te rends grace, ai-je enſé, de m'avoir donné la force de emplir ce qui m'eſt dicté par la conſ- ience & l'humanité, ſans égard pour 'autres loix. Le pere m'a vu fort touché,

j'avois les larmes aux yeux. Il
retiré, pour cacher ſa propre émo
La marquiſe, encore plus pené
m'a nommé le plus généreux des
mes. J'ai pris reſpectueuſement
d'elle, & je ſuis entré chez Jéro

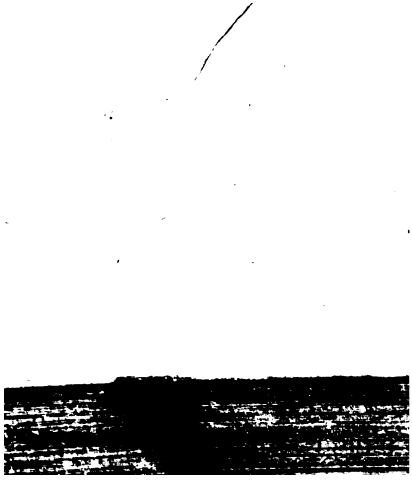
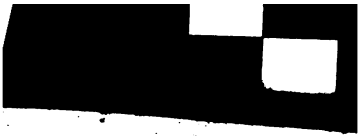
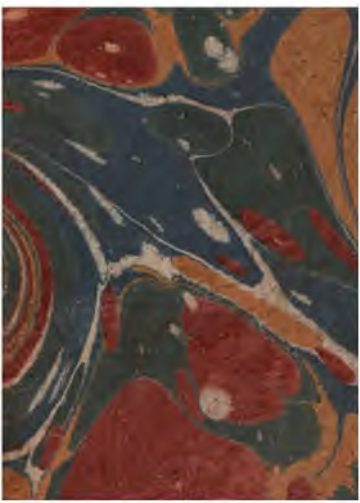
Lorſque je penſois à le quitter,
aller tenter chez moi de calmer u
mes agitations, le marquis, le comte
prélat m'ont fait prier de paſſer dans
partement de la marquiſe, où ils é
avec le pere Mareſcotti, qui leur avo
pris ce qui s'étoit paſſé dans notre e
tien. Le prélat s'eſt levé, & m'embra
cher Grandiſſon, m'a-t-il dit, que je
admire ! pourquoi, pourquoi ne pa
loir que je puiſſe vous nommer
frere ? Un prince qui s'offriroit po
ſœur, ſi vous étiez catholique...
ne le voulez-vous ? a interrom
marquiſe, les mains & les yeux l
Vous ne le voulez, vous ne le
vez donc pas ? m'a dit le comte

arquis m'a pris la main. Il a loué le ſintéreſſement de ma conduite. Il a rt approuvé la propoſition d'une ab-nce ; mais il m'a repréſenté que je :vois entreprendre moi-même le mé-agement de ce projet, non-ſeulement ec Clémentine, mais du côté de Jé-nimo, dont le cœur reconnoiſſant affligeroit du ſeul ſoupçon que l'idée i fût venue d'eux. Toutes nos meſures ront ſuſpendues ; & la ſanté de Clé-entine ſe fortifiant, nous abandonne-ns le reſte à la conduite du ciel.

Je ſuis retourné chez Jéronimo, à i j'ai communiqué le deſſein où j'é-is de partir pour Rome & pour Na-es, ſuivant la parole que j'en avois nnée au général & à ſa femme. Il a demandé ce que deviendroit ſa ſœur ns l'intervalle, & s'il n'y avoit rien craindre pour nos eſpérances ? Je ne rtirai pas, lui ai-je dit, ſans l'ap-obation de Clémentine. Sa guériſon

fuad
qu'el
force
de co
pris ,
de la
& de
més p
pondu
mon d
peu d'a
tention,
plausible
ménager
fœur.

N. B.

me & Naples, mais auſſi pour Flo-
rence, dans le deſſein d'engager Mme.
Bemont à venir paſſer quelque tems à
Boulogne. Il avertit le docteur Barlet
que dans le mouvement du voyage, il ſera
peut-être quelques ſemaines ſans lui écri-
re. En effet, cet intervalle eſt occupé ici
par diverſes lettres de milady G... à miſs
Byron, qui contiennent le récit de ſes
querelles avec ſon mari, & d'autres in-
cidens domeſtiques. On doit être averti
que miſs Byron étoit retournée dans ſa
famille. Milady G... qui ne peut vivre
ſans elle, prend à la fin le parti de s'y
rendre auſſi; & de-là elle écrit à ſa ſœur
milady L... tout ce qu'elle voit d'agréa-
ble autour d'elle; c'eſt-à-dire les excel-
lentes qualités des parens de ſon amie,
& les plaiſirs qu'on ne ceſſe pas de lui
procurer. La langueur de miſs Byron eſt
décrite avec tout l'intérêt d'une vive
amitié. Son mal n'eſt inconnu à per-
ſonne, & la vertueuſe nobleſſe de ſa

Fin du quatrieme V